L'ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE

DU GLOBE

PREUVE PÉREMPTOIRE ET TROP PEU CONNUE

DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra : euntes ergo docete omnes gentes: eritis mihi testes usque ad ultimum terræ. Illi autem profecti prædicaverunt ubique.

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les nations.... Vous me rendrez témoignage jusqu'à la dernière limite du globe.

Étant donc partis, ils prêchèrent partout

Matth. XXVIII, 18, 19 ; *Marc.* XVI, 20 *Act.* I, 8.

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1879



PRÉFACE

On a beau prétendre que tous les siècles se ressemblent, l'époque actuelle est sans précédent dans l'histoire. Nous voyons ce que le monde n'a jamais vu : et que voyons-nous? L'insurrection universelle des nations, appelées chrétiennes, contre le christianisme, qui les a tirées de la barbarie, et qui les empêche d'y retomber.

Avec un ensemble et une persistance qui portent la terreur dans l'âme, des attaques diversifiées en mille manières, tour à tour hypocrites et violentes ; gouvernementales et populaires ; des négations audacieusement radicales, tombent, chaque jour, à chaque heure, sur le christianisme, accusé de tous les crimes : comme les projectiles d'une armée innombrable contre les remparts d'une ville assiégée.

Le monde actuel est donc un champ de bataille. La lutte est à outrance. Le christianisme est l'enjeu du combat. L'attaquer ou le défendre ; le bénir ou

le maudire ; l'expulser ou le conserver : voilà, dans l'Europe entière, et même au delà, le dernier mot de toutes les questions, appelées sociales, politiques, industrielles, économiques, scientifiques.

Pour les nations comme pour les individus, le christianisme, c'est la vie. Il est la vie, parce qu'étant, et étant seul, la raison du pouvoir et du devoir, il est l'ordre, sans lequel rien ne peut exister. Défendre la vie, en soi et dans les autres ; la défendre avec une énergie proportionnée aux violences de l'attaque, est le devoir suprême non seulement de tous et chacun des catholiques ; mais de tout homme qui n'éprouve pas le besoin de devenir barbare. Avec le règne des illusions, le temps de l'indifférence est passé.

Debout, et les armes à la main !

Comment le dix-neuvième siècle sauvera-t-il sa vie? En s'enveloppant de l'armure impénétrable aux traits enflammés de l'ennemi? Quelle arme victorieuse opposera-t-il à ses armes? L'arme qui n'a jamais été brisée, qui ne s'est jamais rouillée ; l'arme qui depuis dix-huit siècles, maniée par le chrétien, si faible qu'il fût, a toujours laissé sur le champ de bataille les plus fiers généraux, comme les plus simples soldats de l'armée ennemie. Quelle est cette armure? Quelle est cette arme? *La Foi* [1].

[1] Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra. 1 Joan., v, 4.

La foi repose sur les miracles. Faire briller de tout leur éclat, aux yeux du monde actuel, les miracles, bases inébranlables de la foi, afin de leur donner toute leur force défensive et offensive : n'est-ce pas, nous le demandons, le service le plus grand et le mieux justifié qu'on puisse rendre, à ce qui reste encore sur la terre de catholiques et d'hommes sérieusement préoccupés de l'avenir?

Parmi les nombreux miracles dont resplendit le christianisme, il en est deux, toujours anciens et toujours nouveaux, qui par leur éclat dominent tous les autres. Ces miracles sont deux faits contre lesquels ont échoué, depuis dix-huit cents ans, tous les assauts de l'incrédulité, et contre lesquels ils viendront éternellement se briser : comme la flèche impuissante de l'Arabe fugitif, contre l'immobile pyramide du désert.

Ces deux miracles sont renfermés dans le fait de l'établissement du christianisme, et se traduisent par cet impitoyable dilemme, qui n'a pour l'incrédule d'autre issue que la *foi* ou la *folie* :

Le christianisme s'est établi avec des miracles ou sans miracles : lequel voulez-vous? Si le christianisme s'est établi par des miracles, il est vrai ; car Dieu ne peut pas faire des miracles pour autoriser le mensonge : et la foi du chrétien repose sur un roc indestructible.

Si le christianisme s'est établi sans miracles,

c'est le plus grand des miracles : et vous élevez la foi du genre humain à sa plus haute puissance.

En effet, le triomphe de la faiblesse sur la force ; des victimes sur les bourreaux ; de douze pauvres pêcheurs, ignorants et grossiers, sur toutes les puissances humaines conjurées contre eux, est un miracle tel qu'on n'en vit jamais. La raison en est qu'on peut mettre au défi le sophiste le plus subtil, de trouver un rapport logique, direct ou indirect, entre les moyens et la fin, entre la cause et l'effet.

Le triomphe de la faiblesse sur la force, dans l'établissement du christianisme, nous le connaissons [1].

Il en est un autre non moins miraculeux : c'est la propagation rapide, et, pour ainsi dire, instantanée du christianisme par toute la terre.

Douze pêcheurs, partis des bords d'un petit lac de Galilée, faisant, en vingt-quatre ans, parvenir la vérité évangélique jusqu'aux extrémités du globe, la faisant comprendre et accepter aux peuples les plus différents de mœurs, de croyances, de coutumes et de civilisation, séparés par des distances presque infinies : quel fait au-dessus des seules forces humaines et que d'obstacles à surmonter !

Ajoutez qu'à ce résultat, sans exemple dans l'histoire, s'opposaient des obstacles de tout genre.

[1] Nous avons essayé de le populariser dans notre opuscule intitulé : CREDO.

Obstacles moraux : les préjugés et les passions de tous les peuples civilisés ou barbares.

Obstacles moraux : la pauvreté des nouveaux prédicateurs. Pierre, leur chef, vivant de la vente de son poisson, n'était pas devenu plus riche en se faisant apôtre. Au contraire, il avait quitté son gagne-pain, en abandonnant sa barque et ses filets. Pour ne pas mourir de faim, il vivait d'aumônes, et se contentait pour sa nourriture ordinaire de quelques *lupins*. Paul, son plus illustre compagnon, se faisait frère quêteur dans toute l'Asie, tant pour lui que pour ses frères. Les autres ouvriers évangéliques partageaient l'indigence de leurs chefs.

Obstacles moraux : le mépris universel attaché au nom de Juifs, mépris rendu populaire par les poètes.

Obstacles moraux : l'ignorance des belles manières, de la philosophie, de la politique, de la science et du langage des peuples civilisés : que sais-je encore ?

Obstacles matériels : les fatigues incroyables occasionnées par des voyages incessants d'Orient en Occident, et d'Occident en Orient : non pas seulement dans une ville ou dans une nation du double continent, mais dans toutes les provinces et dans les villes principales de chaque peuple.

Obstacles matériels : les chaînes et les prisons ; les tempêtes et les naufrages trois fois réitérés.

Obstacles matériels : les difficultés de transports, la différence des climats, les ardeurs du Midi et les glaces du Nord ; enfin, les obstacles et les périls de tout genre, dont saint Paul a laissé à la postérité la longue énumération :

« Souvent, dit-il, je me suis vu près de la mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet, moins un. J'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. Souvent en voyage, dans les périls sur les fleuves, périls de la part des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls de la part des païens, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls sur la mer, périls de la part des frères; dans les travaux et dans les chagrins, dans les veilles nombreuses, dans la faim et la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et la nudité [1].

Cette propagation instantanée et universelle du christianisme, malgré la conjuration de tous les obstacles moraux et matériels, est un miracle non moins éclatant que le triomphe de la faiblesse sur la force ; mais il est beaucoup moins connu. Plusieurs même osent le contester. Le mettre en pleine lumière est l'objet de cette étude.

Comme il a été dit, sous peine d'abandonner le

[1] II ad Cor., xi, 23-27.

champ de bataille, il est nécessaire, aux négations radicales de notre époque, d'opposer une affirmation radicale et de montrer, pièces en mains, l'ignorance ou la mauvaise foi des négateurs. Qui le croirait? Bravant un juste mépris, de prétendus savants ressassent aujourd'hui et servent comme neuves les vieilles objections, vingt fois réfutées. des hypercritiques Jansénistes et Gallicans, des derniers siècles, contre l'évangélisation *apostolique* du globe en général, et des Gaules en particulier.

De ce nombre est un inconnu qui, sous le pseudonyme de *Faustulus*, écrit des articles de journaux sur l'ignorance du clergé, notamment en ce qui concerne l'histoire de la fondation de nos églises.

Notre travail a donc un double but : *Établir l'évangélisation apostolique du globe, en général; et l'évangélisation apostolique des Gaules, en particulier*.

Que dans sa bonté Dieu daigne bénir l'auteur et les lecteurs de cet ouvrage, entrepris pour sa gloire !

ÉVANGÉLISATION
APOSTOLIQUE
DU GLOBE

CHAPITRE PREMIER

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DU GLOBE EN GÉNÉRAL.

La Tradition. — Autorité de la Tradition. — Sens de ces paroles : *Evangélisation apostolique.* — L'établissement divin du christianisme constaté par deux miracles.

Comme les deux grands faits que nous avons à constater reposent essentiellement sur la tradition, il est, avant tout, nécessaire de montrer la solidité de cette base : de là, les propositions suivantes.

1° La tradition est la transmission par la parole, d'une génération à l'autre, des choses présentes ou passées.

2° Comme on n'écrit que ce qui est parlé, toujours et partout la parole précède l'écriture. Il s'en

suit que la tradition est la mère de l'écriture ou de l'histoire, et que la fille n'est pas plus croyable que la mère.

3° Comme l'écriture, la tradition est donc une source de vérité. Dans la vie du genre humain tout n'est pas écrit. Par exemple : à côté des livres de l'ancien Testament, la synagogue avait ses traditions. Il en est de même dans l'Église, de même encore chez tous les peuples.

4° Quand la tradition est ancienne, constante, universelle, elle est l'organe certain de la vérité; et, dans l'ordre religieux en particulier, elle exige le même respect que la sainte Écriture[1]. En fait d'histoire sacrée ou profane, nous ne connaissons même rien que par la tradition, puisque l'histoire elle-même n'est que la tradition écrite. Or, si la tradition est tenue pour infaillible, quand elle parle de l'histoire profane, pourquoi ne le serait-elle pas lorsqu'elle dépose des faits évangéliques? c'est la question de saint Augustin.

« Nous ne connaissons, dit-il, les vrais auteurs des livres païens, que par le consentement et les témoignages de ceux qui ont vécu avant nous. Ainsi, nous ne savons que les livres attribués à Platon, à

[1] Ecclesia omnes libros tam veteris quam novi Testamenti, cum utriusque unus Deus sit auctor, nec non traditiones ipsas, tum ad fidem, tum ad mores pertinentes, tanquam vel ore tenus a Christo, vel a Spiritu sancto dictatas, et continua successione in ecclesia catholica conservatas, *pari* pietatis affectu ac reverentia suscipit, et veneratur. *Conc. Trid.*, sess. IV.

Aristote, à Cicéron sont de ces philosophes, que par les témoignages continuels de ceux qui nous ont précédés. Si donc en tout le reste la tradition est une voie très sûre, pourquoi ne le serait-elle pas également, pour assurer au catholique l'authenticité d'un livre *ou d'un fait*[1] ?

5° L'eau la plus pure est toujours la plus rapprochée de la source. Ainsi, plus une tradition est ancienne, plus elle mérite confiance. En toute chose, la vérité est la première. L'erreur, c'est-à-dire l'altération de la vérité, ne vient et ne peut venir qu'après.

6° Quand une tradition particulière n'est en rien contraire à une tradition générale, elle doit être admise avec une confiance proportionnée à ses caractères plus ou moins marqués d'antiquité, de constance et d'étendue.

7° « Les traditions relatives aux choses ecclésiastiques, dit saint Jérôme, celles surtout qui ne s'écartent pas de la foi, doivent être gardées, telles qu'elles sont venues des anciens. »

« C'est la tradition, ajoute saint Chrysostome : n'en cherchez pas davantage. »

[1] Augustinus contra Faustum manichæum argumentatur : In libris Ethnicorum, non alia ratione magis novimus veros auctores, quam ex communi consensu et testimoniis eorum qui fuerunt ante nos. Unde non Platonis, Aristotelis, Ciceronis libros novimus, nisi ex eorum qui nos ætate præcesserunt continuis testimoniis. Si ergo in cæteris hæc via tutissima est, cur non et viro catholico ad cognoscendum libri auctorem? Melchior Can., *de Locis theolog.*, lib. II, t. VII.

« D'une foule de pratiques, continue Tertullien, si vous cherchez la loi dans les Écritures, vous ne la trouverez pas. La tradition les enseigne, la coutume les affermit; la foi les observe. Ou vous trouverez vous-même la raison qui justifie la tradition, la coutume et la foi, ou d'autres vous l'apprendront[1]. »

8° Les traditions particulières, appuyées sur les monuments des églises : chartes, diplômes, missels, bréviaires, martyrologes, offrent toutes les conditions désirables de certitude. Les rejeter serait accuser d'ignorance ou de fourberie ceux qui les ont admises et transmises; ce serait de plus manquer aux règles élémentaires de la saine critique. La première est qu'on ne doit pas nier un fait, parce qu'il est extraordinaire, ou même invraisemblable, mais seulement parce qu'il est mal prouvé. La seconde, qu'on n'est pas recevable à venir attaquer un fait en possession, depuis des siècles, de la foi commune des hommes compétents, à moins qu'on n'apporte, ce qui n'a jamais eu lieu, des preuves péremptoires de fausseté.

[1] Traditiones ecclesiasticas præsertim quæ fidei non officiunt, ita observandas, ut majoribus traditæ sunt. *Epist. 117 ad Lucium.* — Traditio est, non quæras amplius. S. Chrys. *Homil. V, in c.* II *Epist.* II *ad Thessal.* — Harum et aliarum hujusmodi disciplinarum, si legem expostules scripturarum, nullam invenies. Traditio tibi protenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, et fides observatrix. Rationem traditioni, consuetudini, fidei patrocinaturam, aut ipse perspicies, aut ab aliquo qui perspexerit disces. *De coron. milit.*, c. IV.

9° Cela soit dit pour les traditions des églises particulières. Quant à celles de l'église de Rome, elles jouissent d'un caractère encore plus marqué de certitude : elles vivent sous les yeux des souverains Pontifes. Gardiens scrupuleux de la vérité, qui oserait les accuser de se faire les complices du mensonge ou de l'erreur, en laissant se perpétuer des croyances dénuées de fondement? Que dis-je ? Rome garde avec amour les monuments qui les immortalisent. Seulement, maîtresse consciencieuse de la vérité, elle ne les impose pas comme articles obligés de la foi ; elle n'en fait point usage pour baser ses décisions dogmatiques.

Mais aussi, Reine immortelle des siècles, elle n'entend pas qu'on jette au passé de téméraires insultes. Enfin, mère pleine de bonté, loin d'entraver dans les liens d'une critique étroite, prétentieuse et trop souvent ignorante et passionnée, les allures de ses enfants, elle leur donne toute espèce de latitude, proclamant par sa conduite, plus encore que par ses paroles, la véritable règle de la saine critique : *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*.

Ces principes rappelés sur la nature et l'autorité de la tradition, il reste à expliquer le sens de ces paroles : *Évangélisation apostolique du globe en général*.

Par l'évangélisation apostolique du globe, nous entendons la *fondation* des églises dans toutes les parties de l'univers, par les apôtres en personne

aidés des compagnons de leur apostolat. Le mot même de fondation ne veut pas dire qu'ils aient donné à toutes les chrétientés naissantes la forme régulière et complète qu'elles ont revêtue dans la suite des temps. Il signifie que les apôtres ont annoncé Jésus-Christ à tous les peuples de la terre et créé partout des familles chrétiennes, devenues plus tard des églises.

Or, deux miracles éclatants comme le soleil devaient signaler la prédication de l'Évangile. Tous deux étaient nécessaires pour faire resplendir d'un éclat éblouissant la divinité de Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre. Le premier est le triomphe du christianisme sur le paganisme ; de la faiblesse sur la force; des victimes sur les bourreaux : ce miracle est connu de tous.

Le second, plus grand peut-être, quoique beaucoup moins remarqué, c'est la rapidité de ce triomphe. Rome païenne mit sept cents ans à fonder son empire, et cet empire ne fut jamais aussi étendu que celui du christianisme. Tant de lenteur ne pouvait convenir à Celui qui opère ce qu'il veut en parlant. Lumière du monde moral, l'Évangile devait se répandre avec une rapidité analogue à celle de la lumière qui éclaire le monde physique.

Vaines ne sont pas de telles pensées : écoutons les oracles divins et les affirmations de l'histoire.

CHAPITRE II

ANNONCE DU GRAND MIRACLE

Première prédiction de Notre-Seigneur. — Quel en est le sens précis. — Interprétation des Pères. — Témoignage de saint Hilaire. — Explication de saint Thomas. — Nouvelle prédiction de Notre-Seigneur. — Paroles de saint Luc et de saint Marc : affirmation de l'universalité et de la rapidité de la prédication évangélique. — Ce qu'il faut entendre par le monde entier.

Quelques jours avant de verser son sang pour le salut de *tout* le genre humain, le fils de Dieu, environné de ses apôtres, vient s'asseoir sur le versant de la montagne des Oliviers, en face de Jérusalem, et leur annonce les signes précurseurs de la ruine de la cité déicide. Puis il ajoute : « Et cet Evangile du royaume sera prêché dans *le globe tout entier*, en témoignage à *toutes* les nations, et alors viendra la consommation[1].

Le sens littéral de cette infaillible prédiction est que, depuis la sortie du Cénacle jusqu'à l'arrivée de Titus, destructeur de Jérusalem, c'est-à-dire dans l'espace de trente-six ans, l'Évangile ferait le

[1] Et prædicabitur hoc Evangelium regni, in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus : et tunc veniet consummatio. Matth. XXIV, 14.

tour du monde; qu'il serait annoncé à toutes les nations de la terre; qu'il serait à leurs yeux un éclatant témoignage de la bonté de Dieu pour elles, et de la justice divine sur les Juifs; parce qu'alors arriverait, en punition de leur déicide, la ruine de Jérusalem, dont le retentissement épouvanterait l'univers.

En termes plus développés, le fils de Dieu dit aux apôtres : « Vous prêcherez l'Évangile à toutes les nations du globe; votre prédication sera confirmée, d'abord par les miracles particuliers que vous ferez en mon nom ; ensuite, quand tous les peuples vous auront entendus, elle le sera d'une manière plus éclatante, par une catastrophe sans exemple depuis le commencement des siècles. Cette catastrophe que je vous annonce dès aujourd'hui, et dont le retentissement épouvantera l'univers, c'est la ruine de Jérusalem, suivie de la dispersion des Juifs aux quatre coins du monde.

« Prédite longtemps d'avance par les prophètes et par moi, comme le châtiment du déicide, et précédée de la prédication de l'Évangile à tous les peuples, cette désolation inouïe prouvera aux Juifs que je suis le Messie promis à leurs pères, et aux Gentils, le Dieu libérateur attendu de toutes les nations. Alors les Juifs croiront en moi, ou ils se rendront à jamais inexcusables. Quant aux Gentils, ils ne pourront nier la vérité de l'Évangile, en le voyant fondé sur de si incontestables prophéties et confirmé par de si éclatants miracles. »

Telle est l'interprétation unanime des Pères et des plus savants commentateurs : saint Chrysostome, Théophilacte, Jansénius, Salmeron, Barradius, Cornelius a Lapide, saint Hilaire. Ce dernier s'exprime ainsi : « Dans toutes les parties du globe, les hommes apostoliques dispersés prêcheront la vérité de l'Évangile, et lorsque la connaissance du mystère divin aura été portée à toutes les nations, alors viendra la ruine et la fin de Jérusalem : afin que le châtiment des Juifs infidèles et la terreur de leur ville détruite soient la confirmation de la foi [1]. »

Résumant toute la tradition, saint Thomas nous donne, avec sa lucidité ordinaire, le sens précis des paroles de Notre-Seigneur.

« La prédication de l'Évangile par toute la terre, enseigne le grand docteur, peut s'entendre de deux manières. La première, quant à la divulgation de la connaissance de Jésus-Christ; et dans ce sens, l'Évangile fut prêché dans le monde entier, même pendant la vie des apôtres, comme dit saint Chrysostome. A ce genre de prédication se rapporte ce que dit Notre-Seigneur : *Et alors viendra la ruine de Jérusalem*, dont il parlait alors dans le sens littéral.

« La seconde, quant à la prédication de l'Évangile avec son plein effet, c'est-à-dire en tant que

[1] Tum per omnes orbis partes viris apostolicis dispersis, Evangelii veritas prædicabitur. Et cum universis fuerit cognitio sacramenti gentibus invecta, tunc Jerusalem occasus et finis incumbet : ut prædicationis fidem et infidelium pœna, et metus civitatis erutæ consequatur. *Commentar. in Matth.* XXIV et Canon 29.

l'Église sera fondée dans chaque nation ; et dans ce sens, l'Évangile, comme dit saint Augustin, n'a pas encore été prêché dans le monde entier. Lorsque cela aura lieu, alors viendra la fin du monde[1]. »

Au moment de remonter au ciel, le fils de Dieu renouvelle sa prédiction, et en affirme l'entier accomplissement. S'adressant aux apôtres, il leur dit : « Vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée, et la Samarie, et jusqu'au point le plus éloigné de la terre[2]. »

Vous me rendrez témoignage, qui VOUS? Vous-mêmes, non pas vos successeurs dans la suite des siècles, mais vous en personne, et vos collaborateurs qui, dirigés par vous, iront avec vous dans le monde entier, évangéliser toutes les nations.

Que l'évangélisation universelle du globe, par les apôtres en personne, soit le sens de la divine parole, en voici la preuve. Saint Marc, qui écrivit, à Rome, son Évangile, vers l'an 42 ou 44, dit expres-

[1] Prædicatio Evangelii Christi potest intelligi dupliciter. Uno modo, quantum ad divulgationem notitiæ Christi ; et sic prædicatum fuit Evangelium in universo orbe, etiam tempore Apostolorum, ut Chrysostomus dicit ; et secundum hoc additur : *Et tunc veniet consummatio*. Intelligitur hoc de destructione Jerusalem, de qua tunc ad litteram loquebatur. Alio modo potest intelligi prædicatio Evangelii in universo orbe cum pleno effectu, ita scilicet quod in qualibet gente fundatur Ecclesia ; et ita, sicut dicit Augustinus, *in epist. ad Hesichy.*, nondum est prædicatum in universo orbe ; sed hoc facto veniet consummatio mundi 1, 2, 3. 106, art. 4, ad 4.

[2] Eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ. Act. I, 18.

sément : « Le Seigneur Jésus ordonna aux apôtres d'aller dans le monde entier prêcher l'Évangile à toute créature. Étant donc partis, ils prêchèrent *partout*, le Seigneur coopérant et confirmant la parole par des miracles subséquents[1]. »

Que faut-il entendre par *toute créature* et par le *monde entier*, dont Notre-Seigneur parle sans restriction? Faut-il entendre chaque créature humaine, chaque individu en particulier, ou même chaque petite ville et chaque village? Poser une pareille question, c'est la résoudre. Par toute créature, il faut entendre toute l'humanité prise *in globo*, ou dans le sens collectif. En d'autres termes, il suffisait que le flambeau de la foi fût allumé par un des apôtres, dans les principales, ou même dans la principale ville de chaque province, pour qu'il rayonnât promptement sur la province entière.

N'est-ce pas ce que nous voyons encore aujourd'hui? Lorsqu'une nouvelle de certaine importance se répand dans nos petites villes, elle n'est pas longue à pénétrer dans les campagnes. La nature ne change pas. Ainsi, de chaque province ou de chaque ville provinciale d'autrefois, on peut, toute proportion gardée, affirmer ce que saint Léon disait de Rome, instruite de l'Évangile : « Quelle nation pouvait ignorer ce que Rome avait appris? *Quæ*

[1] Et dixit eis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ... Illi autem profecti, prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis. Marc. XVI, 15-20.

usquam gentes ignorarent quod Roma didicisset[1] ?

Quant au *monde entier*, dont Notre-Seigneur parle sans restriction, faut-il entendre seulement les principales parties du monde, et tenir pour hyperboliques, comme le veulent certains critiques, les paroles du divin Rédempteur ; ou doit-on leur laisser leur complète universalité, en sorte qu'avant la ruine de Jérusalem, la lumière évangélique aurait éclaté dans le monde entier sans exception : *in universo orbe ?*

La première opinion ne nous paraît recevable ni en *droit* ni en *fait.* Elle ne l'est pas en droit. Notre-Seigneur était à la veille de sa passion ; il donnait ses dernières instructions à ses apôtres ; il leur annonçait et leur mission et le miracle qui devait faire briller sa divinité d'un éclat irrésistible, aux yeux de l'univers entier : *in universo orbe.* Était-ce pour le divin Maître le moment d'employer des paroles hyperboliques, c'est-à-dire qui dépassaient les limites de l'exacte vérité?

Ainsi quand il dit : L'Évangile sera prêché à toutes les nations, *omnibus gentibus*, avant la ruine de Jérusalem : hyperbole.

Il sera prêché dans le monde entier sans exception : hyperbole.

Vous me rendrez témoignage, jusqu'au dernier confin de la terre : hyperbole.

Dociles à l'ordre de leur divin Maître, les apôtres

[1] *Serm.* 1 *de SS. Apost.*

partirent et prêchèrent partout, *prædicaverunt ubique :* hyperbole.

L'an 58 de Notre-Seigneur, saint Paul écrit aux Romains que leur foi est annoncée dans le monde entier : hyperbole.

Deux ans plus tard, il écrit aux fidèles de Colosses, non seulement que l'Évangile est prêché dans tout l'univers, mais encore que partout il se développe et porte des fruits : *crescit et fructificat :* hyperbole.

Avec un pareil système d'interprétation que restera-t-il de certain ? D'ailleurs, qui autorise les critiques modernes à restreindre ainsi les oracles du Saint-Esprit ? N'est-il pas de règle dans l'interprétation des Écritures, qu'on doit prendre à la lettre les paroles du texte sacré, dans leur sens naturel, *in sensu obvio*, lorsque ni le contexte, ni des faits évidents n'obligent à leur donner une autre signification ?

Quel obstacle empêche de prendre la prédiction de Notre-Seigneur ainsi que les affirmations de saint Luc et de saint Paul dans leur sens naturel ? Où était pour le Fils de Dieu l'impossibilité de réaliser sa promesse dans toute son étendue ? Celui qui en un clin d'œil, par une seule parole, tira le monde matériel du néant, n'était-il plus assez puissant pour régénérer le monde moral, dans l'espace de quelques années ? Restreindre la prédication *apostolique* de l'Évangile à quelques contrées de la terre, n'est-ce pas diminuer d'autant l'éclat du miracle,

par conséquent affaiblir la preuve de la divinité du christianisme ?

Pour défendre leur interprétation, les critiques allèguent le texte de saint Luc : « Un édit fut rendu par César-Auguste, pour faire le recensement du monde entier [1]. »

Il saute aux yeux que ce texte ne forme pas une objection sérieuse. En disant que César-Auguste fit faire le dénombrement du monde entier, l'Evangéliste fait entendre, à ne pas s'y tromper, qu'il s'agissait uniquement du monde soumis aux Romains. Il n'en est pas de même des paroles de Notre-Seigneur: rien n'en limite la signification.

Si l'interprétation des critiques n'est pas fondée en droit, elle ne l'est pas mieux en fait. Nous entendrons bientôt cent témoins, contemporains des événements et d'une compétence irréprochable, affirmer d'une voix unanime que l'Évangile fut prêché par les apôtres, bien au delà des frontières romaines. Pour le moment, contentons-nous d'en citer un seul. Nous verrons que cette divulgation universelle et comme instantanée de l'Évangile, par les apôtres eux-mêmes, était le grand miracle qui frappait d'admiration les pères de l'Église.

« Je ne consentirai jamais, dit Eusèbe, à ne voir qu'un fait humain dans la prédication qu'ils font à *tout l'univers* du nom de Jésus ; des miracles de sa vie qu'ils publient dans les villes et dans les campagnes

[1] Exiit edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis. Luc., II, 1.

envahissant l'empire romain et la cité reine de toutes les cités; parcourant les royaumes des Perses et des Arméniens, les contrées habitées par les Parthes; pénétrant chez les Scythes et *jusqu'aux confins de l'univers*, dans les régions de l'Inde; traversant l'Océan, et abordant jusqu'aux îles qu'on appelle britanniques[1]. »

Ajoutons, en passant, qu'il se tromperait étrangement celui qui regarderait la divulgation apostolique du christianisme dans le globe entier, comme une nouvelle éphémère, presque aussitôt oubliée que connue ; comme une nouvelle sans importance, à laquelle, un petit nombre excepté, les hommes se montrèrent indifférents. Loin de là, aucune nouvelle n'eut jamais un pareil retentissement.

Ce fut un événement immense qui saisit vivement les esprits, remua le monde juif et païen dans ses profondeurs, et *attira en Palestine des multitudes innombrables, même des contrées les plus éloignées du globe*[2]; enfin, une semence merveilleusement

[1] At vero apud omnes nomen Jesu prædicare, admirabiliaque illius gesta, et in urbibus et in agris docere : et alios quidem eorum, imperium Romanum, ipsamque omnium urbium Reginam civitatem invadere ; alios Persarum regnum, alios Armeniorum, Parthorum ; item alios Scytharum, quosdam etiam ad ipsos orbis terræ venisse fines, Indorumque regionem penetrasse ; alios porro trans Oceanum evasisse, ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur ; hæc sane ego nunquam humana vi effecta putaverim. *Demonst. evang.*, lib. III, p. 203, édit. Migne.

[2] Illuminans tu a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde. Ps. LXXV. — Multitudines innumeræ, etiam ex remotissimis orbis regionibus. Euseb. *Hist.*, *ibid.*

féconde qui jeta de profondes racines, qui crût avec rapidité et porta des fruits tellement abondants, que la terre entière se trouva bientôt remplie de chrétiens : *crescit et fructificat*, comme dit saint Paul.

CHAPITRE III

VOYAGES DES APOTRES.

Succès de leur prédication. — Aveux de Tacite et de Pline le Jeune. — Témoignages d'Eusèbe et de saint Justin.

Reste maintenant à constater par les faits l'accomplissement littéral de l'ordre du divin Maître donné aux apôtres, et de sa prédiction sur l'évangélisation universelle du globe, avant la ruine de Jérusalem. Pour cela, il faut répondre aux deux questions suivantes : 1° Les apôtres en personne ont-ils parcouru tout le monde ancien ? 2° Leur prédication a-t-elle été couronnée de prodigieux succès ?

L'ancien monde se compose de trois parties : l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Voulons-nous savoir si les apôtres en personne les ont parcourues toutes trois? Prenons une carte géographique et suivons-les dans leurs voyages.

Saint Pierre part de Jérusalem, parcourt la Judée, la Samarie, la Galilée et vient à Antioche, la capitale de l'Orient. Après un séjour de quelques années, il passe en Occident, visite Naples, Livourne, Pise, se rend à Rome, retourne en Orient pour le Concile de Jérusalem ; évangélise le Pont, la Galicie, la Cap-

padoce, la Bythinie et beaucoup d'autres villes et provinces de l'Asie ; traverse les Gaules et passe en Angleterre ; fonde les églises d'Espagne, de Carthage, d'Alexandrie, de Constantinople, de Numidie, de Mauritanie, établit un grand nombre d'évêques en Orient et en Occident[1].

Saint Paul, missionnaire infatigable, parcourt en évangélisant, soit de vive voix, soit par écrit, les différentes parties de l'Europe et de l'Asie. Athènes, Corinthe, Éphèse, Thessalonique, Philippes, Colosses, Rome, le voient et le revoient tour à tour. Sans cesse il passe d'Orient en Occident, de la haute Asie et de l'Asie-Mineure, dans les Gaules et en Espagne, partout consacrant des évêques et établissant des églises[2].

Saint Jean, le disciple bien-aimé, vient dans l'Asie Mineure, s'établit à Éphèse, est conduit à Rome ; de là, dans l'île de Pathmos ; revient à Éphèse, passe dans l'Asie septentrionale, porte l'évangile à la grande et redoutable nation des Parthes ; évangélise les Bassoras et autres peuples de ce vaste continent ; revient dans l'Asie Mineure et fonde de nombreuses églises, entre autres celles de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Laodicée et de Philadelphie[3].

[1] Voir Fogginio, *De romano D. Petri itinere et episcopatu* ; Bar., an. 58, n. 46-53 ; Mamachi, *Origin. et Antiquit. christ.*, t. I, lib. II, p. 315, in-4, édit. rom., etc.

[2] Baron., t. I, an. 60, n. 14, etc.

[3] *Ibid.*, an. 44, n. 29, etc.

Saint André, digne frère de saint Pierre, parcourt l'Asie Mineure; vient en Épire, se rend chez les Scythes, au delà du Pont-Euxin, chez des peuples anthropophages ; parcourt la Thrace, la Macédoine et revient à Patras, ville principale de l'Achaïe, où il signe de son sang la foi qu'il avait si largement enseignée[1].

Saint Philippe porta l'Évangile dans la Haute-Asie et souffrit le martyre à Hiérapolis, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Avant sa précieuse mort, il avait, en compagnie de saint Barthélemy, évangélisé une partie de la Scythie et même des Gaules[2].

Saint Thomas, prenant une direction opposée, devint l'apôtre des Indes et de l'Éthiopie ; puis des Parthes, des Perses, des Chinois, des Mèdes, des Brachmanes et des autres nations circonvoisines[3].

Saint Barthélemy aborde la Grande-Arménie et les peuples de la Lycaonie qu'il éclaire des lumières de la foi, ainsi que les Albanais; revient dans l'Inde intérieure, puis retourne en Arménie, où il souffre le martyre que l'on sait[4].

Saint Matthieu reçoit en partage l'Éthiopie. Jusqu'où s'étendait dans l'intérieur de l'Afrique cette vaste contrée, la chose est douteuse. Une chose est certaine, c'est que le christianisme fut porté en Afrique par les apôtres et qu'il fut très florissant

[1] Baron., an. 44, n. 30.
[2] *Ibid.*, n. 32.
[3] *Ibid.*, n. 33.
[4] *Ibid.*, n. 34, et Hieron., *De script. eccles.*

en Égypte, dès l'origine de la prédication évangélique[1].

Nous n'avons rien à dire des voyages apostoliques de saint Jacques, fils d'Alphée. Créé par les apôtres premier évêque de Jérusalem, on ne voit pas qu'il ait quitté le gouvernement de cette admirable église, qu'il sanctifia de plus en plus par sa vie et qu'il illustra par sa mort.

Saint Jacques, frère de saint Jean, se rendit aux confins de l'Occident; et l'Espagne se laisserait couper les mains, plutôt que de mettre en doute sa vocation à la foi par le grand apôtre, dont le corps, objet d'un des plus grands pèlerinages du monde, repose à Compostelle.

Saint Simon ne fut pas moins infatigable que ses collègues dans l'apostolat. Il partit pour la Mésopotamie, passa en Perse, descendit en Afrique, prêcha en Égypte, et traversant la Méditerranée, puis les Gaules, aborda en Angleterre[2].

Saint Jude prêcha l'Évangile non seulement en Mésopotamie, mais encore dans l'Idumée, dans l'Arabie et les contrées voisines[3].

Saint Mathias, qui fut élevé à la place de Judas, évangélisa une partie de l'Afrique, l'Éthiopie et la Libye[4].

Qu'on prenne maintenant une carte de l'Ancien

[1] Baron., an. 44, n. 35.
[2] *Ibid.*, n. 38.
[3] *Ibid.*, n. 40.
[4] *Ibid.*, et alii.

Monde et qu'on dise si les apôtres n'ont pas accompli personnellement et à la lettre la prédiction et l'ordre de leur divin Maître : « Vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre, et étant partis, ils prêchèrent partout : *Prædicaverunt ubique.* »

Un témoin oculaire et dont le témoignage est irrécusable l'affirme en propres termes. Dans l'épître aux Romains, qui date de l'an 58, vingt-quatre ans après la mort de Notre-Seigneur, saint Paul parle comme saint Marc : « La foi que vous professez, écrit-il du fond de l'Orient aux fidèles de Rome, est prêchée dans le monde entier[1]. » Deux fois dans la même épître le grand apôtre affirme le même fait : « Leur voix (celle des apôtres) a été entendue dans toute la terre, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du monde[2]. »

Deux ans plus tard, l'an 60, écrivant de l'Occident aux chrétiens de Colosses, il proclame le même fait. « Nous rendons grâces à Dieu et nous le prions sans cesse pour vous, à cause de l'espérance qui vous est réservée dans le ciel, et dont vous avez déjà la connaissance par la parole de vérité de l'Évangile, qui vous est parvenu, comme par *toute la terre*, où il croît et fructifie, ainsi que parmi vous[3]. »

[1] Fides vestra annuntiatur in universo mundo. Rom., I, 18.

[2] Numquid non audierunt? et quidem in omnem terram exivit sonus eorum ; et in fines orbis terræ verba eorum. C. X, 18.

[3] Quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo, et fructificat et crescit sicut in vobis. I, 2, 6.

Plus loin et d'une manière encore plus explicite : « Demeurez fermes dans l'espérance de l'Évangile, qui a été prêché à toute créature qui est sous le ciel[1]. »

Le grand apôtre qui, mieux que les négateurs du dix-neuvième siècle, connaissait l'état du christianisme naissant, affirme non seulement que l'évangile n'avait pas attendu le terme extrême annoncé par Notre-Seigneur pour faire le tour du monde, mais encore qu'il croissait partout et fructifiait. Ces paroles, si dignes de remarque, confirment dans toute sa plénitude la prédiction du divin Maître, comme elles justifient d'avance les dépositions des témoins les plus compétents, sur les succès prodigieux de l'évangélisation apostolique. Ceci nous conduit à notre seconde question.

La prédication des apôtres fut-elle couronnée de succès ?

La réponse se trouve non seulement dans les affirmations des apôtres eux-mêmes, mais encore dans le témoignage des auteurs païens et des premiers Pères de l'Église.

Tacite avoue que, sous Néron, Rome elle-même renfermait un peuple de chrétiens, dont, l'an 66 de Notre-Seigneur, une multitude énorme, *multitudo ingens*, fut brûlée vive ou périt dans les tortures par ordre du tyran[2].

[1] Immobiles a spe evangelii quod prædicatum est in universa creatura quæ sub cœlo est. 23.

[2] *Annal.*, XV.

Trente-quatre ans plus tard, de l'an 100 à 110, Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, dans un rapport officiel adressé à Trajan, constate que : « La contagion de la superstition chrétienne a infecté non seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes ; qu'elle met en péril une multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; que les temples sont à peu près abandonnés et que les victimes ne trouvent pas d'acheteurs[1]. »

Telle était, de l'aveu des païens, la diffusion du christianisme, à l'époque de la mort de saint Jean l'Évangéliste, le dernier survivant des apôtres.

En faveur de la propagation universelle et comme instantanée de la lumière évangélique, comme aussi des prodigieux succès des apôtres, s'ajoutent à l'autorité des historiens profanes les témoignages des plus anciens Pères de l'Église.

Écoutons Eusèbe, le premier historien de l'Église. « Comme les rayons du soleil illuminent tout à coup l'horizon ; ainsi par un effet de la puissance céleste la parole de Dieu, le Verbe du salut, porta instantanément sa splendeur à l'univers tout entier. Les paroles prophétiques des saintes Écritures se sont vérifiées au pied de la lettre : « *La voix des évangélistes et des apôtres s'est fait entendre au monde entier, et leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de la terre*[2]. »

[1] Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est. *Epist.*, lib. X, epist. 97.

[2] Ps. XVIII.

« Semblable à l'aire du laboureur qui, au temps de la moisson, se remplit soudain de gerbes recueillies de toutes parts, les Églises, *établies* dans toutes les villes et dans toutes les bourgades, se virent bientôt remplies d'une multitude infinie de personnes[1]. »

Quarante ans après Pline, vers l'an 140 de Notre-Seigneur, saint Justin, philosophe martyr, disputant avec le juif Tryphon, insiste sur la rapide propagation de l'évangile par toute la terre. Elle est pour lui une preuve irrécusable de la divinité du christianisme, qui seul avait réalisé la prophétie de David, promettant à la loi de Dieu l'empire du monde.

« La loi mosaïque, dit-il, est si loin de s'être étendue de l'Orient à l'Occident, qu'il existe encore des nations entières, parmi lesquelles jamais un homme de la race juive n'a pénétré. Or, *il n'y a pas une race de mortels*, Grecs, Barbares, ou de n'importe quel nom, soit peuplades scythes, qui habitent leurs chars errants; soit peuples pasteurs, qui vivent sous la tente ; soit tribus nomades, qui n'ont point de demeures fixes, au sein de laquelle des

[1] Ita opitulante Dei virtute, salutaris Dei sermo, tanquam solis radius universum terrarum orbem *subito* illuminavit; et prout in sacris litteris prædicatum fuerat, in *omnem terram* exivit sonus evangelistarum et apostolorum, et *usque ad fines terræ* verba eorum. Per omnes igitur civitates et vicos, Ecclesiæ infinita hominum multitudine abundantes velut areæ quædam frugibus refertæ, brevi congregatæ sunt. *Hist.*, lib. II, c. III.

prières et des actions de grâces ne soient adressées au Père et Créateur de toutes choses, au nom du crucifié Jésus[1]. »

[1] Atqui ne unum quidem genus est mortalium, sive barbarorum, sive græcorum, sive aliorum omnino, quocumque appellentur nomine.... ante quos per nomen crucifixi Jesu supplicationes et gratiarum actiones Patri et Fabricatori omnium non fiant. *Dialog. cum Tryph.*, p. 17, édit. Migne.

CHAPITRE IV

VOYAGES DES APOTRES (SUITE)

Succès des apôtres. — Témoignages de saint Irénée, de Tertullien, d'Origène, d'Arnobe, de Lactance, de saint Chrysostome.

Vingt-neuf ans après saint Justin, c'est-à-dire l'an 169, l'illustre évêque de Lyon, saint Irénée, affirme, comme saint Justin, que de son temps l'évangile était répandu par toute la terre, et de plus qu'il y était établi : voici son important témoignage.

« L'Église, semée dans le *monde entier, jusqu'à ses dernières limites*, a reçu des apôtres et de leurs disciples la foi qui croit en un seul Dieu, Père Tout-Puissant, et en un seul Jésus-Christ, incarné pour notre salut, et au Saint-Esprit.

« Cette foi, telle que nous venons de l'exposer, et qui est répandue *dans tout l'univers,* l'Église la garde soigneusement, comme habitant une seule maison, et admet de la même manière tous ses dogmes, comme n'ayant qu'une âme et un cœur, et elle les enseigne et les transmet sans jamais varier, comme n'ayant qu'une seule bouche.

« En effet, bien que dans le monde il y ait des

langues différentes, cependant la vigueur de la tradition demeure une et la même. Ni les églises qui sont *fondées* en Germanie n'ont d'autres traditions ou d'autres croyances; ni celles qui sont chez les Ibériens; ni celles qui sont en Orient; ni celles qui sont en Égypte; ni celles qui sont en Lybie; ni celles qui sont *établies* au centre du monde; mais comme le soleil, chef-d'œuvre du créateur, est un et le même dans l'univers entier; ainsi la lumière évangélique luit *partout* et éclaire tous les hommes qui veulent venir à la connaissance de la vérité[1]. »

Saint Irénée est un des plus savants Pères de l'Église; il connaissait également l'Orient, où il était né, et l'Occident, où il vivait. Personne mieux que lui ne pouvait nous instruire de l'état du christianisme. Or, il affirme qu'au second siècle, non seulement l'évangile avait été prêché dans le monde entier; mais, ce qui est bien plus significatif, que des églises étaient *fondées* chez toutes les nations.

Mais la fondation d'églises dans le monde entier, c'est-à-dire l'établissement régulier et durable de

[1] Ecclesia enim per universum orbem, usque ad fines terræ seminata et ab apostolis et a discipulis eorum accepit eam fidem... Neque hæc quæ in Germania fundatæ sunt ecclesiæ aliter credunt aut aliter tradunt, neque hæc quæ in Iberis sunt; neque hæc quæ in Celtis; neque hæc quæ in Oriente; neque hæc quæ in Ægypto; neque hæc quæ in Lybia; neque hæc quæ in medio mundi sunt constitutæ. Sed sicut sol, creatura Dei, in universo mundo unus et idem est; sic et lumen, prædicatio veritatis, ubique lucet et illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. *Adv. hæres.*, c. XII et XIII.

milliers de chrétientés, n'est pas l'affaire d'un jour : un pareil fait demande un temps assez long et suppose une prédication déjà ancienne. Dans les paroles de saint Irénée et dans la date où elles furent écrites, quelle magnifique preuve de l'évangélisation universelle du globe par les apôtres !

Tertullien, dont le berceau touche à la tombe de saint Irénée, n'est pas moins explicite [1]. Qui ne connaît le célèbre passage de l'*Apologétique*, où il dit aux Césars Romains, sans crainte d'être démenti : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout : vos villes, vos îles, vos bourgs, vos municipes, vos assemblées, vos camps mêmes, vos tribus, vos décuries, le palais, le Sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples [2]. »

Et dans son livre *Contre les Juifs* : « En quel autre *toutes* les nations ont-elles cru, si ce n'est au Christ, qui est venu ? En quel autre, ainsi que les autres nations, ont cru les Parthes, les Mèdes, les Élamites, les peuples de Mésopotamie, d'Arménie, de Phrygie, de Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Pamphylie, de l'Égypte, de la contrée de l'Afrique, au delà de Cyrène ; les Romains, les Juifs qui habitaient Jérusalem, et les autres nations ?

« Les rameaux variés de la race des Gétules, les

[1] S. Irénée fut martyrisé l'an 177 ; Tertullien écrivait vers l'an 200, et mourut vers 216.

[2] Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum : sola vobis relinquimus templa. *Apol.*, c. XXVII.

nombreux pays habités par les Maures, toutes les contrées des Espagnes, les diverses nations des Gaules, la Bretagne, inaccessible aux Romains, mais soumise au Christ; la multitude des Sarmates, des Daces, des Germains, des Scythes, les nations les plus reculées, les provinces et les îles dont le nom même et le nombre sont inconnus, adorent le Crucifié; son règne s'étend partout, partout il est cru, partout adoré des nations que je viens d'énumérer: partout il règne, partout répandant également ses bienfaits[1]. »

Telles sont les solennelles affirmations du grand apologiste, en face des Juifs et des Gentils. Il fallait qu'il fût bien sûr de sa parole, car rien n'était

[1] In quem alium universæ gentes crediderunt, nisi in Christum, qui jam venit? Cui enim, et aliæ gentes, crediderunt Parthi, Medi, Elamitæ, et qui habitant Mesopotamiam, Armeniam, Phrygiam, Cappadociam, et incolentes Pontum, et Asiam, et Pamphyliam, immorantes Ægyptum, et regionem Africæ quæ est trans Cyrenen; Romani et incolæ tunc Jerusalem Judæi, et cœteræ gentes; et jam Getulorum varietates, et Maurorum multi fines, et Hispaniorum omnes termini, et Galliarum diversæ nationes et Britannorum, inaccessa Romanis loca, Christo vero Deo subdita, et Sarmatorum, et Dacorum, et Germanorum, et Scytharum, et abditarum multarum gentium, et provinciarum, et insularum multarum nobis ignotarum, et quæ enumerare non possumus: in quibus omnibus locis Christi nomen, qui jam venit, regnat... Christi autem regnum ubique porrigitur, ubique creditur, ab omnibus gentibus supra enumeratis colitur; ubique regnat, ubique adoratur, omnibus ubique tribuitur æqualiter. *Contr. Judæos*, c. VII *.

* Voir, pour la parfaite exactitude du langage de Tertullien, les textes de Pamelius.

plus facile que de lui infliger un démenti également solennel, puisqu'il s'agissait d'un fait matériel et public. Pas une voix ne s'éleva pour le contredire.

Ce que Tertullien affirmait en Occident, le grand Origène, son contemporain, l'affirmait en Orient. « Le *monde entier*, dit-il, connaît mieux la vérité de l'évangile que les maximes des philosophes. Toutes les nations ont cru en Dieu par Jésus-Christ et ont mis en lui leur espérance. Dans le monde entier, dans toute la Grèce, dans toutes les autres nations du globe, ils sont innombrables les hommes qui, ayant abandonné les lois de leur pays et le culte des dieux et la loi de Moïse, se sont attachés au Christ, malgré la haine de ceux qui adoraient les idoles; et on a vu en combien peu de temps la religion s'est développée sous le feu de la persécution. Elle a été prêchée dans *toutes les parties du monde*, en sorte que les Grecs et les Barbares, les savants et les ignorants, ont reçu la doctrine du Christ[1]. »

Un peu plus tard, nous entendons Arnobe, par-

[1] Per totum orbem notior est christianorum prædicatio, quam philosophorum placita... Omnium gentium homines crediderunt Deo per eum, et in nomine ejus spem fixerunt. In omni orbe terrarum, in omni Græcia, atque universis cœteris nationibus innumeri sunt et immensi, qui, relictis patriis legibus, et his qui putabantur dii, se Christi cultui tradiderunt; et est videre quomodo brevi tempore ipsa religio crevit.. Prædicatur in toto orbe terrarum, ita ut Græci et Barbari, sapientes et insipientes religionem christianæ doctrinæ susciperent. *Contra Celsum*, lib. I, p. 4, 41; lib. II, p. 110, et *Periarchon.*, lib. IV, c. I.

lant comme les autres Pères de la propagation instantanée de l'évangile dans le monde entier. « Les miracles du Christ accomplis en plein jour, l'empire inouï exercé sur la nature par lui et par les apôtres, retentissaient jusqu'aux extrémités du globe, soumettaient les esprits et les cœurs et poussaient dans l'unité de la même foi les nations et les peuples les plus différents de mœurs et de croyances.

« On peut énumérer et compter avec exactitude ce qui s'est fait en Italie, chez les *Chinois*, les Perses et les Mèdes, en Arabie, en Égypte, en Asie, en Syrie, chez les Gaulois, les Parthes, les Phrygiens; en Achaïe, en Macédoine, en Épire, dans les îles, dans tous les pays qu'éclaire le soleil levant et le soleil couchant; enfin, à Rome même, la reine du monde, dont les habitants, retenus par les artifices de Numa et leurs antiques superstitions, s'empressèrent d'abandonner ces anciennes erreurs et s'attachèrent fortement à la vérité chrétienne [1]. »

[1] Virtutes sub oculis positæ, et inaudita illa vis rerum, vel quæ ab ipso fiebat palam, vel ab ejus præconibus celebrabatur in orbe toto, eas subdidit appetitionum flammas, et ad unius credulitatis assensum mente una concurrere gentes et populos fecit, et moribus dissimillimas nationes. Enumerari enim possunt, atque in usum computationis venire ea, quæ in Italia gesta sunt : apud Seras *, Persas, Medos; in Arabia, in Ægypto, in Asia, Syria; apud Galatas **, Parthos, Phrygas; in Achaia, Macedonia, Epiro, in insulis, et provinciis omnibus, quas sol oriens, atque occidens illustrat,

* C'est le nom des Chinois.

** D'après le savant de Marca, *epist. ad Henric. Vales.*, ce mot désigne les Gaulois des Gaules.

Au savant Arnobe succède Lactance qui fut son maître. Si bien placé pour connaître l'état des choses, ce nouveau témoin nous apprend que déjà, à la fin du second siècle, sous l'empire de Domitien, « il n'y avait, soit en Orient, soit en Occident, aucun coin de terre si reculé, où la lumière de la foi n'eut pénétré; aucune nation si barbare dont elle n'eut adouci les mœurs[1]. »

Enfin, la bouche d'or de l'Orient, saint Chrysostome, décrit avec son éloquence ordinaire les merveilles qui suivirent immédiatement la résurrection du Sauveur, *post crucem et resurrectionem*. « Parcourez en esprit le monde entier, la terre, la mer, la Grèce, les pays barbares, la terre habitable et inhabitable, les villes qui sont sur les continents, les îles qui sont au milieu de la mer, les montagnes et les forêts. Partout vous verrez briller la puissance du Christ, et son adorable nom glorifié...

« Vous verrez les pêcheurs, les publicains, les faiseurs de tentes, fermer la bouche aux philosophes, confondre les orateurs, renverser la puissance ty-

ipsam denique apud Dominam Romam, in qua cum homines sint Numæ regis artibus, atque antiquis superstitionibus occupati, non distulerunt tamen res patrias relinquere, et veritati coalescere christianæ. Lib. II, *Adv. gentes,* p. 50.

[1] Rescissis igitur actis tyranni, non tantum in statum pristinum Ecclesia restituta est, sed etiam multo clarius ac floridius enituit. Manus suas in orientem occidentemque porrexit; ut jam nullus esset terrarum angulus tam remotus, quo religio non penetrasset : nulla denique natio tam feris moribus vivens, ut non, suscepto Dei cultu, ad justitiæ opera mitesceret. *In Domit.*, IV.

rannique des démons, détruire les autels des gentils, leurs temples, leurs fêtes, leurs assemblées publiques. Devant eux disparaissaient l'odeur et la fumée des sacrifices impies, les devins, les augures, et toutes les officines du diable.

« A leur place, germaient sur toute l'étendue de la terre des églises. Des chœurs de vierges et de religieux se formaient. Comme les villes, les déserts se remplissaient de pieux habitants, dont les prières répondaient aux concerts des anges. Par toute la terre, des troupes de confesseurs, des multitudes de martyrs. Les barbares devenus philosophes, et ceux dont les mœurs étaient plus cruelles que celles des bêtes égalaient les anges par la sainteté de leur vie. Voilà ce que, sur *toute l'étendue de la terre éclairée par le soleil*, a fait la prédication de l'évangile, après la croix et la résurrection. Oh! qu'ils sont donc beaux, qu'ils sont brillants Pierre et Paul qui parcoururent le *globe entier*, en semant les germes de la piété[1]. »

[1] Pervade ratione universum orbem, terram, mare, Græciam, barbarorum sedes, terram habitabilem et inhabitabilem, urbes quæ sunt in terra, insules quæ in mari, montes denique et saltus; et cum videris ubique Christi relucere potentiam, omnesque præstantissimum ejus nomen prædicare, et reputa eum qui tot et tanta potuit....

Piscatores, publicani et opifices tabernaculorum ora philosophis obstruebant, oratorum linguam confutabant, dæmonum evertebant tyrannidem ; gentilium altaria, templa, festa, et publici conventus abolebantur; nidor et fumus, et impia sacrificia omnia per vim exigebantur, vates, metrogyrtæ, augures et universa diaboli officina fugiebant. Ecclesiæ

On comprendra pourquoi nous avons cité le *texte* même des Pères : il fallait montrer que nos affirmations n'ont rien d'exagéré. A ces témoignages, il serait facile d'en ajouter bien d'autres, tant des Pères de l'Orient que de l'Occident, tels par exemple : de saint Jérôme, Théodoret, saint Isidore de Péluse, Julius Firmicus. Mais, par ceux qui précèdent, il nous semble que l'évangélisation apostolique du monde romain est suffisamment prouvée ; et la diffusion presque instantanée de la lumière divine, placée dans le grand jour de l'évidence.

Toutefois, pour ne laisser dans ce miraculeux tableau aucun point obscur, nous parlerons, aux chapitres suivants, de la prédication apostolique en Afrique et dans le haut Orient.

ubique terrarum, chori virginum consistebant et monachorum ordines. Cum civitatibus desertum quoque implebatur pietate, justorumque et sanctorum virorum stantes chori supernis angelorum potestatibus in modulato concentu respondebant, et turbæ martyrum, et catervæ confessorum ; barbarorum gentes docebantur philosophiam, et qui erant vel feris immaniores, vel cum ipsis angelis instituto vitæ suæ contendebant : et quantum terræ sol respicit, tantum verbum pervasit post crucem et resurrectionem.... quid est enim Paulo splendidius? quid Petro insignius? qui universum orbem terrarum pervaserunt, vel sole clariores, pietatis semina dejicientes. *Expositio in ps. CIX*, 5, 6, 7, *opp.* t. V, pars prior, p. 309, n. 310, 311, édit. Gaume.

CHAPITRE V

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE.

Preuves de cette évangélisation dans les paroles de Notre-Seigneur. — Dans la dégradation des populations africaines. — L'intérieur de l'Afrique connu bien avant notre époque. — Le trésorier de la reine Candace. — Mission de saint Matthieu.

Quand le Fils de Dieu dit aux apôtres qu'ils lui rendront témoignage jusqu'aux extrémités de la terre, et que par eux le flambeau de l'évangile sera présenté à toutes les nations, il ne met aucune restriction à ses paroles. Il ne dit pas : « Vous évangéliserez le monde entier *excepté l'Afrique*, la troisième partie du monde. » De cette divine prédiction, nous sommes en droit et en devoir de conclure que l'évangile a fait le tour du globe avant la ruine de Jérusalem. Autrement la ruine retentissante de la cité déicide n'aurait eu pour les nations non évangélisées aucune signification.

Ni les historiens dans leurs récits, ni les docteurs de l'Église dans leurs interprétations, n'ôtent rien à l'universalité des divins oracles. Qui sommes-nous pour oser les restreindre ou les contredire? qui sommes-nous, surtout, pour venir, après tant de siècles, accuser les grandes églises de l'Orient et de

l'Occident, de ne pas connaître leur généalogie ou de l'avoir faussée? Or, si on les interroge sur leur origine, toutes répondent avec une noble assurance : Nous sommes filles des apôtres en personne, ou des compagnons de leur apostolat[1].

Nous disons les *compagnons de leur apostolat*, et ils furent nombreux. On ne fait pas assez attention à ce qui eut lieu, à Jérusalem, le jour de la Pentecôte. Dans deux discours seulement, saint Pierre convertit *huit mille* personnes, de toutes les nations qui sont sous le ciel : *Ex omni natione quæ sub cœlo est.*

Outre les soixante-douze disciples, qui furent dispersés à la persécution de saint Étienne ; outre Lazare, ses sœurs et les trois Maries qui vinrent évangéliser la Gaule méridionale: peut-on douter que ces huit mille convertis ne soient devenus autant de prédicateurs de la bonne nouvelle chacun dans son pays, par conséquent dans tous les pays du monde, puisqu'au jour de la Pentecôte tous les pays avaient leurs représentants à Jérusalem? Comment toutes ces personnes, témoins de choses si prodigieuses, et remplies du Saint-Esprit, auraient-elles, à leur retour, gardé le silence sur ce qu'elles avaient vu e entendu? Cela n'est pas dans la nature.

Loin de retenir la vérité captive, ces heureux privilégiés de la grâce ne cessèrent pas d'en parler. Leurs récits, plus ou moins exacts dans les détails, ce qui était inévitable, devinrent la base des nombreux évangiles apocryphes, publiés dès les premiers

[1] Voir Baron., an. 44, n. 25-41.

jours de l'Église. C'est ce que saint Luc fait entendre clairement, lorsqu'il dit que beaucoup avaient entrepris d'écrire l'histoire des grands événements relatifs à Notre-Seigneur. D'ailleurs, la conduite de tous ces convertis, si différente de ce qu'elle était naguère, devenait une prédication vivante, un sujet de curiosité et d'interrogations, pour tous ceux qui en étaient témoins. Quel puissant secours donné aux apôtres dans l'évangélisation du globe!

Comme nous l'avons vu, les témoignages les plus authentiques confirment le raisonnement. Il ne peut donc rester aucun doute sur l'apostolicité immédiate des grandes églises de l'Europe et de l'Asie-Mineure. Restent l'Afrique, le haut Orient et l'Amérique. Parlons d'abord de l'Afrique.

1° Les peuplades dégradées de l'Afrique qu'on découvre aujourd'hui ne sont pas des peuples primitifs. L'homme n'est pas né à l'état sauvage, vivant isolé dans les bois, se nourrissant de glands, mangeant ses semblables, n'ayant aucune ou presque aucune connaissance de Dieu, de l'ordre surnaturel, des lois de la société et de la famille.

Renouvelée des auteurs classiques, et remise en vogue par les humanistes de la Renaissance, par Rousseau et les révolutionnaires modernes, cette absurde supposition ne soutient pas un instant d'examen. Ces peuplades sont donc des races déchues. Elles sont déchues, non par leur propre fait, mais par le fait de leurs auteurs.

A des époques plus ou moins éloignées, ceux-ci ont

abusé des lumières et des secours que le Père céleste, dont ils étaient les enfants, leur avait départis, aussi bien qu'aux autres membres de la famille humaine. Puisque la chute se mesure à la hauteur de laquelle on tombe, il est tout à fait logique de conclure que la hauteur de laquelle sont tombés les ancêtres de ces malheureuses peuplades est la hauteur la plus considérable à laquelle l'homme ici-bas puisse prétendre : cette hauteur, c'est le christianisme. La conséquence s'impose d'elle-même.

2° Si l'Afrique avait été exclue de l'évangélisation apostolique, les paroles de Notre-Seigneur auraient perdu leur signification. Elles signifieraient, comme nous avons dit: Vous me rendrez témoignage, vous en personne, jusqu'à la dernière limite du monde, *excepté l'Afrique*. Ainsi, contrairement à ses ordres, le Rédempteur du genre humain, venu dans la plénitude des temps pour sauver tout ce qui avait péri, aurait fait briller le soleil de la vérité sur deux parties du monde seulement, et aurait laissé la troisième plongée, pendant deux mille ans, dans les ténèbres de la Barbarie : cela est-il concevable?

3° Les faits démentent cette injurieuse supposition. L'histoire nous apprend que l'Afrique, c'est-à-dire l'Égypte, l'Éthiopie, la Lybie et les autres contrées de la Péninsule, reconnaissent pour leurs pères dans la foi : saint Marc, saint Matthieu, saint Jude, saint Mathias, saint Thomas, et saint Simon[1].

4° Arrosée de sang chrétien et confirmée par des

[1] Baron., *ibid.*

miracles, la semence évangélique jeta même de profondes racines dans la terre de Cham, et s'étendit dans l'intérieur, jusqu'à des distances inconnues. A l'origine même du christianisme, Alexandrie vit se former une église rivale de celle de Rome et de Jérusalem, par le nombre et la ferveur des fidèles. Des écoles, célèbres dans le monde entier, s'y établirent dès les temps apostoliques. Les vastes déserts de la Thébaïde se peuplèrent d'une multitude de solitaires, et de nombreux martyrs proclamèrent hautement la vérité du christianisme et en propagèrent la connaissance.

Comment supposer que la doctrine des grands philosophes d'Alexandrie, la présence des solitaires, pendant plusieurs siècles, leur genre de vie si nouveau, leurs vertus héroïques, leurs miracles, les glorieux combats des martyrs, soutenant leur foi aux yeux de milliers de spectateurs, venus de toutes parts, n'aient pas attiré l'attention des peuples voisins et puissamment contribué à leur faire connaître l'évangile?

5° Ce n'est pas ici une vaine supposition. Au temps de saint Augustin, l'Afrique comptait plus de trois cents évêchés. Dans la *Grande Conférence*, tenue à Carthage en 410 et présidée par l'immortel évêque d'Hippone, se trouvèrent 286 évêques catholiques et 159 évêques donatistes, qui pour la plupart redevinrent catholiques. Ce nombre si considérable d'évêchés suppose évidemment une évangélisation large, puissante et de beaucoup antérieure.

Or, peut-on admettre que le soleil de vérité, brillant de tout son éclat, pendant plus de trois siècles, sur une grande zone de l'Afrique septentrionale, n'ait envoyé aucun de ses rayons sur le centre de la Péninsule? Tant de saints évêques, les Cyprien, les Augustin, les Fulgence, les Victor, manquaient-ils de zèle pour étendre le royaume de Dieu? Comment croire que, durant un si long espace de temps, l'esprit de l'apostolat ne soit tombé sur aucun de ces milliers de prêtres, dont un grand nombre signèrent la foi de leur sang? A tout homme impartial, une pareille supposition paraîtra certainement inadmissible.

Que les monuments de l'évangélisation primitive de l'Afrique soient perdus, c'est un malheur, sans doute. Mais, d'une part, cette perte qui, dans l'histoire, n'est pas la seule du même genre, ne forme qu'une objection négative; d'autre part, elle n'a rien d'étonnant. Sans parler des révolutions, des incendies, des sacs de ville, des invasions de Barbares, des guerres intestines, dont l'Afrique ne fut pas plus exempte que les autres parties de l'empire romain, oublie-t-on qu'à plusieurs reprises, et dès le commencement de l'Église, les Césars persécuteurs firent rechercher partout les archives chrétiennes et les livrèrent publiquement aux flammes? Maîtres de l'Afrique, les Vandales suivirent leur exemple.

Au raisonnement s'ajoutent les faits. La tradition nous apprend qu'avant même les apôtres, à la

première aurore du christianisme, le grand trésorier de la reine Candace porta le flambeau de la foi dans l'Éthiopie. Sa voisine, l'Abyssinie, bien que schismatique, est encore chrétienne et doit aux apôtres le don de la foi. Il en est de même de la Lybie, fort connue des Romains, à qui elle fournissait les lions de l'amphithéâtre, et qui confine au centre de l'Afrique. Les Berbers, les Kabyles, les Touaregs, qui habitent une partie du Sahara, conservent des vestiges très reconnaissables du christianisme.

Chez les peuplades dégradées des côtes orientales d'Afrique, on trouve encore des croix et des monuments d'une ancienne civilisation chrétienne. « Chez les Mouézi, on aperçoit sur les maisons et dans les champs des croix assez nombreuses, elles sont aujourd'hui de pure ornementation ; mais elles annoncent peut-être une civilisation chrétienne, introduite dans les temps reculés par les colonies abyssiniennes [1]. »

L'évangile a donc pénétré en Afrique, bien plus tôt, et jusqu'à des profondeurs autrement considérables qu'on ne le suppose ordinairement : il serait téméraire d'en douter. Nous pouvons ajouter que plus on connaîtra ce pays, plus on verra que le soleil de justice a lui sur ces vastes contrées, comme sur toutes les autres parties du monde, *ubique et usque ad ultimum terræ*, suivant l'in-

[1] *Voyage à la côte orientale d'Afrique*, par le P. Horner, missionnaire, p. 163.

faillible et toute-puissante parole du Fils de Dieu.

L'ignorance de l'histoire chrétienne est la cause de nos doutes. Nous croyons volontiers que l'intérieur de l'Afrique n'a été connu et visité que de nos jours. Les célèbres voyageurs Livingstone, Burton, Speke, Stanley, Cameron, ont trouvé la gloire, pour avoir les premiers, dit-on avec assurance, découvert dans leurs périlleux voyages ces mers et ces montagnes intérieures de l'Afrique : au midi du Darfour et du Cordofan, les monts Al-Kamar, d'où sort le Nil ; et au devant de ces monts, les lacs Albert-Nyanza et Victoria-Nyanza.

Or, à la stupéfaction de tout le monde, ces mers et ces montagnes sont indiquées et peintes sur un globe, qui a près de *deux cents ans* d'existence. Le Tanganika, grand lac au couchant, objet de nouvelles et récentes découvertes, y est pareillement marqué, comme les sources et les parcours du Zambèze, du Congo et de tout ce réseau de fleuves et de rivières, dont les journaux font tant de bruit. Ce globe, conservé et oublié dans la bibliothèque publique de Lyon, est l'œuvre de deux pauvres capucins, les PP. Grégoire et Bonaventure !

C'est un nouvel exemple de l'*antiquité* des découvertes *modernes :* bonne leçon pour notre vanité.

CHAPITRE VI

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE LA CHINE ET DES PAYS VOISINS.

Rapports des Chinois avec les peuples de l'Occident. — Les Chinois catholiques au troisième siècle. — Témoignages d'Arnobe et de Théodoret.

De l'Afrique passons à l'extrême Orient, et montrons, preuves en mains, l'évangélisation apostolique de la Chine, de l'Inde et des pays d'alentour.

Ne cessons de répéter ce qui a été dit au commencement du chapitre précédent. Le Fils de Dieu, la vérité infaillible, a prédit, en termes aussi clairs que possible, qu'avant la ruine de Jérusalem son évangile serait prêché dans le globe entier, à toutes les nations : *in universo orbe, omnibus gentibus*.

Les apôtres déclarent que le fait a eu lieu.

Témoins irrécusables, tous les Pères de l'Église, sans exception aucune, parlent comme les apôtres et prouvent que toutes les nations connues ou inconnues des Romains, soumises ou non soumises à leur empire, ont reçu, dans l'espace de temps marqué par le divin Rédempteur, la connaissance de la religion chrétienne. Qui dit tout n'excepte

rien; il est donc logique, et très logique, de conclure que la Chine et les pays voisins n'ont pas été plus oubliés que l'Amérique et l'Océanie, si ces derniers pays étaient habités.

La Chine en particulier n'est pas un point imperceptible sur la surface du globe, au contraire. Par son antiquité, par son étendue, par sa population de trois à quatre cents millions d'habitants, ainsi que par sa civilisation matérielle, l'empire chinois occupe une très grande place parmi les peuples de l'ancien monde.

Comment supposer que les apôtres, ou n'aient pas connu l'existence de cet empire, ou que l'ayant connue ils aient négligé de porter le flambeau de la foi dans ces immenses régions? N'avaient-ils pas pour mission d'éclairer le globe entier? Les vestiges retrouvés de leur passage dans les différentes parties de la terre n'attestent-ils pas qu'ils ont fidèlement rempli leur mandat? Partis de l'Orient, ils auraient, comme nous savons, évangélisé les plus obscures contrées de l'Europe, habitées par les Scythes et les Sarmates, et ils auraient oublié la nation la plus importante de l'Asie! *A priori*, l'évangélisation apostolique de la Chine est donc plus que vraisemblable.

Oui, plus que vraisemblable. Dans le texte déjà cité des *Actes des apôtres*, n'est-il pas dit qu'au jour de la Pentecôte, se trouvaient à Jérusalem des habitants de *toutes* les nations qui sont sous le ciel? Qui dit tout n'excepte rien. Puisqu'il y avait des

Mèdes et des Parthes, voisins immédiats de la Chine, pourquoi n'y aurait-il pas eu des Chinois ?

Ajoutons que l'évangélisation apostolique de la Chine est certaine. Des monuments authentiques ne permettent pas d'en douter. En voici quelques-uns.

Remarquons d'abord que les Chinois ne vivaient pas, comme dans les temps modernes, isolés des autres peuples. Ils connaissaient l'Occident, comme l'Occident les connaissait. Les guerres des Romains contre les Parthes leurs voisins, les conquêtes des premiers dans la haute Asie, les avaient mis au courant des affaires de l'Europe.

Sous Auguste, leurs ambassadeurs vinrent à Rome demander l'amitié des Romains [1]. A la même époque, ils envoyèrent une ambassade solennelle pour chercher le SAINT, annoncé par les anciennes traditions, et qui devait paraître en Occident.

Plus tard, nous voyons le trop célèbre Sapor, roi de Perse, députer à Constantin une nombreuse ambassade avec de riches présents, pour solliciter son amitié. Le roi de Perse comptait alors, parmi les provinces de son empire, le pays des Sères ou la Chine, avec sa ceinture de hautes chaussées et ses deux grands fleuves. Ce fait, pour nous d'une importance capitale, est rapporté par Ammien Marcellin, auteur contemporain.

[1] Nam et Scythæ misere legatos et Sarmatæ amicitiam petentes ; Seræ etiam, habitantesque sub ipso sole Indi. Florus, *Hist.*, lib. IV, ch. XII, p. 516, édit. in-12, 1662.

Voici la description qu'il nous donne de la Chine : « A l'est, dit-il, et par delà les deux Scythies, une enceinte circulaire de hautes chaussées enferme la *Sérique* (la Chine), immense contrée d'une fertilité admirable, qui touche à la Scythie par l'Occident ; par l'Est et le Nord, à des déserts glacés. Arrosée par deux grands fleuves, *duo famosi nominis flumina*, elle s'étend au Midi jusqu'à l'Inde et jusqu'au Gange.

« Les Sères, de toutes les races humaines la plus paisible, sont absolument étrangers à la guerre et à l'usage des armes. Le pays est boisé, mais sans épaisses forêts. On y recueille sur les arbres une espèce de duvet d'une mollesse et d'une ténuité extrême, que l'on file ensuite et qui devient de la soie : ce tissu jadis réservé aux classes élevées et que tout le monde porte aujourd'hui [1]. »

[1] Ultra hæc utriusque Scythiæ loca, contra orientalem plagam, in orbis speciem consertæ celsorum aggerum summitates ambiunt Seras, ubertate regionum et amplitudine circumseptos : ab oriente latere Scythis adnexos ; a septentrione et orientali, nivosæ solitudini cohærentes ; quâ meridiem spectant adusque Indiam porrectos et Gangem...

Hanc itaque planitiem duo famosi nominis flumina percurrunt. Agunt autem ipsi quietem Seræ, armorum semper et præliorum expertes ; utque hominibus sedatis et placidis otium est voluptabile, nulli finitimorum malis cœli apud eos jucunde salubrisque temporis, aeris facies munda, leniumque ventorum commodissimus flatus : et abunde silvæ sublucidæ : a quibus arborum fetus aquarum asperginibus crebris, velut quædam vellera mollientes, ex lanugine et liquore mistam subtilitatem tenerrimam pectunt : nentesque subtemina,

La grande entreprise de Julien l'Apostat fut la guerre contre les Perses. Or, parmi les huit grandes provinces dont se composait alors l'empire persan, le même historien nomme expressément la *Sérique*, autrement dit la Chine, et la description qu'il en fait ne laisse aucun doute que cet immense empire ne fût alors une province de l'immense empire des Perses. Ajoutez qu'alors le connétable d'Arménie était un prince chinois, dont la famille s'y était réfugiée à la suite d'une révolution politique[1].

Les Latins et les Grecs connaissaient les Chinois sous le nom de *Sères*, parce que la soie, qui leur vint d'eux originairement, s'appelait et s'appelle encore du même nom, ou d'un nom approchant, dans une grande partie de l'Asie.

« Les Parthes servaient d'intermédiaires pour ce commerce entre les Romains et les Chinois. Ainsi les apôtres et leurs disciples purent facilement faire pénétrer la lumière de l'évangile jusque dans la haute Asie : dans l'Inde par l'Égypte, et dans la Chine par l'Inde. La propagation de la foi dans la haute Asie a été peu étudiée. On s'est généralement habitué à penser que l'évangile y avait été apporté seulement dans ces derniers siècles. Cependant il

conficiunt *sericum*, ad usus antehac nobilium, nunc etiam infimorum sine ulla discretione proficiens. Am. Marcell., *Hist.*, lib. XXIII, ch. VI, p. 412, éd. in 4°, 1693, Lugd. Batavorum. — C'est en effet la feuille du mûrier qui produit la soie.

[1] *Histoire univ. de l'Église*, par Rohrbacher, t. VI, p. 550, 3e édit.

est certain que la doctrine de Jésus-Christ a été prêchée, dès le commencement, à ces peuples de l'extrême Orient [1]. »

Au troisième siècle, Arnobe nomme les Chinois parmi les peuples qui, à la voix des apôtres, étaient devenus catholiques. « Telle fut, dit-il, la puissance du Fils de Dieu, que l'unité de croyance devint rapidement générale parmi les nations et les peuples les plus différents de mœurs. Chacun sait ce qui fut accompli dans l'Inde, *chez les Chinois*, chez les Perses et chez les Mèdes [2]. »

Si le texte d'Arnobe pouvait laisser quelques doutes sur l'évangélisation de la Chine par les apôtres en personne, toute incertitude disparaîtrait devant les témoignages suivants. Le premier est celui de Théodoret. « Nos *Pêcheurs*, dit-il, et nos *Publicains* et *Paul*, portèrent la loi évangélique à toutes les nations. Par eux, non seulement les Romains et tous ceux qui vivent sous leur empire; mais encore les Scythes, et les Sarmates, et les Indiens, et les Éthiopiens, et les Perses, et les *Chinois*, et les Hyrcaniens, et les Bactriens, et les Bretons, et les Cimbres et les Germains, et, pour tout dire d'un seul mot, tout le genre humain et toutes les

[1] *Le Christianisme en Chine*, par M. Huc, t. I, p. 13-34.

[2] Ad unius credulitatis assensum mente una concurrere gentes et populos fecit, et moribus dissimillimas nationes. Enumerari enim possunt, atque in usum computationis venire ea quæ in India, apud Seras, Persas et Medos, etc. *Adv. Gentes*, lib. XI, chap. XII. Arnobe, célèbre professeur de rhétorique en Afrique, fleurit sous Dioclétien.

nations furent amenés à recevoir les lois du Crucifié [1]. »

Il ne faut donc pas être étonné si, sous le règne de Constantin, tout au commencement du quatrième siècle, la Chine était déjà remplie d'églises et de multitudes de fidèles. Le pieux empereur profita de cette nouvelle, qu'il reçut avec une grande joie, pour rendre service à ces chrétientés lointaines, en les recommandant à Sapor. Ces ambassades de Constantin et de Sapor sont à remarquer. On voit par les annales de la Chine que, soixante ans avant la venue du Sauveur, l'empire romain et l'empire chinois se touchaient sur la mer Caspienne ; que les Chinois appelaient l'empire Romain TA-TSIN, ou la grande Chine, tant ils en avaient une haute idée ; qu'ils en reçurent des ambassades de la part de l'empereur Antonin ; eux-mêmes, comme je l'ai dit, en avaient envoyé à Auguste. Et voilà que sous Constantin, au moment où le christianisme triomphe en Europe, en Afrique et jusqu'à l'Euphrate, voilà que l'Asie ultérieure, y compris la Chine, réunie sous la domination du roi de Perse,

[1] At Piscatores nostri, et Publicani ac Paulus, cunctis nationibus leges evangelicas attulerunt. Neque solum Romanos, et quique sub illorum vivunt imperio ; sed et Scythas et Sarmaticas gentes, et Indos, et Æthiopas, et Persas, et Seras, et Hyrcanos, et Bactrianos, et Britannos, et Cimbras, et Germanos, atque, ut simul dicam, omne hominum genus, nationesque omnes induxerunt ut crucifixi leges acciperent. *Græcor. affect. curatio IX de Legibus*, p. 125 du texte grec, édit. Migne.

nous découvre dans son sein des chrétientés nombreuses[1].

Le chapitre suivant contiendra de nouveaux témoignages. On les trouvera plus explicites encore que celui de Théodoret, en ce sens qu'ils font connaître l'apôtre à qui la Chine fut redevable du don de la foi.

[1] *Hist. univ. de l'Église, ubi suprà.*

CHAPITRE VII

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE LA CHINE, DE L'INDE ET DES PAYS VOISINS (SUITE).

Paroles de l'évêque Dorothée. — Liturgies des Jacobites et des Nestoriens. — Le Bréviaire romain. — Le Bréviaire chaldéen de Malabar. — Sept métropolitains en Chine. — Inscription de *Si-Ngan-Fou*. — Anecdote. — Christianisme en Chine au XIVe siècle.

Les Indes et la Chine appartiennent au même continent asiatique. Encore aujourd'hui, de nombreuses relations de commerce relient entre elles ces deux vastes contrées et avec les pays intermédiaires. Les événements importants qui s'accomplissaient dans l'une ne pouvaient être longtemps ignorés de l'autre. De tous les événements, le plus extraordinaire, sans contredit, était la prédication de l'Évangile, accompagnée de miracles éclatants et nombreux.

Le ministre de cette prédication était saint Thomas, qui annonçait hautement la doctrine du Saint par excellence, dont la Chine attendait la venue vers cette époque. Que saint Thomas ait été l'apôtre des Indes, rien n'est plus certain. En racontant les voyages des apôtres, l'évêque Dorothée, né en 254, parle ainsi de saint Thomas : « L'apôtre

Thomas, ayant annoncé l'Évangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux Germaniens (peuple agriculteur de la Perse), aux Bactriens et aux Mages, souffre le martyre à Calamite, ville de l'Inde [1]. »

Les liturgies des Jacobites et des Nestoriens, qui remontent aux premiers siècles, perpétuent le souvenir de l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde et dans la haute Asie. Pour la fête de saint Thomas, 3 juillet, l'office syriaque des Jacobites s'exprime ainsi : « Thomas, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, ayant été envoyé dans les Indes par le Seigneur... obtint la couronne du martyre. »

On lit dans celui des Nestoriens : « Grâce à votre prédication, ô Thomas, les Indiens ont aspiré le parfum de la vie, et après avoir abandonné les mœurs de la gentilité, ils ont fait fleurir la pudeur parmi eux. »

Confirmant le témoignage des liturgies orientales, le Bréviaire romain dit : « L'apôtre Thomas, surnommé Didyme, Galiléen d'origine, prêcha l'évangile du Christ dans un grand nombre de provinces. Il annonça la foi aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux Hyrcaniens et aux Bactriens. Enfin il se rendit chez les Indiens et les instruisit dans la religion chrétienne. »

Apôtre des Indes et des pays voisins de la Chine : la Parthie, la Médie, la Perse, saint Thomas le fut

[1] *Cronicon Pascal.*, t. II, p. 138 ; et Baron., *ubi suprà*. Au seizième siècle, nos missionnaires trouvèrent encore dans une partie des Indes *les chrétiens de saint Thomas*.

aussi de l'empire chinois. Comment admettre qu'étant sur les confins de cet immense pays, il n'y ait pas pénétré? D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, la Chine faisait partie de l'empire persan. Contraire à la raison, une pareille supposition l'est encore à l'histoire.

La preuve en est dans l'antique Bréviaire chaldéen de l'Église de Malabar. Une des leçons du second nocturne de l'office de saint Thomas contient les paroles suivantes : « Par saint Thomas, l'erreur idolâtrique a été dissipée dans les Indes[1].

« Par saint Thomas, les *Chinois* et les Ethiopiens ont été convertis à la vérité.

« Par saint Thomas, ils ont reçu le baptême. Ils ont cru et confessé le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

« Par saint Thomas le royaume des cieux est monté jusqu'en *Chine*. »

Ajoutons encore cette antienne du même office : « Les Indiens, les *Chinois* et les autres habitants des îles offrent leurs adorations à votre saint nom, en mémoire de saint Thomas[2]. »

Au commencement du cinquième siècle on trouve déjà, ce qu'on trouverait à peine ailleurs à la même époque, huit métropolitains établis en Chine et dans les provinces intermédiaires entre la Chine et les Indes. La création d'un pareil nombre

[1] Au Concile de Nicée, en 325, un des patriarches qui y siégèrent portait le titre de *Patriarche de la grande Inde*.

[2] Voir le P. Trigault, jésuite, *Hist. de l'expédit. chrét. de la Chine*, liv. I, p. 191, édit. in-12. Paris, 1618.

de métropoles suppose évidemment des églises solidement constituées et florissantes : ce qui ne peut avoir lieu qu'après un laps de temps considérable : nouvelle preuve de la tradition qui fait remonter à saint Thomas l'évangélisation de la Chine.

Comme l'infatigable apôtre avait passé des Indes en Chine, les métropolitains de l'Inde prenaient le titre de *métropolitains de l'Inde et de la Chine*. A l'arrivée des Portugais, les évêques de Malabar signaient encore : « Jacques, Joseph, métropolitain de toute l'Inde et de la Chine. » En effet, le motif de la priorité des sièges est tiré de la priorité du temps où vécurent ceux qui les fondèrent [1].

Les églises de l'Inde et de la Chine, toutes deux filles de saint Thomas, demeuraient unies ; mais l'église de Chine était la cadette, de là vient ce qu'on lit dans les canons synodaux de l'église indienne : « Les métropolitains de Chine et de Samarkande... qui sont très éloignés et empêchés de passer comme ils voudraient par des montagnes très hautes et des mers turbulentes, enverront tous les six ans des lettres de communion au patriarche des Indes [2]. »

Comme les autres parties du globe, la Chine fut donc éclairée des premiers rayons du Soleil de justice. Longtemps la foi, plus ou moins altérée dans

[1] Causa primatus sedium ex prioritate temporum desumitur, quibus eorum fundatores patriarchæ vixerunt. Assemani, t. III, p. 346.

[2] Trigault, *ubi suprà*, p. 192.

la suite par les Nestoriens, se conserva florissante dans ce vaste empire. La Providence a permis qu'on en trouvât la preuve dans la célèbre inscription de Si-Ngnan-Fou, découverte en 1623 [1].

Cette inscription a été plusieurs fois traduite et savamment commentée. Elle est fort longue et très intéressante. Nous citerons seulement le passage qui se rapporte directement à notre étude.

« Le grand empereur Kao-Tsoung (monté sur le trône en 650) suivit respectueusement les traces de ses ancêtres. Il féconda la vérité, lui donna de l'éclat et fit élever des temples *lumineux* [2] dans toutes les provinces. Il combla Olopen [3] de nouveaux titres et l'institua gardien de l'empire et seigneur de la grande Loi. La foi fut ainsi répandue dans les dix voies [4]. L'empire eut des germes féconds de grande félicité. Les temples remplirent cent cités, et les familles furent enrichies d'un admirable bonheur. »

Tel était l'état florissant du christianisme en Chine, au milieu du septième siècle.

Ici, trouve sa place un détail intéressant, relatif à la célèbre inscription : nous le tenons d'un évêque missionnaire dans le pays. Devant la pagode près de laquelle fut trouvée l'inscription, s'élèvent deux

[1] Remarquons que la ville qui vient d'être nommée fut pendant des siècles la capitale de la Chine.

[2] Lumineux est synonime de chrétien.

[3] Le missionnaire.

[4] L'empire était alors divisé en dix grandes provinces.

hautes colonnes en pierre, dont l'origine se perd dans l'antiquité. Suivant la tradition locale, personne n'avait pu monter au sommet de ces colonnes. Tous ceux qui l'avaient essayé avaient été renversés et s'étaient tués ou grièvement blessés.

Ce fait singulier parvint à la connaissance de Mgr Rizzolati, qui déclara vouloir tenter l'ascension. « De deux choses l'une, disait-il : ou c'est le démon qui renverse ceux qui montent ; ou leur chute est le résultat d'un manque de précaution. Si c'est imprudence, je saurai prendre mes mesures ; si c'est le démon, je suis venu pour le combattre et je suis plus fort que lui. »

Les chrétiens effrayés cherchent à dissuades l'évêque de son projet. Lui-même en réfère au sous-préfet de la ville, qui le supplie de ne pas s'exposer à une chute certaine. Le prélat insiste, et le magistrat païen lui donne l'autorisation demandée, mais en dégageant sa propre responsabilité.

Le jour venu et tout le peuple assemblé, l'évêque exorcise les colonnes, fait appliquer une échelle et arrive sans accident au sommet de la première colonne, puis au sommet de la seconde. L'étonnement des païens égale le bonheur des chrétiens : tous deux sont immenses.

Les colonnes étaient recouvertes de larges chapiteaux en pierre. Sur l'ordre du prélat, trois autres échelles sont apportées, et trois catéchistes vont rejoindre l'évêque, trop faible pour soulever les pesants chapiteaux. On les déplace, on voit que les

colonnes sont creusées : et que trouve-t-on dans l'ouverture? Des ornements sacerdotaux, très bien conservés : preuve irréfragable de l'existence du christianisme dans le céleste empire, au septième siècle.

Le démon, qui avait le plus grand intérêt à en effacer le souvenir, avait rendu l'ascension impossible [1].

Au quatorzième siècle, nous trouvons encore le christianisme florissant dans le céleste empire. A cette époque il y avait un archevêque à Pékin, avec sept évêques suffragants répandus dans les provinces, où l'on comptait de nombreux fidèles [2].

[1] Voir la traduction de l'inscription de Si-Ngan-Fou par M. Thiersaint, consul français en Chine, 1 vol.

[2] Trigault, cité plus haut.

CHAPITRE VIII

ÉVANGÉLISATION PLUS RÉCENTE DE LA CHINE.

Les Franciscains. — Réflexions sur l'obstination actuelle des Chinois dans leurs erreurs.

Afin de rendre à chacun selon ses œuvres, il est juste de dire que la gloire de l'évangélisation de la Chine au quatorzième siècle, revient avant tout aux enfants de saint François : elle n'est pas la seule. Puisque l'occasion se présente, disons un mot de l'abondante moisson récoltée dans toutes les parties de l'univers, par ces ardents et infatigables ouvriers : quelques chiffres, bien certains d'ailleurs, en donnent une idée.

Depuis la seconde moitié du treizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, les couvents de saint François, tant en Europe et en Terre Sainte qu'en Asie et dans le Nouveau Monde, ont toujours compté en moyenne de 200,000 à 300,000 religieux. Dès la fin du treizième siècle, les frères Mineurs ou Franciscains se trouvaient partout dans les missions, même dans les plus lointaines, celles de la Chine, du Thibet, de la Tartarie.

Leur action dans les missions de l'extrême Orient

était telle, qu'au quatorzième siècle le supérieur de l'une d'elles ne craignit pas de demander d'un seul coup, à un chapitre général, 4,000 missionnaires, et que le chapitre général ne trouva point cette demande exorbitante. Plus tard, lors des grandes découvertes des quinzième et seizième siècles, les fils de saint François suivirent par milliers les Espagnols et les Portugais.

Aussi, quand saint François Xavier aborda aux Indes, y trouva-t-il 318 stations franciscaines précédemment établies. Depuis la révolution de 93, le nombre des religieux qui reconnaissent saint François pour leur père a sans doute bien diminué. Il est cependant encore aujourd'hui de 30,000 ; et, comme dans les siècles passés, on trouve ces religieux dans toutes les contrées du monde et dans les plus lointaines missions.

Grâce à notre éducation, les gigantesques travaux de nos ancêtres, ainsi que les merveilleuses institutions du moyen âge, sont pour nous lettre close.

Quand nous manquerions des preuves de fait que nous venons de rapporter, il nous resterait deux puissantes raisons de croire à l'évangélisation apostolique de la Chine. La première, c'est l'impossibilité d'admettre, en présence des paroles de Notre-Seigneur, l'abandon quinze fois séculaire dans les ténèbres de l'idolâtrie, d'un empire tellement étendu, que sa population forme le tiers de la population générale du globe. Celle-ci est d'environ

douze cents millions d'hommes, et la Chine compte de trois à quatre cents millions d'habitants.

Le Fils de Dieu est venu, nous dit-il lui-même, pour défaire l'œuvre du diable, *ut dissolvat opera diaboli*. L'œuvre du diable, c'est son empire sur les âmes, empire dont les immenses frontières embrassaient le globe entier, moins le petit coin de terre appelé la Judée : *Notus in Judæa Deus*.

Est-il croyable, c'est-à-dire conforme au but de sa rédemption, que Notre-Seigneur ait voulu laisser, pendant dix-huit et vingt siècles, le démon paisible possesseur de plus de la moitié du globe? En effet, ce que nous disons de la Chine s'applique aux peuples innombrables de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, dont l'évangélisation aurait été différée jusqu'aux temps modernes et ne serait même pas achevée de nos jours! Dans cette hypothèse, que devient la promesse plusieurs fois renouvelée aux apôtres par leur divin Maître qu'ils lui rendraient témoignage devant toutes les nations, *omnibus gentibus*, jusqu'aux extrémités de la terre, *usque ad ultimum terræ?*

Que le Rédempteur du monde se soit fait désirer pendant quatre mille ans, on le conçoit. Il fallait, d'une part, que la Providence préparât sa venue par une longue suite de miracles et d'événements, de nature à le faire reconnaître, et rendre miraculeux au premier chef l'établissement de son règne. Il fallait, d'autre part, que l'homme fît une longue expérience de sa profonde dégradation et de l'irrémé-

diable impuissance où il était d'en sortir. Mais une fois l'expérience faite et le Rédempteur venu, pourquoi de nouveaux délais, et des délais de près de deux mille ans? Comment les faire concorder avec le zèle tout-puissant de Celui qui disait : Je suis venu mettre le feu à la terre : et quelle est ma volonté, sinon de le voir allumé? *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?*

Une seconde preuve, assez solide à nos yeux, de l'évangélisation primitive et de la christianisation de la Chine, c'est l'obstination exceptionnelle des Chinois dans leur idolâtrie. Nul peuple sous le ciel n'est aussi réfractaire aux lumières de la foi. Voilà plus de trois cents ans que l'Europe verse des fleuves d'or et de sang pour convertir cette nation ; et sur trois à quatre cents millions d'habitants, la Chine ne compte pas six cent mille catholiques, à peu près le tiers de Paris! Et si les missionnaires européens venaient à disparaître, avec eux disparaîtrait bientôt le christianisme.

D'où peut venir une pareille résistance? Sauf erreur, ne peut-on pas dire qu'elle vient en grande partie de l'abus des grâces? Fille de Noé comme toutes les autres nations, la Chine, en s'éloignant, pendant la durée des siècles, du berceau primitif, avait emporté les traditions paternelles. Au lieu de les conserver intactes, enfant prodigue, elle les a considérablement altérées. Néanmoins, c'est un fait mis aujourd'hui en évidence, ses anciens livres conservent des vestiges très nom-

breux des révélations bibliques, soit de l'ancien, soit du nouveau Testament[1].

De plus, la Chine a reçu le don de la foi dès le commencement du christianisme. Longtemps elle l'a gardé : elle l'a perdu. Le retrouver est plus difficile que si elle ne l'avait jamais reçu. La conversion de la Chine, soit dit en passant, si jamais elle doit avoir lieu, n'est donc plus nécessaire, du moins dans des proportions très considérables, pour justifier la Providence, et retarder indéfiniment l'heure du dernier jour. Tel est aussi le sentiment de Suarez[2].

Que le souvenir du christianisme soit plus ou moins perdu parmi les populations chinoises, cela ne fait pas objection. On le sait, un caractère particulier des Chinois est de n'inscrire jamais dans leurs annales ce qui est contraire à leurs idées ou humiliant pour l'orgueil national : à plus forte raison se gardent-ils d'en parler. « C'est à tel point, nous disait naguère un évêque, missionnaire depuis trente

[1] Voir le savant ouvrage du père Prémare récemment publié dans les *Annales de philosophie chrétienne* de M. Bonnety.

[2] Non videtur necessarium ut propter hoc signum futuri judicii dicamus, antequam Christus ad judicandum veniat, in *tota* Asia vel Africa iterum esse prædicandum evangelium, atque omnes illas gentes prius esse ad fidem convertendas. Cum enim jam in iis provinciis prædicatum sit evangelium, fundataque ecclesia, et ex illis gentibus multi fuerint salutem consecuti, ex nulla prophetia aut scripturæ testimonio colligi potest iterum esse ibi prædicandum, aut illas gentes iterum ad fidem convertendas. *De signis ultim. jud.*, n. 12.

ans dans le céleste empire, qu'avant quelques siècles, la prise de Pékin par les Français et par les Anglais, ou sera oubliée, ou présentée sous un jour tellement faux, que les Chinois tireront vanité de cet événement. »

CHAPITRE IX

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AMÉRIQUE.

Réflexions préliminaires. — Ancienne civilisation de l'Amérique.

Ce que nous avons dit de la Chine, on peut le dire des autres nations idolâtres. D'abord, est-il admissible que le Rédempteur, venu pour sauver ce qui avait péri, c'est-à-dire tout le genre humain, et défaire, comme il le dit lui-même, l'œuvre universelle du diable, *ut dissolvat opera diaboli*, ne l'ait défaite qu'à moitié, et qu'il ait attendu quinze cents ans pour se faire connaître aux trois quarts du genre humain ? S'il en était ainsi, que signifieraient et sa promesse de l'évangélisation universelle du globe avant la ruine de Jérusalem, et les paroles des apôtres qui affirment qu'elle a eu lieu? Elles voudraient dire : « Mon évangile sera prêché dans tout le monde, *excepté dans les trois quarts du globe*, » et celles des apôtres seraient une mensongère hyperbole !

Donc, après avoir établi l'évangélisation apostolique de tout l'Ancien Monde, il reste à examiner la question suivante : Le Nouveau Monde, c'est-à-dire l'Amérique et les nombreux archipels du Grand

Océan, qui forment près de la moitié du globe, ont-ils reçu, dès le commencement, les lumières de la foi ; ou sont-ils demeurés, jusqu'à des temps plus ou moins rapprochés de nous, dans les ombres de la mort? Voici la réponse :

1° Il est possible qu'au moment où Notre-Seigneur parlait de la rapide et universelle évangélisation du globe, ni l'Amérique ni les archipels du Grand Océan ne fussent encore habités. Dans ce cas, la question est résolue.

2° Dans le cas contraire, comme il est de foi, non seulement religieuse, mais scientifique, que tous les hommes descendent du même père et que le berceau du genre humain fut placé en Asie ; il est certain que le Nouveau Monde reçut ses premiers habitants de l'Ancien Monde. De savoir par quelle voie, il n'importe, le fait étant incontestable.

3° Ce fait admis, qui peut prouver que les premiers habitants du Nouveau Monde et de ses dépendances ne furent pas contemporains des apôtres et n'aient pas reçu d'eux la connaissance de l'Évangile, qu'ils emportèrent dans leurs migrations ?

4° Si le Nouveau Monde était habité avant la prédication de l'Évangile, qui peut prouver que les apôtres n'y ont pas pénétré et fait ce qu'ils firent partout ailleurs? Rappelant la pensée que nous exprimions au sujet de la Chine, nous dirons : Est-il croyable que Notre-Seigneur, venu sur la terre pour sauver toute la race humaine et détruire partout l'empire du démon, ait laissé subsister cet

empire, pendant plus de mille ans, dans la moitié du globe? Cela est-il conforme au but de sa mission, conforme à ses paroles, conforme à l'ordre donné à ses apôtres de prêcher l'Évangile à toute créature, conforme enfin à l'obéissance des apôtres et à leurs témoignages?

5° Où est l'impossibilité de croire que quelques-uns des apôtres aient été en Amérique et dans les archipels du Grand Océan? Sans parler des communications naturelles, non seulement possibles, mais probables, entre l'Ancien et le Nouveau Monde, les apôtres avaient avec abondance le don des miracles. De quelle autorité leur refuserait-on celui de la locomotion instantanée? Pour accomplir sa prédiction, le divin Maître ne pouvait-il pas faire à leur égard ce qu'un ange fit à l'égard du prophète Habacuc, en faveur de Daniel?

Que dis-je? Il l'a positivement fait en faveur de la prédication évangélique, lorsqu'il transporta dans un clin d'œil le diacre Philippe, de la route de Jérusalem à Gaza, dans la ville d'Azot[1]. Ne voyons-nous pas dans la vie des saints des différents siècles, et récemment encore dans celle de saint Alphonse de Liguori, le miracle de translation instantanée et même de bilocation?

Faut-il ajouter que le souvenir de ces transports miraculeux des apôtres s'est perpétué même chez les peuples païens? On conserve à Canton, dans un

[1] *Act.*, VIII.

temple de bonzes, un bloc de pierre carré, qui est l'objet d'une grande vénération. Sur ce bloc est imprimé le pas d'un homme. Suivant la tradition, c'est le pas de saint Thomas qui, debout sur cette pierre, prêchait à Canton, au moment où l'ange de Dieu vint le saisir, pour le transporter en Palestine et le faire assister, avec les autres apôtres aux funérailles de la Très Sainte Vierge[1].

D'ailleurs, nous le répétons, le Fils de Dieu a annoncé que son Évangile ferait le tour du monde avant la ruine de Jérusalem; donc il l'a fait. Les apôtres saint Paul, saint Marc, saint Luc l'affirment: leur témoignage est infaillible. Or, qui veut la fin veut les moyens. Donc Notre-Seigneur a donné aux apôtres la possibilité de se transporter en personne dans toutes les parties de la terre, *in universo orbe*.

Mais, sans autres preuves, n'est-on pas en droit d'affirmer que le miracle de la translation instantané est justifié par la mission même dont les apôtres étaient chargés? Quelle était cette mission? Combattre le démon sur tous les points du globe. Or, le démon se transporte, dit saint Thomas, d'un lieu à un autre instantanément, *sine intervallo temporis intermedio*. Pour équilibrer la lutte, ne fallait-il pas qu'en bien des circonstances les apôtres jouissent de la même prérogative? Enfin, Notre-Seigneur n'avait-il pas promis aux apôtres qu'ils feraient des miracles plus grands que les siens?

[1] Rapporté par Mgr Guillemin, évêque de Canton.

6° Quoi qu'il en soit, il existe des preuves de plus d'un genre de l'antique civilisation, matérielle et chrétienne, du Nouveau Monde. La première est une preuve de raison, déjà alléguée en parlant des peuplades africaines.

L'homme n'est pas né à l'état sauvage, habitant les forêts, se nourrissant de glands ou mangeant ses semblables. Tels furent cependant trouvés, en grand nombre, par les Européens, les habitants de l'Amérique. Telles on trouve encore les peuplades océaniennes. Ces populations ne sont donc pas des peuples primitifs, et dans l'état normal de la création : elles sont incontestablement des races dégradées.

La dégradation est la chute d'un état plus parfait dans un état moins parfait. Comme la chute se mesure à la hauteur de laquelle on tombe, il faut conclure que les ancêtres de ces peuples si profondément dégradés ont abusé de grandes grâces et de grandes lumières. Quelles sont ces grâces et ces lumières supérieures à toutes les autres? Il n'y a pas deux réponses : nous avons nommé les grâces et les lumières du christianisme. Les ancêtres de ces peuples auraient donc reçu le don de la foi, qu'ils auraient criminellement perdu. En punition, eux et leur postérité seraient tombés au fond de l'abîme de la dégradation.

7° La seconde preuve de la civilisation primitive de l'Amérique est une preuve de fait. Comme les fossiles, découverts de nos jours, sont les médailles

immortelles d'un monde gigantesque qui n'est plus ; ainsi les ruines imposantes, les institutions singulières rencontrées par les voyageurs modernes confirment le raisonnement qui précède, et attestent l'ancienne civilisation d'une grande partie du Nouveau Monde.

Dans l'*ordre matériel*. Du nord au midi, le sol américain s'est trouvé parsemé de ruines de villes considérables, de temples colossaux, de palais nombreux et de monuments imposants qui, sous plus d'un rapport, rivalisent avec ceux de l'antique Égypte. Ainsi les Espagnols trouvèrent un de ces édifices que les habitants nommaient *Oxmuta*, qui n'avait pas moins de six cents pieds sur chaque façade et était orné de statues d'hommes, tenant des palmes à la main, et dans l'attitude de personnages qui dansent au son du tambour.

De ce monument, témoin irrécusable d'une civilisation matérielle très avancée, on peut voir la description dans les voyages de M. de Humboldt, les savants ouvrages de M. Le Brasseur de Bourbourg et dans un grand nombre d'autres écrits. Évidemment ceux qui les construisirent n'étaient pas des sauvages vivant isolés dans les forêts[1].

Dans l'*ordre intellectuel*. Une littérature nombreuse, dans laquelle on voit que, longtemps avant

[1] La récente découverte de la gigantesque ville d'Angcor, au Cambodge, prouve également chez les nations avilies de l'Indo-Chine une antique et prodigieuse civilisation matérielle.

la découverte espagnole, les Aztèques connaissaient l'Europe. Pas plus que les habiles architectes des temples, des villes et des palais, ceux qui écrivirent ces nombreux manuscrits, qui se déchiffrent aujourd'hui, n'étaient des sauvages, vivant comme les loups dans des cavernes, ou sautant comme les singes d'un arbre à l'autre.

Dans l'*ordre social*. Le grand empire de Montézuma au Mexique, et celui des Incas au Pérou. On en conviendra sans peine : de grands empires, avec leurs capitales, leur organisation, leurs trésors, leurs armées, leurs administrations, leurs lois, sont incompatibles avec l'état sauvage, dans le sens ordinaire du mot.

Au chapitre suivant, nous parlerons de la civilisation primitive de l'Amérique dans l'ordre religieux.

CHAPITRE X

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AMÉRIQUE (SUITE).

Histoire traditionnelle de Moïse.

Dans l'*ordre religieux*. Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage. Le salut n'a jamais été impossible à personne, homme ou nation. Le salut n'a jamais été possible que par Jésus-Christ, c'est-à-dire par la foi explicite ou implicite en lui et en sa Rédemption. Telle est la doctrine de la théologie catholique, enseignant par la bouche de saint Thomas [1].

Donc le souvenir, plus ou moins confus, du Désiré de toutes les nations, *desideratus cunctis gentibus*, ne s'est jamais entièrement perdu, pas plus chez les peuplades les plus dégradées de l'Amérique, que dans

[1] Nunquam homines potuerunt salvari etiam ante Christi adventum, nisi fierent membra Christi, quia ut dicitur, *Act.* IV, 12 : *Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Sed ante adventum Christi, homines Christo incorporabantur, per fidem futuri adventus. P. 3, q. 68, ad 1. — Quantum vero ad directionem humanorum actuum, prophetica revelatio diversificata est, non secundum temporis processum, sed secundum cognitionem negotiorum. Et ideo quolibet tempore instructi sunt homines divinitus de agendis, secundum quod erat expediens ad salutem electorum. P. 2ª 2æ, 174, cor., *ad fin.*

celles de l'Afrique ou de l'Océanie. Bien que plus ou moins altérée, la conservation de ce dogme nécessaire est une preuve de la Révélation primitive. Les faits confirment ce raisonnement d'une logique élémentaire. Citons quelques-uns de ces faits traditionnels, dont nous devons la connaissance, non seulement aux anciens explorateurs du Nouveau Monde, mais encore aux plus savants voyageurs modernes.

Les tribus qui peuplèrent l'Amérique avaient emporté de la maison paternelle un patrimoine de vérités suffisant à leur vie sociale et religieuse. Mais, enfants prodigues, comme les Chinois, les Africains et les autres peuples païens, elles en laissèrent périr une portion considérable. Toutefois, elles en conservèrent quelques-unes, dont les traces sont encore reconnaissables, malgré les altérations de fond et de forme qui les défigurent. Parlons d'abord des traditions *primitives*, ou patriarcales, et des traditions *bibliques* de l'Ancien Testament.

Ainsi, à l'époque de la découverte de l'Amérique par l'immortel Christophe Colomb, on trouva chez différentes peuplades, tant du nord que du midi, le dogme plus ou moins correct de l'existence de Dieu et des esprits ; le souvenir de la création du monde, de la femme au serpent et du déluge universel ; l'usage de la prière et des sacrifices ; la distinction, plus ou moins exacte, mais réelle du bien et du mal ; la sanctification du septième jour ; la pratique de la circoncision ; la foi à l'immortalité de l'âme ; le

culte des morts; même la coutume invariable de la prière sur la nourriture [1].

Des vérités de l'Ancien Testament, ces peuples avaient retenu, outre plusieurs des traditions que nous venons d'indiquer, l'observation du Jubilé demi-séculaire, ainsi que les principaux traits de l'histoire de Moïse.

Chez les sauvages qui habitent la partie la plus septentrionale de l'Amérique, se perpétuent des traditions bibliques dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Nous en devons aujourd'hui la connaissance au révérend père Petitot, oblat de Marie, depuis longues années missionnaire au Mackensie. Bien que défigurée, l'histoire de Moïse se conserve très reconnaissable dans la mémoire des Montagnais, des Chippewayans, des Couteaux-Jaunes, des Peaux-de-Lièvre, des Esquimaux et autres tribus voisines du pôle.

« Quelques lecteurs, dit le Missionnaire, seront tentés de considérer ces traditions comme une réminiscence confuse des récits des missionnaires. Nous répondrons à cela que nos Indiens ne nous possèdent que depuis tout au plus quinze ans; que nous avons été leurs premiers apôtres et que ces traditions se trouvent surtout dans la bouche des vieillards. »

[1] Nous l'avons prouvé dans notre ouvrage intitulé *le Bénédicité*.

Voir Manasse, Ben Israel, *Reliquiæ decem tribuum*, p. 28 apud Mamachi, *Origines*, etc., p. 327, éd. 4ª, Romæ, 1750; Huet, *Démonst. évang.*, prop. IV et VII, n. 6, apud eumdem; Id., *Tableau de toutes les religions*, etc., etc.

Ces réminiscences sont donc antérieures à l'arrivée des missionnaires. A quelle époque faut-il remonter pour en assigner l'origine? Faut-il l'attribuer au contact que ces tribus sauvages auraient eu avec les Juifs, dispersés aux quatre coins du monde, avant la venue de Notre-Seigneur? Ne semble-t-il pas plus raisonnable de croire qu'elle est contemporaine de l'évangélisation apostolique, d'autant plus qu'on a trouvé chez les tribus du Nouveau Monde des traditions purement chrétiennes? Quoi qu'il en soit, voici un abrégé de la tradition relative à Moïse.

Dans les temps très anciens, il y eut une grande famine. Alors les hommes quittèrent leur patrie pour habiter le long de la mer, dans la terre étrangère, afin de sauver leur vie. Un jour qu'ils étaient en marche, une vieille femme entendit *les cris d'un enfant au bord de l'eau*. Elle chercha avec soin et *trouva un petit enfant* qui lui dit. « Grand'mère, recueille-moi ; je suis venu sur la terre pour faire du bien aux hommes, mes frères. » La vieille femme ramassa le petit et *l'éleva soigneusement*.

Quand il fut grand il opéra des *prodiges* au moyen d'une *baguette* magique. « Les hommes, *mes frères*, dit-il un jour, sont bien *malheureux*. Je veux aller les trouver. Ils ont faim, je veux aller leur procurer de la viande. » Il demeura, en effet, longtemps parmi ses frères, et le caribou ne leur faisait jamais défaut. Combattant pour son peuple, il *immola pendant la nuit une chienne blanche et tei-*

gnit de son sang la tente, en y trempant une touffe d'herbes, et dans cette nuit *les ennemis de son peuple furent détruits*.

Un jour le Grand Ennemi lui enleva ses deux sœurs. « Tu n'es pas un homme, lui dit quelqu'un, puisque tu te laisses enlever tes parents. » Alors il se fâcha contre son adversaire, le frappa et, sans le vouloir, *il le tua*. Après ce coup, il se leva et dit : « Il faut que je *délivre* mes deux sœurs. » Aussitôt il partit *avec son frère*, pour se mettre à leur recherche. Ils parvinrent à la *tente du Grand Ennemi*. Là, les deux sœurs se désolaient dans leur captivité. Comme ce jour-là leur mari était à la chasse, il reprit ses deux sœurs et se sauva avec elles, ainsi que son frère qui l'accompagnait.

Le Grand Ennemi était un *magicien puissant*, il dressa des *embûches* aux fugitifs. Un matin donc en s'éveillant, ceux-ci se trouvèrent *au fond d'un précipice*. Par la *puissance de sa baguette*, l'enfant-Mousse fit *monter le fond au niveau du sol* environnant et *ils traversèrent le lac à pied sec*.

Ils arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne vivaient que d'une *gomme blanche*. Ils ne purent séjourner en ces lieux, car ce mets les *écœurait*. Étant partis de là, ils vinrent dans un pays dont le peuple se nourrissait de *grives*. Lui-même tendit pour ces gens-là ses filets, et d'un seul coup il en prit des quantités prodigieuses.

Un jour, dans le désert, sans arbres, on chassait péniblement, car il n'y avait point d'eau, nous

mourions de soif. « Attendez, dit l'enfant puissant, devenu homme ; et, ayant fabriqué une flèche magique, il la ficha en la terre, et *il jaillit* aussitôt en cet endroit *de l'eau en abondance.* » Après cela, il dit à son frère : « Viens avec moi, je vais *tuer tous* les hommes ennemis. »

Il se dirigea vers une *montagne* qu'ils gravirent tous deux. Il y *tonnait* affreusement. Au milieu de la foudre, il ramassa *deux pierres plates*, deux pierres de tonnerre, et les ayant jetées sur ses ennemis, ils tombèrent au même instant sans mouvement et sans vie.

Il descendit alors de la montagne ; arrivé au bas, il trouva sa vieille mère affolée, sa vieille mère qui l'avait élevé ; elle chantait, la vieille, elle dansait comme une folle.

Voilà bien les Israélites dansant autour du Veau d'or, pendant que Moïse était sur la montagne.

Enfin, étant devenu vieux, l'homme opérant par le bâton *gravit une montagne.* « Je vais bientôt mourir, dit-il à ses frères, mais je ne vous abandonnerai pas ; quand vous serez dans la détresse, invoquez-moi, et je viendrai à votre secours. » Alors il se fit dresser en ce lieu élevé une loge de médecine, et, y étant entré, il évoqua son esprit. Comme il n'en sortait plus, on s'aventura dans le pavillon pour voir ce qu'il était devenu ; mais il n'y était plus. Depuis ce temps, on ne sait ce qu'il est devenu[1].

[1] *Bulletin des miss. cathol.*, année 1878, nos de septembre et d'octobre.

CHAPITRE XI

HISTOIRE TRADITIONNELLE DE MOISE (SUITE). — REMARQUES.

La même tradition se conserve chez les Loucheux de l'Alaska, autre tribu sauvage de l'extrême Amérique septentrionale. A travers un tissu de fables puériles, on entrevoit dans cette tradition certains détails qui rendent de plus en plus transparente l'histoire de Moïse. Elle dit : « Etsiégé, c'est le nom du héros, fut trouvé au bord de l'eau, dans une auge de bois, par une vieille femme de la nation des Dhoenan (peuple ennemi), qui l'éleva et l'adopta pour son fils. Lorsqu'il eut grandi, il devint très puissant, tout en demeurant le plus doux des hommes. Il produisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule ou d'une ramure de renne.

« Or, en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère, qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelions la nation du Dhoenan. Ce peuple était riche, il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux : mais il voulait notre destruction. Etsiégé résolut d'aller combattre les Dhoenan, puis de s'enfuir dans le désert qui borde la mer glaciale. Il arma ses raquettes de *deux cornes*, il

quitta la vieille grand'mère qui l'avait élevé ; il abandonna sa femme, sa tente et tout ce qu'il possédait dans la terre des Dhocnan ; et il se dirigea vers le lieu où se trouvaient ses frères.

« Mère, dit-il, cette terre est habitée par des gens trop mauvais ; c'est pourquoi dans un bref délai ils vont tous périr, mes parents adoptifs sont trop durs pour moi : Je m'en vais. Suivez seulement ces prescriptions, mère : Cette nuit, consolidez et fermez bien votre tente. Quand vous voudrez manger, vous prendrez une épaule de renne, vous la ferez rôtir, vous la découperez en morceaux, vous la dépouillerez de toute sa chair. Mais prenez bien garde d'en jamais rompre les os. Après avoir mangé, si vous placez cette épaule pour moi en dehors de la tente, comme un tribut et une offrande, vous ne manquerez jamais de rennes. »

On obéit de point en point. La nuit venue, on ferma soigneusement la tente avec des cordes ; le sang de l'animal tué fut renfermé dans une vessie et suspendu au-dessus de la porte. On fit rôtir et on découpa l'épaule de renne, sans en rompre les os, on la mangea rôtie. Cela fait, on vit s'élever tout à coup du faîte de la tente une colonne de fumée épaisse ; la lune pâlit ; l'enfant puissant disparut et un vent formidable parcourut tout le camp. Alors tous les ennemis furent emportés à la cime des arbres ou brisés contre les rochers. Leurs cadavres gisaient partout, tous leurs animaux périrent également.

Etsiégé rencontra un homme très beau, et se dit : « Je vais le tuer. » Il marcha donc de conserve avec lui ; puis il le frappa tout à coup d'une motte de terre qui lui brisa l'épine dorsale, et il l'étendit roide mort. « Puisque tu as fait cela, lui dirent ses parents, tous les Dhoenan te tueront : sauve-toi. »

Après ce coup de main, Etsiégé s'enfuit du pays des Dhoenan, *accompagné de son frère*. Mais avant de partir, et pendant le sommeil des Dhoenan, Etsiégé et ses frères leur *enlevèrent un butin magnifique*. Malheureusement on sortit un peu tard, ce qui donna au grand chef des Dhoenan le temps de nous poursuivre.

Comme on était en marche, ayant la mer devant soi et l'ennemi derrière : « Qu'est-ce qui arrive là-bas sur la mer? se dit-on, c'est un grand vent qui se lève et qui partage la mer ; des vagues hautes comme des sapins surgissent, et l'eau tout entière s'élève de part et d'autre; elle monte en laissant le fond à sec. — Par ici, par ici, prenez terre, mes frères, prenez terre, s'écria Etsiégé. » Ils le suivirent tous et il leur fit traverser la mer à pied sec. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive et prirent terre. Alors lui seul, au bord de la mer, promène de nouveau son bâton, et en frappe la terre. Aussitôt l'étançon qui la soutient tombe, la terre s'affaisse, l'eau remonte et, recouvrant la terre, elle fait périr le reste des Dhoenan.

Le soir arrivé, Etsiégé dit à ses frères : « Notre patrie est encore bien éloignée ; mais prenez cou-

rage, je vais la faire rapprocher. » A ces mots, il prit un faon de renne, l'immola, et lui arrachant le nerf de la jambe : « Vous ne mangerez pas ceci, » dit-il à ses frères. Par la vertu de cette opération magique, la terre de leurs ancêtres se rapprocha un peu.

Cependant, dans le désert aride que nous habitions sous des tentes de mousse, on fit la rencontre d'une nation d'hommes puissants. Ils portaient pour coiffure des bonnets de bois, semblables aux fascines de nos sapins, et sur leur poitrine un vêtement composé de cailloux agglutinés, un grand bouclier pendait de leur épaule gauche, et ils portaient des couteaux formés d'une pierre liée au bout d'une perche. Il n'était donc point facile de se défaire d'eux, toutefois on résolut de les combattre.

Comme Etsiégé ne pouvait combattre à cause de son grand âge, il se fit transporter sur une montagne par ses deux fils. Etsiégé avait un frère cadet, c'était un jeune magicien, revêtu de l'habit blanc magique. De concert avec Etsiégé, il massacrait nos ennemis sans combattre. Revêtu d'un long habit d'hermine blanche, il balançait sans cesse un instrument suspendu par une lanière, il le balançait en parlant ; mais nous ne savons plus ce qu'il disait. « La première fois que nous vous avons vus, pères, balancer vos encensoirs en parlant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien ! par cette parole et ce balancement, il massacrait nos ennemis. »

Un jour, entre autres, il s'en rassembla un grand nombre : c'étaient des Esquimaux. Il y en avait tant, qu'on en fut dans l'épouvante. Néanmoins nous nous mîmes en défense ; mais nous avions le dessous et commencions à fuir. Lorsque Etsiégé s'aperçut de la tournure que prenait la bataille, il monta sur la montagne et s'y tint en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère cadet, revêtu de l'habit blanc d'hermine, balançait son instrument en parlant tout bas.

Tout à coup Etsiégé se mit à sauter et à passer en *forme de croix* d'une épaule à l'autre de son frère, en prononçant chaque fois ce seul mot : Isch ! et à chaque fois qu'il le proférait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier ; car toute la journée les deux frères ne firent, l'un que balancer son instrument en priant, l'autre que passer par-dessus son frère, en forme de croix.

C'est pourquoi dans la fête que nous célébrons au renouvellement de la lune, le troisième mois de l'année, en l'honneur d'Etsiégé, nous le prions de passer par-dessus la terre en forme de croix, afin qu'il renouvelle la merveille qu'il opéra jadis et qu'il nous procure par la mort de nos ennemis un grand nombre de rennes[1].

On le voit, en réunissant les traits épars de ce tableau, il est aisé de reconstruire avec exactitude

[1] *Bull. des missions cathol.*, n° du 6 septembre 1878.

toute l'histoire de Moïse. Comment expliquer l'origine de cette tradition et d'autres du même genre, qui se rencontrent aujourd'hui même chez les peuples idolâtres de toutes les parties du monde? La réponse ne semble pas discutable.

L'homme n'invente rien : il reçoit. Tout ce qui est émane de ce qui fut. En tout ordre de choses, la vérité est toujours la première. L'erreur ne vient qu'après, attendu que l'erreur n'est que l'altération de la vérité. Ces traditions viennent donc de la connaissance primitive de faits vrais et retentissants, qu'auront altérés l'imagination ou l'ignorance, en les brodant de fables adaptées au génie de chaque peuple et en rapport avec son degré de civilisation ou plutôt de dégradation.

A cette caricature de la vérité, n'aura pas été étranger le père du mensonge. Singe de Dieu, il aura défiguré ces traditions et, par l'organe de ses prêtres, les aura fait accepter comme venant de lui-même, de manière à se faire passer pour Dieu : ce qui, comme dit saint Thomas, est le but constant de ses efforts.

CHAPITRE XII

ÉVANGÉLISATION DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Ordres religieux. — Traditions chrétiennes. — Témoignages de Pierre Martyr d'Anghiera. — Temple de Palanque. — Témoignage du P. Leclercq.

Après avoir rapporté quelques-unes des traditions primitives et bibliques, conservées chez les peuples du nouveau monde, passons aux *souvenirs de l'évangélisation chrétienne.*

Un des solides historiens de la découverte de l'Amérique, dont il était contemporain [1], et, par sa position à la cour de Ferdinand, bien placé pour connaître ce qu'il avance, Pierre Martyr d'Anghiera, rapporte ce qui suit : « Dans les contrées voisines du détroit de Darien, les prêtres des sauvages baptisaient, dans des temples, les petits enfants de l'un et de l'autre sexe, en versant sur eux, en forme de croix, de l'eau contenue dans un petit vase. On trouve encore chez eux des vestiges de la Cène et même du dogme de la Sainte Trinité [2]. »

[1] Né en 1455.

[2] Sacerdotes quosdam americanos in regno mexicano suprà Darienem, anniculos pueros, puellasque in templis aqua in crucem cum urceolo superinjecta, baptizare visos

Lorsque les Espagnols pénétrèrent plus avant dans l'Amérique du Nord, ils trouvèrent, entre autres monuments chrétiens, le célèbre temple de Palanque, au Yucatan. Dans ce temple était sculptée une grande et magnifique croix en pierre, objet de l'adoration des sauvages. Le même signe de salut, environné des mêmes hommages, se rencontra dans plusieurs autres lieux.

La Providence n'avait pas permis que la signification religieuse de ce signe adorable, non plus que le souvenir plus ou moins confus des dogmes dont il est le symbole, fût complètement oubliée. En 1452, peu de temps avant l'arrivée des Espagnols dans le Yucatan, le prêtre des idoles, Chilam-Ballam, fit à ses compatriotes l'étonnante prédiction que voici :

« A la fin du treizième âge, viendra le signe d'un dieu qui est dans les cieux ; et la croix, par laquelle l'univers fut illuminé, se manifestera au monde. Il y aura division dans les volontés, lorsque le signal sera donné dans les temps à venir. Avant peu, vous verrez la croix apparaître d'un pôle à l'autre, le culte des faux dieux cessera. Votre père vient, ô Itzalanes ! Recevez vos hôtes barbus de l'Orient, qui vous apportent le signe de Dieu.

« Nous devons encenser la croix. Elle apparaît aujourd'hui en opposition au mensonge ; elle est

fuisse. Sacrosanctæ etiam Cœnæ adumbrationes, alii sibi deprehendere visi sunt, imo et adorandæ Trinitatis quædam rudimenta. *De rebus oceanicis*, in-4°, 1585.

montrée au monde à l'encontre du premier arbre du monde. Elle est le signe de Dieu dans les cieux; adorez-la, ô Itzalanes! avec une volonté droite. Je vous avertis et vous commande, moi votre interprète et maître Ballam. Et maintenant j'ai fini de dire ce que le vrai Dieu m'avait ordonné, pour que le monde l'entendît [1]. »

Ou le prêtre américain est l'interprète des traditions chrétiennes de son pays, ce qui paraît naturel; ou il est, si on veut, une sibylle. Dans l'un et l'autre cas, sa prédiction est une preuve que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage, sur aucun point du globe [2]. D'ailleurs, son langage n'est pas plus étonnant que celui de la sibylle de Cumes, traduit par Virgile.

Au reste, voici quelques faits qui confirment la prédiction de Ballam et la prédication de l'Évangile dans l'Amérique du Nord, bien avant la conquête espagnole. Le premier se trouve dans la relation du père Leclercq, apôtre de la Gaspésie et de l'Acadie, vastes contrées du Canada. Après douze ans de séjour parmi les sauvages de la rivière Miramachi [3], le courageux missionnaire écrit ce qu'il a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, non pas une fois, mais cent fois.

[1] Frédéric de Waldeck, *Hist. pittor et archéol. de la province d'Yucatan*, p. 59.

[2] Une prédiction à peu près semblable fut faite par une femme océanienne, quarante ans avant l'arrivée de nos missionnaires.

[3] 1575-1687.

Laissons-le parler : « Le culte ancien et l'usage religieux de la *Croix*, qu'on admire encore aujourd'hui parmi les sauvages de la rivière Miramachi (ou Miramichi), pourrait bien nous persuader en quelque façon que ces peuples *ont reçu autrefois la connaissance de l'évangile et du christianisme, qui s'est enfin perdu par la négligence et le libertinage de leurs ancêtres.*

« J'ai trouvé auprès de certains sauvages, que nous appelons *Porte-Croix*, une matière suffisante pour nous faire conjecturer et *croire* même que ces peuples n'ont pas eu l'oreille fermée à la VOIX DES APOTRES, *dont le son a retenti par toute la terre*, puisqu'ils ont parmi eux, tout infidèles qu'ils soient, la *Croix* en singulière vénération ; qu'ils la portent figurée sur leurs habits et sur leur chair ; qu'ils la tiennent à la main dans tous leurs voyages, soit par mer, soit par terre, et qu'enfin ils la posent, au dehors et au dedans de leurs cabanes, comme la marque d'honneur qui les distingue des autres nations du Canada...

Il était reçu parmi eux: « Qu'on porterait toujours la *Croix*, sans en excepter même les petits enfants. Pas un sauvage n'eût osé paraître devant les autres, sans avoir en sa main, sur sa chair ou sur ses habits, ce sacré signe de leur salut. S'il était question de décider quelque chose de conséquence touchant la nation, le chef convoquait les anciens, qui se rendaient au lieu du conseil, où étant tous assemblés ils élevaient une croix haute de neuf à dix pieds ;

ils faisaient un cercle et prenaient leur place, chacun sa *Croix* à la main, laissant celle du conseil au milieu de l'assemblée.

On délibérait en présence de la croix : « S'il était question d'envoyer quelque député à leurs voisins, ou à quelque autre nation étrangère, le chef appelait dans le cercle le jeune homme qu'il connaissait le plus propre à l'exécution de leur projet, et tirait ensuite de son sein une *Croix* bien travaillée, qu'il tenait enveloppée dans ce qu'il avait de plus précieux, et la montrait respectueusement à l'assemblée ; puis, ordonnait au député de s'approcher et de la recevoir avec révérence. En la lui mettant au cou, il lui disait : « Va, conserve cette *Croix* qui te préservera de tout danger, auprès de ceux auxquels nous t'envoyons. »

« Les anciens approuvaient par leurs acclamations ordinaires de *hoo*, *hoo*, *hoo*, ce que le chef avait dit. L'ambassadeur sortait du conseil, la *Croix* suspendue à son cou, et ne la quittait que le soir pour la mettre sous sa tête, dans la pensée qu'elle chasserait tous les méchants esprits pendant son repos. Il la conservait avec soin, et au retour de sa négociation il la remettait entre les mains du chef en présence du conseil, auquel il rendait compte de sa commission...

« Enfin, ils n'entreprenaient rien sans la *Croix*. Ils la plaçaient sur leurs tombeaux, et leurs cimetières paraissent plutôt chrétiens que sauvages. En un mot, ils font tant d'estime de la croix qu'ils ordonnent

qu'on l'enterre avec eux dans le même cercueil, dans la croyance que cette croix leur fera compagnie dans l'autre monde et qu'ils ne seraient pas reconnus de leurs ancêtres, s'ils n'avaient pas ce signe honorables[1]. »

[1] *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le R. P. Ch. Leclercq. Paris, 1691, in-12.

CHAPITRE XIII

ÉVANGÉLISATION DE L'AMÉRIQUE DU SUD. — TRADITIONS DES PEUPLADES OCÉANIENNES.

Témiognage du célèbre Las Casas. — Des Augustins. — M. de Humboldt. — La fête du dieu Vitziliputzili. — Traditions des peuplades océaniennes.

Au témoignage si explicite du vénérable père Leclercq, vient s'ajouter, en faveur de l'évangélisation apostolique de l'Amérique du Nord, le fait suivant, non moins significatif.

Le célèbre Las Casas étant débarqué, en 1552, sur la côte d'Yucatan, voulut traverser ce royaume pour se rendre dans le diocèse de Chiapa, dont il était nommé évêque. Dans sa route il rencontra un ecclésiastique respectable et d'un âge avancé qui parlait fort bien la langue du pays. Las Casas pria cet ecclésiastique d'entrer plus avant dans le pays d'Yucatan et d'y prêcher la foi.

Un an après, ce missionnaire écrivit à l'évêque : « J'ai eu plusieurs conversations avec un des principaux chefs du pays sur la croyance de l'*ancienne religion* de ces peuples. Cet Indien m'a assuré qu'ils croyaient tous en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; que le Fils, né d'une vierge, était mort sur la croix

par la malice des hommes, qui l'avaient couronné d'épines, quoiqu'il mourût pour sauver les hommes ; que trois jours après il était revenu en vie et monté au ciel ; qu'il avait envoyé le Saint-Esprit sur la terre pour enseigner aux hommes tout ce qu'il leur importe de savoir pour être heureux.

« Il est vrai que l'Indien donnait des noms fort barbares aux trois personnes divines[1]. Ainsi, il appelait la première personne *Ycona;* la seconde, *Bacab;* la troisième, *Echuah*. Il ajoutait que cette doctrine leur venait de main en main, et *de la plus haute antiquité*, par l'attention des anciens qui l'avaient transmise successivement à leurs descendants. »

Le savant historien Torquemada cite pour garantie de ce fait une apologie de dom Barthélemi de Las Casas, qui se trouve dans le couvent de Saint Dominique, à Mexico.

Le même historien rapporte ensuite deux ou trois autres traditions semblables, sur la foi de trois vénérables missionnaires de son ordre, nommés le P. Diego de Mercado, le P. Jérôme de Mendiera, et le P. François Gomez. Ce dernier, venant de Guatemala et passant par Guaxaca, visita le couvent des dominicains de cette ville, où on lui fit voir des peintures *très anciennes*, qui avaient été trouvées dans le pays et qui représentaient au naturel le crucifiement, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

[1] Preuve qu'il ne les avait pas appris récemment par quelque missionnaire.

Il est bon de savoir que le Yucatan est une contrée de plus de trois cents lieues de circonférence. Voilà donc un grand pays qui conservait plus ou moins confuses, *dès la plus haute antiquité*, de véritables traditions chrétiennes. De qui les tenait-il ? La tradition nous répondra bientôt.

L'Amérique du sud offre les mêmes vestiges d'une évangélisation primitive. Arrivés au Pérou, en 1555, les Augustins demandèrent aux prêtres indigènes quels dieux ils adoraient; ils répondirent : « Nous adorons *Ataguju*, qui a créé toutes choses, qui a fait le ciel et la terre, qui habite le ciel ; mais, se voyant seul, il a créé deux autres dieux qui gouvernent le monde avec lui, et n'ont tous trois qu'une seule volonté et n'ont point d'épouses. Ces deux seconds dieux s'appellent *Sagad-Savra* et *Vaungabrad*. »

« Comment savez-vous cela ? leur demandèrent les religieux. — Les pères l'enseignent à leurs enfants *depuis un temps immémorial :* » telle fut la réponse des sauvages.

Les mêmes religieux trouvèrent encore une statue de pierre, qui suivant eux représentait un apôtre avec la tonsure et la barbe longue : chose étrange parmi les indigènes presque tous imberbes, et qui prouve que ce missionnaire était un personnage étranger. Les Péruviens avaient aussi une sorte de baptême et même la confession auriculaire[1].

Outre les croyances traditionnelles que nous ve-

[1] *Hist. gén. des miss.*, p. 519.

nons de rapporter, et les pratiques très remarquables citées par le savant auteur protestant, M. de Humboldt, il y a d'autres faits non moins remarquables et non moins concluants, en faveur de l'évangélisation primitive du continent américain.

Le Mexique avait des temples nombreux, où vivaient en religieuses une foule de jeunes filles, qui se consacraient à la pénitence. Leur manière de vivre était si austère, qu'il n'y a point de couvent en Europe qui en approche. Elles se levaient la nuit et assistaient au chœur, comme nos religieuses, à Matines. Elles avaient soin de balayer le temple et de l'entretenir en propreté.

Elles faisaient tous les jours des pains qu'on présentait devant les idoles, et dont les prêtres avaient seuls le droit de se nourrir. Pour elles, elles ne subsistaient que d'aumônes.

Mais elles jouaient un grand rôle dans une fête solennelle, qu'on célébrait chaque année. Ici, il nous semble impossible de ne pas voir, d'une part, le souvenir traditionnel du plus auguste de nos mystères; et, d'autre part, l'odieuse contrefaçon que le démon en avait faite à son profit.

« Le rapport qu'a cette fête, dit l'auteur des *Mœurs des sauvages américains*, avec la sainte Eucharistie, montre combien le démon a pris soin, en toutes choses, que les idolâtres lui rendent les mêmes devoirs qui ne sont dus qu'à Dieu. Deux jours avant la fête, les filles consacrées dans le temple préparaient une grande quantité de farine de maïs

rôti et pilé. Elles la pétrissaient dans une eau miellée, et en formaient une idole de la grandeur et de la forme de l'idole en bois, adorée dans le temple. Elles préparaient aussi avec la même farine de petits pains, en forme d'ossements humains, qu'on appelle *les os du Dieu Vitziliputzili.*

« Le jour de la cérémonie, on portait l'idole de pâte en procession dès le grand matin, avec pompe et magnificence. Au retour de la procession, on mettait dans le temple, où l'on avait apporté l'idole, tous les pains faits en forme d'ossements. Après beaucoup de *sacrifices de victimes humaines;* après beaucoup de chants et de danses, tout le peuple, *qui devait être à jeun*, depuis les enfants de l'âge le plus tendre jusqu'aux plus âgés, allait se revêtir de ses plus riches habits, afin de donner plus d'éclat à la fête.

« Pendant ce temps, les prêtres coupaient l'idole en morceaux, ainsi que les pains faits en forme d'ossements, et qui étaient aussi sacrés que l'idole même. Le peuple étant revenu, tous venaient se présenter sur le même rang, hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres, et on leur distribuait ces morceaux, que chacun recevait avec un profond respect, disant : *Je mange la chair et les os du Dieu, et je me regarde comme indigne d'une si grande faveur*[1]. »

Dans ce fait surprenant, il y a, ce nous semble,

[1] T. I, p. 12?.

plus qu'une tradition évangélique, il y a une grande leçon pour les chrétiens.

Terminons cette revue des traditions du Nouveau Monde par quelques détails sur les peuplades des nombreux archipels récemment découverts : l'Océanie, la Polynésie, la Malaisie, la Micronésie, l'Australie. Partout les voyageurs et les missionnaires ont trouvé des vestiges des vérités primitives, patrimoine commun de la famille humaine, et bases indispensables de toute société.

Un savant médecin de marine, le docteur Gustave M..., qui pendant quatre années a visité ces archipels et ces peuplades, peu de temps avant la découverte d'un certain nombre, s'en est assuré par lui-même. La plus dégradée de toutes ces tribus océaniennes, la plus féroce, la plus horriblement anthropophage, celle de la Nouvelle-Calédonie, ne fait pas exception. Voici, à son sujet, les renseignements que le consciencieux explorateur a bien voulu nous communiquer.

Traditions primitives : La croyance à l'existence de Dieu. Quand, dans la forêt, le Nouveau-Calédonien entend la bise siffler d'une certaine manière, il s'arrête tout à coup, et dit : *Voilà le dieu !* Si on lui demande : quel est ton dieu? — Hélas! il répond : *Je ne sais pas.* Impossible d'obtenir une autre réponse. La croyance à l'immortalité de l'âme, au ciel et à l'enfer. A la mort, l'esprit quitte le corps et s'en va par eau à Bonavio, petite île à quelque distance de la Nouvelle-Calédonie et d'un abord très diffi-

cile. Arrivé dans cette île, l'esprit se dirige vers l'ouverture d'une profonde caverne.

Après avoir erré durant bien longtemps[1] dans des routes bien noires, bien tortueuses, il arrive enfin dans un immense souterrain, où tous les esprits sont réunis, attendant le Dieu. Il y a en ce lieu des ignames chaudes, excellentes; des bananes cuites, délicieuses; des cocos, etc.

Mais il est expressément défendu de toucher à ces fruits[2]. Si on résiste à la tentation, le Dieu pourra vous renvoyer sur la terre[3]. Si par malheur on succombe, non seulement on ne peut plus revenir sur la terre, mais le Dieu, suivant qu'il sera de bonne ou de mauvaise humeur, vous *tuera* de nouveau, pour ressusciter une seconde fois, mais sans corps, à l'état d'ombre; dès lors vous ne pouvez plus mourir. Le Dieu n'aura plus de puissance sur vous[4].

La croyance à la déchéance particulière de la femme, cause de son infériorité et de son abjection : *A muliere initium peccati, et per eam omnes morimur*. Le grand chef est traité à l'égal de Dieu. Un homme du peuple qui passerait devant lui serait puni de mort. Il doit passer par derrière, et la femme

[1] N'est-ce pas un souvenir altéré du Purgatoire?

[2] Le paradis terrestre.

[3] La résurrection.

[4] Dans cette seconde mort, punition d'une faute; dans cet état d'ombre immortelle, on peut, sans beaucoup de peine, déchiffrer le jugement dernier, la résurrection pour la mort, *resurrectionem judicii*, et l'éternité du supplice.

doit *se traîner* sur ses mains et sur ses genoux.

La virginité est en grand honneur chez ce peuple si profondément dégradé. Encore une tradition sur la Vierge qui devait sauver le monde.

La distinction entre le bien et le mal : l'adultère est puni de mort.

Traditions bibliques. L'usage de la circoncision et, à la mort d'un homme marié, l'obligation pour le frère aîné d'épouser la veuve, eût-il déjà une autre femme.

Plusieurs jours par mois la femme est considérée comme impure.

Tradition chrétienne. Le grand chef, regardé comme un Dieu, prend le nom de Théama, et donne à son fils aîné le nom de Théa. Ce fils jouit d'une prérogative sans exemple sur la terre, mais non dans le ciel. Quelle que soit sa demande, son père ne peut la refuser, il peut arrêter une guerre, obtenir la grâce d'un coupable et toute autre chose. Ne serait-il pas permis d'y voir un reflet de la puissance du Fils de Dieu sur son père ? N'est-il pas écrit que Notre-Seigneur est toujours exaucé, *exauditus pro sua reverentia?* Ne dit-il pas lui-même à son divin Père : Je sais que vous m'exaucez toujours, *scio quia semper me exaudis?*

Quoi qu'il en soit, si la peuplade la plus dégradée conserve ces traditions fondamentales, il est naturel de conclure qu'elles doivent se trouver plus nombreuses et moins altérées chez les tribus dont la chute a été moins profonde. C'est pourquoi nous

bornons ici nos recherches : ce qui précède suffit au but que nous nous sommes proposé [1].

[1] Les personnes qui voudraient connaître les traditions des vérités primitives et autres, conservées chez tous les peuples, ne sauraient mieux faire que de consulter l'inappréciable collection des *Annales de philosophie chrétienne*, rédigées avec une érudition de bénédictin et une conscience sans peur et sans reproche par M. A. Bonnetty.

CHAPITRE XIV

QUEL APOTRE A ÉVANGÉLISÉ L'AMÉRIQUE.

Saint Thomas apôtre de l'Amérique. — Témoignages de Jean Lerio. — du Père Nobrega, — des Franciscains, — de Charlevoix, — de M. de Humboldt. — Conclusion.

Au point de vue de cette étude sur l'évangélisation apostolique du globe, la question importante est de savoir quel apôtre a porté au Nouveau Monde le flambeau de la foi, dont il est impossible, ce nous semble, de ne pas reconnaître les rayons épars dans les faits, dans les institutions et surtout dans la fête que nous venons de décrire. Or, l'antique et constante tradition des peuplades américaines du nord et du midi nomme l'apôtre saint Thomas.

Interrogés pourquoi ils versaient de l'eau en forme de croix sur la tête des nouveau-nés, les prêtres des peuplades voisines du détroit de Darien répondirent : « Un homme d'une grande beauté passa autrefois dans ce pays et nous apprit à faire ces choses [1]. »

Jean Lerio, autre historien de la découverte de l'Amérique, rapporte ce qui suit : « Étant au Brésil,

[1] Transivisse aliquando virum formosissimum per eos tractus, qui ea ipsis reliquerit. Petrus Martyr, *ubi suprà.*

j'ai trouvé que les indigènes croyaient à l'immortalité de l'âme. Je leur parlai du vrai Dieu et de son culte, de la création du monde, de la chute du genre humain, du péché originel et d'autres dogmes de la religion chrétienne. Après qu'ils m'eurent écouté, pendant plus de deux heures, avec admiration et une attention soutenue, un vieillard répondit : « Nous savons par tradition qu'un homme vêtu comme vous, et comme vous portant la barbe[1], a passé dans nos pays; il tint le même langage que vous et s'efforça d'amener nos ancêtres au culte de Dieu. Mais nos pères refusèrent de s'y soumettre. Cet homme s'en alla. Après son départ, il en parût un autre qui leur jeta une épée en signe de malédiction. Depuis ce temps, les guerres et les dissensions ont été continuelles entre nous[2]. »

[1] Les Indiens n'en portent pas.

[2] Johannes Lerius de Brasiliensibus testatur, quod animorum immortalitati adstipulantur ; refert etiam, se aliquando cum ipsis de vero Dei cultu, de creatione rerum, de labe et ruina generis humani, et similibus religionis christianæ capitibus disseruisse : quibus, postquam duas amplius horas, magna cum admiratione et attentione auscultassent, demum quemdam e senioribus respondisse : « Habere se, ex aliorum relatu, jam inde a priscis temporibus, et ante plurimos annos, hominem vestro more vestitum, et barbatum in illorum devenisse terras, qui simili oratione ipsos sub Dei obsequium adducere conatus sit. Quum autem majores ipsorum fidem non adhiberent, mox successisse alium, qui ensem, symbolum maledictionis, illis tradere... Ab eo tempore, bella et dissensiones perpetuas inter ipsos viguisse. *Hist. navigat. d. Brasil.*, c. xv, p. 231, édit. 1590 ; voir encore Honius, *De ead. tradit.*, lib. III, cap. xiv, p. 219, etc.

On lit dans le savant commentateur de l'Écriture, Cornelius à Lapide, de la Compagnie de Jésus : « Le père Emmanuel Nobrega, de notre société, provincial du Brésil, écrit qu'il existe au Brésil, sur les bords d'un fleuve, l'empreinte des pieds d'un saint personnage, qui, pour échapper aux infidèles qui le poursuivaient, marcha sur le fleuve et le traversa. Les habitants l'appellent *Zomé*, qui ne paraît être autre que saint Thomas [1]. »

En 1537, six franciscains de l'Observance régulière furent envoyés dans l'Amérique du sud, pour évangéliser les sauvages. Voici ce qu'écrivait du Port-Saint-François, le 1er mai 1538, le supérieur de la mission, frère Bernardin, à Jean Bernal Diaz de Lugo, membre du conseil des Indes, établi à Séville : « Au Port-Saint-François nous avons trouvé trois chrétiens qui nous ont dit : Il y a quatre ans, un Indien, nommé Etiguara, a parcouru l'espace de plus de deux cents lieues, pour annoncer aux indigènes qu'ils verraient bientôt de vrais chrétiens, *frères et disciples de saint Thomas*, qui leur administreraient le baptême, et qu'ils devaient faire un bon accueil à ces saints hommes.

« Tout le peuple a été tellement frappé des paroles de ce *prophète*, que nos frères ont été très

[1] Emmanuel Nobrega societatis nostræ, in Brasilia provincialis, scribit in Brasilia extare in ripa fluminis vestigia pedum hominis sancti, qui ut infideles se persequentes effugeret, super flumen ambulavit et pertransiit, eumque ab incolis vocari *Zome*, qui non videtur esse alius quam sanctus Thomas. *In epist. ad Rom.*, c. x, 17.

bien reçus. Il a même enseigné à chanter des cantiques, dans lesquels l'observation des commandements de Dieu est fortement recommandée. Cet homme a laissé des disciples, qui ont témoigné une joie extrême de nous voir, et qui poussent l'assiduité auprès de nous jusqu'à l'obsession[1]. »

N'est-il pas admirable que le souvenir de l'apôtre saint Thomas se soit conservé pendant tant de siècles, parmi ces peuplades sauvages? Pourquoi le souvenir de cet apôtre et non pas d'un autre : sinon parce que c'est à *saint Thomas*, que ces tribus d'outre-mer furent redevables de la première semence évangélique ?

« Chez les Manacicas, autre tribu de l'Amérique du sud, une ancienne tradition, dit le père de Charlevoix, porte que l'apôtre *saint Thomas* a prêché l'évangile dans leur pays, ou y a envoyé quelques-uns de ses disciples. Ce qui est certain, c'est qu'à travers les fables grossières et les dogmes monstrueux dont leur religion est composée, on y trouve *bien des traces de christianisme*.

« Non loin de là, est une vaste plaine peuplée d'indigènes, appelés *Chevelus*, parce que tous, hommes et femmes, laissent croître leurs cheveux, dont ils coupent seulement les extrémités en rond. Le père jésuite Montoza pénétra chez eux et eut le bonheur d'en convertir un grand nombre. D'autres indigènes se réunirent aux nouveaux chrétiens et

[1] *Hist. gén. des miss.*, t. I, 2e part., p. 434.

on forma une *Réduction*, dans un lieu qu'on nommait le cimetière de *Puy-Zomé*, parce que, suivant une *ancienne tradition*, *saint Thomas* y avait enterré un grand nombre de chrétiens, et la Réduction eut pour patron ce saint apôtre[1]. »

La même tradition s'est trouvée dans l'Amérique du nord. « La cosmogonie des Mexicains, dit M. de Humboldt, leur tradition sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal, élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; les cérémonies d'ablutions, pratiquées à la naissance des enfants; ces idoles faites avec de la farine de maïs, pétrie et distribuée en parcelles au peuple assemblé dans l'enceinte des temples; ces déclarations de péchés faites par les pénitents; ces associations religieuses, ressemblant à des couvents d'hommes et de femmes : toutes ces circonstances et d'autres encore firent croire aux religieux qui accompagnaient l'armée des Espagnols, lors de la conquête, qu'à une époque très reculée le christianisme avait été prêché dans le Nouveau-Monde[2].

« Des savants mexicains crurent reconnaître

[1] Charlevoix, *ibid.*, t. I, p. 324.

[2] Ils n'avaient pas tort. Quand on voit un pays mahométan, par exemple, on peut dire en toute assurance qu'on y a semé le mahométisme. De même quand on trouve, dans l'Amérique du nord et du sud, tant de choses chrétiennes, n'est-on pas en droit de dire que le christianisme y a été semé?

l'*apôtre saint Thomas* dans ce personnage mystérieux, grand prêtre de *Tula*, que les Cholulains connaissaient sous le nom de *Quetzalcoatl*[1]. »

Terminons par une pensée de nature à confirmer ce qui précède. En y réfléchissant, on n'est pas trop étonné que la tradition attribue à saint Thomas l'évangélisation de l'Amérique. Dans ce fait, se révèle une de ces belles harmonies, si fréquentes dans les œuvres de la sagesse éternelle. D'une part, comme pénitence de son incrédulité passagère, la Providence aura voulu que saint Thomas allât jusqu'aux dernières limites du monde, affirmer lui-même la divinité du bon Maître, dont il avait eu, grâce à la condescendance infinie du Sauveur, le privilège exclusif de se convaincre par une expérience personnelle.

D'autre part, de tous les apôtres saint Thomas paraît être, avec saint Paul, celui qui parcourut le plus de contrées. On lit dans le Bréviaire romain au jour de sa fête : « Il partit pour annoncer l'Évangile dans un *grand nombre de pays :* aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux Hyrcaniens, aux Bactriens, auxquels il fit connaître les préceptes de la foi et de la vie chrétienne[2]. »

Les traditions et les faits qu'on vient de lire, et dont on pourrait sans peine grossir le nombre, nous

[1] *Vue des Cordillères*, t. I, p. 237.

[2] In multas provincias profectus est ad prædicandum Christi evangelium : Parthis, Medis, Persis, Hyrcanis et Bactris christianæ fidei et vitæ præcepta tradidit.

semblent suffisants pour établir, autant qu'elle peut l'être, la prédication *apostolique* de l'Évangile dans le Nouveau-Monde. De là, sauf erreur, une double certitude : certitude de la miraculeuse rapidité avec laquelle la lumière du soleil de justice s'est répandue sur toute la terre ; certitude de l'accomplissement littéral de la prophétie de Notre-Seigneur. En envoyant les apôtres prêcher dans tout l'univers, *in mundum universum*, et jusqu'aux dernières limites de la terre, *et usque ad ultimum terræ*, ne serait-il pas absurde de prétendre qu'il aurait voulu dire : Évangélisez seulement l'Ancien-Monde, mais oubliez l'Amérique, et laissez sous l'empire du démon la moitié du globe ?

Oh ! que nous avons peu de foi en sa puissance et en sa bonté infinie ; et que nous connaissons peu nos origines chrétiennes !

CHAPITRE XV

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DES GAULES *EN PARTICULIER*

Oppositions de quelques critiques modernes, insensées et malsaines. — La Gaule chrétienne, fille des Apôtres. — La France, une des premières à connaître le Christianisme. — Preuves de raison. — Paroles de Tertullien. Témoignage de Taraud. — Nullité des Textes de Grégoire de Tours et de Sulpice Sévère. — Le Bref de Paris. — Note de Baronius.

Après les preuves de l'évangélisation apostolique du globe tout entier : *in universo orbe*, il peut, à bon droit, paraître superflu de produire des raisons particulières, pour assurer la même gloire aux églises des Gaules : il n'en est pas ainsi. Sous des prétextes, que nous examinerons bientôt, des critiques modernes et des critiques français s'obstinent à nier l'évangélisation de la France par les apôtres en personne, ou par les compagnons de leur apostolat.

Insensées et malsaines sont leurs prétentions.

Insensées : elles ne reposent sur aucun fondement solide, et nous leur opposons une négation radicale. La vérité est 1° qu'en France, la foi remonte aux premiers jours de l'église naissante. A l'exemple de ses sœurs de l'Orient et de l'Occident, la Gaule peut dire en toute assurance : Et moi aussi, je suis fille des apôtres. Je ne suis pas un enfant

posthume, je connais ma généalogie. Comme celui de mes sœurs, mon acte de baptême date de l'époque écoulée entre la croix du Calvaire et la ruine de Jérusalem.

La vérité est 2° qu'après la Palestine, la France, la première peut-être, a connu le christianisme : je veux dire a été sérieusement informée de la naissance de Notre-Seigneur et des miracles qui éclatèrent autour de son berceau : venons aux preuves.

Nous demandons d'abord à nos critiques jansénistes et gallicans : Où avez-vous vu qu'en annonçant la prédication de l'évangile par toute la terre, avant la ruine de Jérusalem, Notre-Seigneur ait dit : Cet évangile sera prêché dans tout l'univers, *in universo orbe*, excepté dans les Gaules?

Où avez-vous vu que saint Paul, annonçant à deux reprises différentes, l'an 58 et l'an 60, que l'évangile avait fait le tour du monde, ait placé cette restriction : Excepté dans les Gaules?

De quel droit mettez-vous aux paroles du Fils de Dieu et des apôtres une limite qui n'existe pas, et que ni l'Écriture ni les Pères n'y ont jamais trouvée?

Sur quelle autorité vous permettez-vous d'exclure les Gaules du bienfait de l'évangélisation apostolique? Les Gaules étaient-elles un coin de terre inconnu? N'étaient-elles pas, au contraire, une des parties les plus considérables et les plus florissantes de l'ancien monde? Ne formaient-elles pas un assemblage de nations très connues et très redoutées? N'étaient-elles pas aux portes de Rome, de-

meure de saint Pierre, spécialement chargé de former l'immense bercail dont il était le chef?

Et pendant vingt-cinq ans, saint Pierre serait demeuré à Rome, les bras croisés, en face des Gaules, journellement fréquentées par les Romains, sans y venir lui-même, ou sans y envoyer un seul missionnaire! Et parmi les autres apôtres ou les soixante-douze disciples, qui visitèrent les peuples les plus obscurs, les plus reculés de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, pas un n'aurait eu la pensée d'évangéliser les Gaules!

Poser de pareilles questions, n'est-ce pas les résoudre?

D'ailleurs, est-ce que dans les témoignages des Pères, notamment saint Irénée et Tertullien, les Gaules et toutes les Gaules ne sont pas nommées, parmi les nations appelées primitivement à la foi? Enfin, nos anciennes traditions ne sont-elles pas unanimes à faire remonter l'origine de nos grandes églises jusqu'aux apôtres!

Pour fermer la bouche à ses détracteurs, la France peut donc leur dire ce que l'Église elle-même dit aux hérétiques : « Qui êtes-vous? quand et d'où êtes-vous venus? que faites-vous chez moi n'étant pas miens? de quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous autorise, Valentin, à détourner mes canaux? qui vous donne le pouvoir, Apelles, de déplacer mes bornes? La possession est à moi : pourquoi venez-vous ici, tous tant que vous êtes, semer et brouter dans mon champ?

« La possession est à moi; je possède depuis longtemps; je possède la première; j'ai des titres certains, signés de la main des premiers possesseurs : je suis héritière des apôtres [1]. »

Cette glorieuse prétention est bien fondée. Écoutons d'abord un vénérable organe de nos anciennes traditions. « Nous ne trouvons pas un des anciens évêchés des Gaules, qui n'ait eu pour fondateur quelque disciple de Jésus-Christ ou des apôtres. Saint Paul passant en Espagne laissa Trophime à Arles; saint Pierre envoya à Bourges saint Ursin, qui avait été lecteur en la dernière cène, où Notre-Seigneur institua le Très Saint Sacrement; saint Martial à Limoges, qui prêcha aussi à ceux de Bordeaux, de Toulouse, de Cahors et d'Aquitaine.

« On croit que c'est de lui que saint André dit à Notre-Seigneur, dans le désert, qu'il y avait un enfant qui portait cinq pains et deux poissons, et qui ressuscita un mort avec le bâton que saint Pierre lui avait donné.

« A Cologne, saint Materne, le fils unique de la veuve de Naïm, ressuscité par Notre-Seigneur. A Trèves, saint Euchaire; à Châlons, en Champagne.

[1] Qui estis? quando et unde venistis? quid in meo agitis non mei? quo denique, Marcion, jure sylvam meam cædis? qua licentia, Valentine, fontes meos transvertis? qua potestate, Apelles, limites meos commoves? Mea est possessio, quid hic cœteri ad voluntatem vestram seminatis et pascitis? Mea est possessio, prior possideo, habeo origines firmas ab ipsis auctoribus quorum fuit res : Ego sum hæres apostolorum, etc. *De præscript.*, ch. XXXVII.

saint Memmius; à Reims, saint Sixte; à Orléans, saint Aubin, un des soixante-douze disciples.

« Le christianisme fit de grands accroissements en Gaule sous les empereurs Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, par les soins des prédicateurs que saint Pierre y avait envoyés.

« Saint Clément, son successeur en la chaire, continua l'ouvrage que son maître avait commencé, et envoya en ces provinces plusieurs disciples de Notre-Seigneur, et presque tous les grands hommes qui faisaient profession de christianisme, pour travailler à l'instruction du peuple, *le plus docile qui soit dans le monde*.

« A Lyon, saint Pothin; à Tours, saint Gatien; à Rouen, saint Nicaise; au Mans, saint Julien avec Simon le Lépreux. Saint Denys, Aréopagite, était venu d'Athènes avec ses compagnons: Eutrope, Regulus, Jonas, Rustique, et Éleuthère. Saint Clément l'envoya dans les Gaules et lui donna quatre autres compagnons: Sanctinus, Tautinus, Lucianus et Eugenius, autrement Marcellus, la plupart citoyens Romains.

« Saint Denys arrive en Provence avec sa chère troupe qui venait de Rome, d'Asie, de Grèce et de Palestine, pour déraciner l'idolâtrie et prêcher l'évangile en Gaule. A Arles, il apprit l'état de l'Église, les mœurs et les enseignements que son maître saint Paul avait donnés aux habitants de cette ville. Il y laissa Regulus ou Rieul pour gouverner cette

église qui n'avait point de pasteur, Trophime étant déjà décédé. Lui-même continua son chemin et dispersa ses disciples selon le besoin [1]. »

Cependant, après une possession paisible de plus de quatorze siècles, des hommes, qui se croyaient d'autant plus habiles qu'ils étaient plus dédaigneux, vinrent contester aux églises des Gaules, à celle de Paris en particulier, leurs titres originaires et bafouer leurs traditions. Grâce à l'esprit de dénigrement qui soufflait alors sur l'Europe, ils réussirent à former une école de négateurs. Recrutée tour à tour parmi les protestants, les jansénistes, les gallicans, les rationalistes, tous fils de leur éducation païenne, cette triste école comptait encore, dans ces derniers temps, quelques représentants attardés [2].

Voués au noble métier de *dénicheurs de saints*, maîtres et disciples ont trouvé bon de décapiter nos églises et de laisser les Gaules ensevelies, jusqu'au milieu du troisième siècle, dans les ténèbres du paganisme, tandis que le reste du monde jouis-

[1] Taraud, *De l'état des Gaules*; voir aussi : *Vie de saint Martial*, par le P. Bonaventure de Saint-Amable, 1re part., liv. VI, ch. v ; *Chronique de Verdun*, par Hugues de Flavigny ; *Annales d'Avignon*, par Bordein, arch. de cette ville ; Dupleix, *Hist. de Clovis* ; Gabriel du Préau, *Hist. de Pépin* ; Pamelius, *in Tertull. lib. adv. Judæos*, ch. VII, etc.

[2] Le plus judicieux des critiques, le père Honoré de Sainte-Marie, prouve que les critiques modernes se sont fait bien souvent des règles à plaisir, qu'ils les ont observées ou négligées suivant leurs caprices, et que, par conséquent, on fait très bien de revenir sur plusieurs de leurs jugements. *Réflex. sur les règles et l'usage de la critique*, t. II, p. 7.

sait depuis longtemps de la lumière de l'évangile. Sur quoi appuyaient-ils cette prétention, assez peu patriotique? sur deux textes isolés : l'un de Sulpice Sévère, l'autre de Grégoire de Tours.

Nous arrêter à discuter ces textes et à les réfuter, serait recommencer un travail fait par vingt auteurs, et bien fait[1]. Il nous suffira de dire : 1° que le texte de Sulpice Sévère a été mal traduit ; cela sciemment et dans l'intérêt de la cause ; 2° que le texte de Grégoire de Tours a été interpolé ; 3° qu'en les supposant bien traduits et non interpolés, ces textes ne prouvent rien contre l'apostolicité immédiate de nos églises, attendu qu'ils sont en contradiction avec le sens commun, l'autorité des Pères, les faits les plus éclatants de l'histoire et le témoignage de toutes nos traditions. Voilà ce qu'ont démontré avec

[1] Voir entre autres : Hugo Ménard. *Diatrib. in Sulpit. Sever*; le P. Bonaventure de Saint-Amable, *Apostolat de saint Martial*; M. Faillon, *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Madeleine*, etc. M. l'abbé Arbellot, *Sur saint Martial*; MM. Davin et Darras, *Vie de saint Denys l'aréopagite*, etc., etc.

Lorsqu'il y a quelques années, le diocèse de Paris revint à la liturgie romaine, on présenta le nouveau *Propre* à l'approbation du souverain pontife. Pie IX fit effacer des leçons ce qui paraissait contraire à l'apostolat de saint Denys l'Aréopagite, comme premier évêque de Paris. « L'Église catholique, dit-il, n'a jamais connu qu'un saint Denys, missionnaire dans les Gaules, celui qui fut disciple de saint Paul et à qui vous devez le don de la foi. » Telle fut aussi la constante tradition de la France, attendu que l'église de Saint-Louis des Français à Rome, bâtie à la fin du XVIe siècle, est dédiée à la sainte Vierge, à saint Denys l'Aréopagite, apôtre de Paris, et à saint Louis, roi de France.

une incontestable évidence les auteurs que nous venons de nommer et les savants compagnons de leurs travaux[1].

Il y a trois cents ans, Baronius fermait, par ces paroles bonnes à rappeler, la discussion sur l'autorité de Grégoire de Tours en particulier, par conséquent de Sulpice Sévère et des hypercritiques, tous à cheval sur ces deux auteurs :

« Quant au texte de Grégoire de Tours, qui met au troisième siècle la mission de saint Denys à Paris, et qu'on oppose à toute la tradition : ce texte est aussi vrai que ceux, où cet auteur recule à la même époque la mission de saint Trophime à Arles, de saint Paul à Narbonne, de saint Martial à Limoges, qui tous furent envoyés par les apôtres, comme l'attestent clairement les actes et les anciens martyrologes. Que Grégoire me pardonne : il ne s'est pas trompé seulement sur les temps anciens, mais encore sur les choses de son époque, comme je l'ai souvent démontré[1]. »

[1] Voir : *De l'autorité de Grégoire de Tours*, par M. Lecoy de la Marche, de l'école des Chartes.

[2] Quod autem prædictis omnibus de Dionysio, ex Gregorio Turonensi opponitur, quod dicat in *Historia de gestis Francorum*, tit. I, cap. x, sanctum Dionysium missum esse Parisios temporibus Decii : id quidem tam verum est quam quod asserit Trophimum Arelatem, Paulum Narbonam, et Martialem Lemovium, eisdem Decii temporibus missos in Galliam : quos omnes liquido constat ab apostolis illuc esse directos, prout acta et antiqua Martyrologia attestantur. Pace Gregorii dixerim, ipsum non tantum in tam remotis, sed in his etiam quæ suorum sunt temporum aliquando esse hallucinatum, sæpe superius ostensum est. *Annot. ad Martyrol.*, 9 novembre.

CHAPITRE XVI

ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DES GAULES *EN PARTICULIER* (SUITE).

Histoire du *Martyrologe des Gaules, Martyrologium Gallicanum.* — Origine de cet ouvrage. — Soins apportés à sa rédaction. — Son importance. — Il consacre l'apostolicité immédiate de nos églises. — Il met à néant les objections des critiques modernes.

La plupart des auteurs cités au chapitre précédent ont eu de glorieux prédécesseurs. Dès le principe, la France, la vraie France, la France de la tradition, s'émut à l'audacieuse prétention des hypercritiques. Une réaction puissante se manifesta sous Louis XIII : voici à quelle occasion.

A l'exemple de ses prédécesseurs, le pieux monarque récitait chaque jour son bréviaire. Comme il disait l'office de saint Denys l'Aréopagite, apôtre de Paris, le Përe Sirmond entra chez le roi : « Quel saint Denys fêtez-vous aujourd'hui ? lui demanda le prince. » Sirmond lui répondit : « Je fête saint Denys, venu dans les Gaules au milieu du troisième siècle : c'est lui, et non pas saint Denys l'Aréopagite, qui est l'apôtre de Paris. »

Troublé de cette réponse, le roi garda le silence. Quelques jours après il fit appeler du Saussay, pro-

tonotaire apostolique, et depuis évêque de Toul, un des plus laborieux, des plus modestes et des plus savants hommes de son siècle. Le roi se plaignit des attaques dirigées contre la tradition des églises de France. Elles lui paraissaient injurieuses, mal fondées et funestes au royaume. « Veuillez donc, ajouta le monarque, vous mettre à l'œuvre et, en vengeant nos traditions, nous conserver le patrimoine que nous avons reçu de nos pères. Écrivez, en mon nom, dans tout le royaume, afin qu'on vous envoie tous les documents utiles à votre travail. »

Du Saussay s'empresse d'obéir. Au nom de Sa Majesté, il commence par écrire à tous les archevêques et évêques des Gaules, aux chapitres et aux ecclésiastiques séculiers connus par leur science. « Je vous prie, leur dit-il, de m'adresser tous les documents que vous possédez sur l'origine de vos églises, sur les saints de vos provinces et de la Gaule en général. » De toutes parts, on répond avec empressement et les matériaux abondent.

« Un chapitre ne suffirait pas, dit du Saussay, pour nommer toutes les églises, de qui nous avons reçu les secours demandés. Afin de tout dire d'un seul mot, j'affirme en conscience qu'un très grand nombre de sièges épiscopaux et d'églises mères, depuis Aoste, Tarantaise, Sion, situées dans les Alpes, jusqu'à l'Océan qui sépare la France de l'Angleterre ; depuis Trèves jusqu'à Auch ; depuis Rouen jusqu'à Toulouse ; depuis Amiens jusqu'à Arles, se sont empressés de mettre leurs titres à notre

disposition. Quelques-unes même de ces églises nous ont envoyé non seulement l'histoire de leur fondation, la succession de leurs évêques, le catalogue des saints locaux, et de leurs saintes reliques; les monuments, médailles, inscriptions, manuscrits, dans un ordre parfait; mais encore leurs histoires intégrales manuscrites, les unes récentes, les autres anciennes : le tout avec une munificence au-dessus de tout éloge [1]. »

Après le clergé séculier, le consciencieux prélat écrivit au clergé régulier. La plupart des plus célèbres monastères de France lui ouvrirent leurs trésors : manuscrits, diplômes, chartes, tout ce qui

[1] Hic recensere ecclesias omnes a quibus postulata subsidia accepimus capituli unius angustia non sustineret. Paucis igitur multa ut complectar, serio assevero : permultæ sedes pontificiæ et matrices ecclesiæ, quæ ab Augusta Prætoria, antiquo gallici sceptri dominio; ab ipsa sede archiepiscopali Tarantasia in Alpibus Graiis ; a Seduno Vallesiæ regionis capite, erecto, ad Rhodanum intra Alpes Graias et Lepontias, ad Britannici et Gallici oceani extrema littora, ad Armoricæ provinciæ ultimos terminos:

Item ab Augusta Trevirorum ad Augustam usque Ausciorum ; a Rothomago ad Tolosam; ab Ambiano ad Arelatem, sitæ sunt, non segni manu nobis sua symbola contulere.

Et aliquæ quidem tanta nobis copia adfuerunt, ut non solum episcopalis suæ cujusque originis et successionis series, sanctorumque localium indices, et reliquiarum sacrarum moniliumque mysticorum annotamenta, ad diplomatum insigniorum apographa sedulo conserta dederint; sed integras quoque suas historias mm. ss. quasdam recens, quasdum dudum exaretas, nobis exhuberanti munificentia et nunquam satis laudanda a me gratificatione, ultro transmiserint. *Apparatus ad Martyrol. Gallic.*, ch. XXV, p. xc, edit. in fol., 1637.

avait échappé de monuments anciens aux ravages des protestants lui fut communiqué[1].

Après le clergé, les laïques. Comme on savait dans toute la France que le savant protonotaire travaillait par ordre du roi, toutes les archives des municipalités des villes et des provinces lui furent ouvertes. Il en tira les documents les plus variés et les plus authentiques. Lui-même rechercha avec ardeur, tous les monuments publics et particuliers des églises et des monastères, publiés ou inédits.

« J'ai recherché, dit-il, avec un soin jaloux, les livres liturgiques, surtout les anciens, les bréviaires, les missels, les martyrologes. Quelques-uns de ces livres remontent à plus de cinq cents ans ; plusieurs à plus de six cents ans, comme le prouvent les indications des calendriers, les caractères de l'écriture, les vignettes sur parchemin, admirables de travail et de piété.

« De plus, toutes les histoires générales des Gaules, les chroniques communes et particulières, les registres des villes, et autres monuments publics ; les archives manuscrites ou publiées des églises et des monastères ; les annales sacrées et profanes des nations étrangères, que j'ai pu découvrir, je me les suis procurées, et j'en ai tiré parti pour appuyer et orner ce martyrologe, afin que, paraissant accom-

[1] Monasteria Galliæ insignia pleraque etiam nobis pignora pietatis et venerandæ antiquitatis, quæ post tam lugubria sacrorum locorum excidia remanserunt, egregia monimenta contribuere. *Ibid.*

pagné de la vérité et de l'autorité, il fût reçu avec plaisir et profit[1]. »

Il ne s'en tient pas là. Dans son ardent amour de la vérité, il envoie partout des hommes intelligents et sûrs, pour fouiller les archives sacrées et profanes des églises même les plus obscures, et lui rapporter tout ce qui aurait pu échapper à ses correspondants[2].

Des trésors d'antiquités étaient entre les mains de l'illustre prélat. Restait à tirer parti de cette collection, la plus riche qui fut jamais. Aussi modeste que savant, du Saussay ne voulut pas se charger lui seul d'un pareil travail. Pour l'exécuter, il s'adjoi-

[1] Insuper et municipales libros, civiles sacrosque civitatum fastos; provinciarum singularium speciales historias; annales quoque Galliæ generales, chronica communia, singularia, censuales urbium codices, et publica quævis monimenta; sed et particulares libellos ss. Ecclesiarum cœnobiorum mm.ss. editos; quin et externarum gentium historias sacras et profanas, quas potui investigando nancisci, comparavi, ordiendoque, texendo, fulciendo, decorando huic Martyrologio adaptavi, ut cum veritate prodiret, cum auctoritate incederet, cum gratia et fructu exciperetur.

Liturgicos seu missales codices, breviaria non tam nova quam vetera sollicitè perquisivi, collegi, quorum nonnulla ante annos [illegible]agentos, nonnulla ante sexcentos patent ex kalendariorum consignatione et characteris mis eam antiquitatem plane spirantibus, quin et testantibus indiciis perspicuis, in membranis, cum figuris mire devotis exarata. *Ibid.*

[2] Insuper ne ipsemet quicquam prætermitterem, undique per submissos indagatores sacra quæque monumenta perscrutatus localium ss. plerasque historias, et nonnullarum Ecclesiarum etiam minimarum crepundia, titulos, fastos, patrocinia, schedas, codicillos et sane non inania documenta, Deo adjuvante, reperi, obtinui, compilavi. *Ibid.*

gnit les plus graves et les plus savants hommes de l'époque : entre autres le père Sirmond, jésuite, non suspect; le célèbre Claude Robert, auteur de la *Gaule chrétienne* ; Nicolas Camuzat, chanoine et antiquaire de Troyes; le père André Raisin, abbé des Célestins, au diocèse de Soissons, infatigable chercheur; le père Hugues Ménard, bénédictin, dont le nom seul fait autorité ; le bénédictin Othon Mottet, de Toulouse; le très érudit archidiacre de Carcassonne, dom Siméon, et d'autres non moins habiles.

De pareilles richesses, recueillies avec de pareils soins et mises en œuvre par de pareilles mains, est sorti le *Martyrologe des Gaules* [1]. Nous demandons si, au point de vue scientifique et littéraire, il est beaucoup d'ouvrages, ou même s'il en est un seul, qui offrent les mêmes garanties?

Mais ce n'est pas tout : un martyrologe présente un caractère particulier d'autorité, car il est plus qu'un livre ordinaire. La rédaction exige une attention scrupuleuse et une conscience à toute épreuve. En effet, le martyrologe est le catalogue officiel des saints d'un ordre religieux, d'un pays ou de l'église universelle. Les défenses les plus sévères des souverains pontifes empêchent d'y placer des personnages dont la sainteté serait douteuse. Agir autrement serait induire les fidèles dans de graves erreurs et exposer l'Église elle-même aux moqueries des hérétiques et des incrédules.

[1] *Martyrologium Gallicanum*, 2 grands volumes in-folio.

Aussi les différents auteurs des martyrologes anciens et modernes ont eu soin de s'entourer de tous les documents possibles et de citer les sources où ils les ont puisés. On peut s'en convaincre en lisant les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Usuard, d'Adon, de Molanus, de Maurolicus, de Galesinius, de Baronius, d'Henriquez et des autres.

Du Saussay a compris ce devoir. « Je puis affirmer, dit-il, que la rédaction de ce martyrologe a été faite avec toute la candeur et toute la diligence qu'on peut attendre d'un historien sincère. Dieu m'est témoin, je le déclare sérieusement et nettement, que je n'ai laissé entrer dans ce travail, par fraude ou par malice, rien contre la vérité reconnue; rien sans indication et sans preuve des faits contenus dans les histoires qui m'ont été confiées; rien contre ma conscience; rien, j'en ai la confiance, contre la foi et la religion catholique; rien contre les bonnes mœurs; rien par haine ou par amour de qui que ce soit; mais, autant que mes études et mon travail l'ont permis, j'ai tout pesé au poids du sanctuaire [1]. »

[1] Dico eo sensu seriem hujus martyrologii me plane sinceram asserere, quo ex sinceri historici candore et diligentia pia narratio exigi debet, nempe ut, Deus testis est, serio et nitide profiteor, me nihil contra exploratam veritatem; nihil absque indicio, quin et fulcimento, creditæ a me veritatis et insinuatæ historiæ; nihil contra propriam conscientiam; nihil est, reor, contra fidem et religionem orthodoxam; nihil contra bonos mores; nihil denique odio vel amore cujus-

A moins d'accuser d'ignorance ou de fourberie les hommes les plus respectables et toutes les églises d'un grand royaume, nous pouvons donc accepter avec une entière confiance les documents contenus dans le martyrologe, sur l'évangélisation apostolique des Gaules. Qu'on veuille bien se le rappeler, lorsqu'on lira, extraites de cet ouvrage, les biographies de nos premiers missionnaires. Ces biographies sont l'histoire de tous les personnages nommés dans le Nouveau Testament, depuis l'évangile de saint Matthieu jusqu'à l'Apocalypse inclusivement.

Grâce à ce travail monumental, les grandes églises de France, comme toutes leurs sœurs d'Orient et d'Occident, peuvent dire, preuves en mains : Nous aussi, nous sommes filles des apôtres. Notre acte de naissance remonte aux premiers jours du christianisme. Du Nord au Midi, nous pouvons nous glorifier d'avoir reçu le don de la foi de saint Pierre et de saint Paul en personne, des compagnons de leur apostolat, et des amis intimes du Sauveur.

Voici Marseille, Tarascon, Aix, Avignon, qui montrent inscrits en tête de leurs annales les noms bénis de Lazare, Marthe, Madeleine, Maximin. A leur suite, viennent nos plus vénérables églises qui, d'une voix unanime, répètent : Saint Pierre envoya dans l'Aquitaine Martial, à qui Li-

piam, in hujus collectionis texturam, ullo dolo vel malitia invasisse : sed ad sanctuarii pondus omnia, quantum valui studio et opera perpendisse. *Apparat.*, ch. XXII, p. 73.

moges, Bordeaux, Toulouse, Cahors, Rodez, sont redevables du don de la foi ; Front, qui apporta l'évangile à Périgueux ; Trophime, à Arles ; Bénigne, à Dijon et à Langres ; Lin, à Besançon ; Denys l'Aréopagite, à Paris ; Sixte, à Reims ; Sabinius, à Sens ; Julien, au Mans ; Clément, à Metz ; Memmius, à Châlons ; Sanctinus, à Chartres, Meaux et Verdun ; Ursin, à Bourges ; Austrémoine, en Auvergne ; Eutrope, en Saintonge ; Materne et Valère, à Trèves et à Cologne ; Euchaire, Égiste et Marcien, en Germanie.

Saint Paul, se rendant en Espagne, laissa dans nos provinces méridionales Crescent, Sergius Paulus, et Aphrodisius qui fondèrent les églises de Vienne, de Narbonne et de Béziers. Tels sont, et beaucoup d'autres, les missionnaires que les apôtres et surtout saint Pierre, envoyèrent dans les Gaules [1].

En terminant, nous demanderons aux hypercritiques comment ils osent opposer, sans rougir, Sulpice Sévère et Grégoire de Tours à toute la tradition ? Supposons, ce qui n'est pas, les textes de ces deux auteurs bien expliqués et non interpolés : quelle créance méritent, devant n'importe quel tribunal, deux témoins qui se trompent souvent, qui se contredisent, qui sont en opposition avec la logique, avec l'histoire et avec une succession quinze fois séculaire de témoins nombreux,

[1] Voir Baronius, an. 46, n. 2 ; Pamelius, *Not.* 30 *à* 51 *in Tertullianum, lib. advers. Judæos*, édit. in-fol., p. 177, 179 ; et les auteurs que nous citerons à la fin de chaque biographie.

dignes de toute confiance et unanimes dans leur témoignage[1] ?

Si les rôles étaient changés, c'est-à-dire, si les hypercritiques avaient pour eux la logique, l'histoire, toute la tradition, et que nous fussions réduits à leur opposer seulement deux écrivains, d'une autorité plus que douteuse sur le point du débat, ils chanteraient victoire. Aux yeux de tout homme impartial, ils auraient raison, car nous aurions tort.

Qu'ils se jugent donc eux-mêmes et que, renonçant à de tristes préjugés, fruits d'une éducation fausse ou d'une étude superficielle, ils cessent de s'attirer les reproches trop fondés d'ignorance, d'entêtement et de mauvaise foi.

[1] Dieu nous garde de parler de la sorte pour diminuer le mérite de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours, dont les ouvrages sont précieux à plus d'un titre. Nous le faisons uniquement pour sauvegarder les droits de la vérité et le respect dû à notre vénérable antiquité.

CHAPITRE XVII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Les Gaules ont connu avant les autres nations la venue du Rédempteur : Preuves. — Le retentissement des premiers miracles du Christianisme. — Les Gaulois, gardes du corps d Hérode. — Archélaüs, fils d'Hérode, exilé dans les Gaules, dix-sept ans avant la mort de Notre-Seigneur.

Dans les Gaules la foi remonte aux premiers jours du christianisme : c'est une vérité établie dans le chapitre précédent. Nous avons ajouté qu'entre toutes les contrées de l'Occident, les Gaules ont été les premières *sérieusement informées* de la présence du Fils de Dieu parmi les hommes ; il reste à le prouver.

De toute éternité la France avait été choisie pour être la fille aînée de l'Église. Avant tout raisonnement, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'en cette qualité elle a dû connaître, avant ses sœurs, les grands événements qui signalaient la venue du Messie et la présence du Messie lui-même. C'est là une de ces belles harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans les œuvres de la sagesse éternelle, et dont un esprit superficiel peut seul mettre en doute la touchante réalité. D'ail-

leurs, de cette glorieuse prédilection, l'histoire va bientôt nous fournir les preuves les plus concluantes.

En attendant, nommons quelques-uns des événements prodigieux dont il s'agit, et qui se rattachaient intimement à la personne de Notre-Seigneur.

Tels sont : 1° Les miracles qui resplendirent autour du berceau de saint Jean-Baptiste et dont le retentissement ébranlait la Judée ; les prédications du précurseur aux soldats et aux multitudes de toute condition, accourues sur les bords du Jourdain, pour entendre cette voix du désert et recevoir le baptême de la pénitence; l'effrayante austérité du plus grand des enfants des hommes, qui le faisait prendre par les savants eux-mêmes, pour un des anciens prophètes, pour Élie et pour le Messie en personne;

2° L'étoile miraculeuse, dont l'éclat plus brillant que le soleil avait illuminé la zone orientale du ciel;

3° L'arrivée des Mages; leur entrevue avec Hérode, et la nouvelle qu'ils lui donnèrent de la naissance du roi des Juifs : nouvelle publique qui jeta le trouble dans le cœur d'Hérode et mit en émoi toute la ville de Jérusalem;

4° Le massacre, inouï dans l'histoire, de milliers d'enfants, ordonné par Hérode, dans le but de faire périr le miraculeux nouveau-né;

5° L'apparition des anges aux bergers ;

6° La présentation de l'enfant-Dieu au temple de Jérusalem, avec la double prophétie d'Anne et de Siméon.

Dans les desseins de la Providence, ces faits avaient pour but d'appeler l'attention de tous les peuples sur la Judée; de leur communiquer cet ébranlement universel annoncé par les prophètes, comme précurseur de l'arrivée du Désiré de toutes les nations: *Movebo omnes gentes : et veniet Desideratus cunctis gentibus* [1]; et de les appeler à venir, par de nombreuses députations, s'assurer de la réalité des choses. Les vues de la Providence ne furent pas trompées.

A son action directe, se joignaient les anciennes traditions, conservées chez les nations païennes de l'Occident, comme de l'extrême Orient. Ces traditions annonçaient que de la Judée sortirait, vers cette époque, le dominateur du monde; le saint, le roi, le législateur par excellence. Ces causes réunies mirent le monde dans un mouvement, dont il n'a pas vu et dont il ne verra jamais d'exemple. Il en devait être ainsi. La descente sur la terre de Dieu en personne, sous une forme visible, n'était-ce pas le plus prodigieux événement qui se puisse imaginer?

De tout cela on nous parle peu, il est vrai; beaucoup même ne s'en doutent pas. Nous nous imaginons volontiers que Notre-Seigneur a passé sur la terre sans bruit et sans éclat: astre brillant, sans

[1] *Aggæi*, XI, 8.

doute, mais promptement obscurci et vu seulement des habitants du petit coin de terre, appelé la Palestine : c'est tout le contraire qui est la vérité.

Les hommes sont toujours les mêmes. Guérir instantanément des malades désespérés; ressusciter des morts; nourrir des milliers de personnes avec quelques pains; marcher sur les flots; d'un mot apaiser les tempêtes : dans tous les temps et chez tous les peuples, des faits de ce genre, souvent répétés par le même personnage, en présence de milliers de témoins, sont de nature à frapper les esprits, à se répandre au loin et appeler sur les lieux, théâtres de pareils prodiges, des multitudes ardentes de curiosité ou avides de guérison.

Or, pendant plusieurs années Notre-Seigneur sema des miracles sur ses pas. Le nombre en est tel, qu'un témoin oculaire, saint Jean l'Évangéliste, dit dans une sublime hyperbole : « S'ils étaient rapportés en détail, le monde pourrait à peine contenir les livres dans lesquels ils seraient écrits [1]. »

Aussi l'histoire n'a pas manqué de conserver le souvenir de ce flux et reflux immense de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident vers la Judée, pour être témoins des prodiges dont le retentissement arrivait jusqu'aux extrémités du monde et

[1] Multa quidem et alia signa fecit Jesus in conspectu discipulorum suorum quæ non sunt scripta in libro hoc. C. xx, 30. — Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus ; quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. C. xx, 25.

voir les personnages extraordinaires qui les opéraient.

Le père de l'histoire ecclésiastique, Eusèbe écrit : « Comme les œuvres merveilleuses de Notre-Seigneur avaient rendu sa divinité célèbre dans le monde entier, il arrivait auprès de lui, même des régions les plus éloignées de la Judée, des multitudes innombrables de malades et d'affligés de toute nature, dans l'espoir de recouvrer la santé [1]. »

Ce n'étaient pas seulement les juifs de la dispersion, qui venaient en foule à Jérusalem, attirés par la renommée de saint Jean-Baptiste et de Notre Seigneur; c'étaient les Gentils eux-mêmes, de toutes les parties du monde. Nous en voyons à l'époque de la dernière Pâque, qu'on croit venus d'Espagne, s'adresser à l'apôtre saint Philippe pour obtenir de lui la faveur de voir le divin Maître [2].

Au jour de la Pentecôte, il y avait à Jérusalem des habitants de toutes les nations qui sont sous le ciel : *Ex omni natione quæ sub cœlo est.* Retournés dans leurs pays, ces témoins des miracles les plus extraordinaires ne manquèrent pas de raconter ce qu'ils avaient vu et entendu : cela est dans la nature humaine. Leurs récits plus ou moins exacts donnèrent lieu à l'apparition contemporaine d'un grand

[1] Domini ac Servatoris nostri Jesu Christi divinitas, cum propter admiranda illius opera ubique jam celebris esset, innumerabiles et a Judæa remotissimis regionibus, morbis et cujusque doloribus afflictos spe recuperandæ salutis, attraxerat. Euseb. *Hist.*, lib. I, cap. XIII, p. 119, édit. Migne.

[2] *Joan.*, XII, 20, 22.

nombre d'*évangiles apocryphes*. On donne ce nom à des relations, sans nom d'auteurs et plus ou moins entachées d'inexactitude, des faits relatifs à Notre-Seigneur et aux grands événements dont la Judée était le théâtre [1].

Il fallait qu'il en fût ainsi. Le Fils de Dieu n'était venu sur la terre que pour se faire connaître, aimer et adorer de toutes les nations du monde. Entre toutes, il nous est doux de le répéter, après la Palestine, les Gaules furent les premières instruites de ce qui se passait. Venons aux preuves.

L'historien Josèphe nous apprend que les soldats d'élite ou gardes du corps d'Hérode Ier étaient des Gaulois. Personne, on en conviendra, n'était mieux placé que ces militaires pour connaître les grands événements de la Judée et de Jérusalem en particulier. Pendant que tout le monde en parlait, auraient-ils été les seuls à les ignorer? Les prédications de saint Jean-Baptiste attiraient les soldats; qui peut répondre que nos Gaulois n'aient pas été, quelquefois du moins, au nombre de ses auditeurs? Sans sortir de Jérusalem, n'avaient-ils pas vu, gardiens de la cour, entrer au palais les Rois Mages? A Dieu ne plaise que je les accuse d'avoir pris part au massacre des Innocents, mais du moins il est hors de doute qu'ils le connaissaient.

On doit en dire autant des prodiges qui signalèrent la naissance de Notre-Seigneur.

[1] Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt rerum. *Luc. Act.* I.

Cela étant, supposer que ces soldats écrivant à leurs parents, restés dans les Gaules, ou qu'eux-mêmes venus en congé ou libérés du service et rentrés dans leurs foyers, n'aient pas dit un mot des événements prodigieux dont ils avaient été témoins ; ni de Jean-Baptiste, le prophète du désert ; ni du personnage extraordinaire qui se disait le Fils de Dieu, le Désiré des nations et dont tous les pas étaient marqués par des prodiges, serait heurter de front le sens commun. Car ce serait nier les dispositions intimes de la nature humaine et oublier surtout la propension des soldats à raconter ce qu'ils ont fait, vu ou entendu. Or, ces lettres et ces conversations pouvaient dater des premiers jours de l'ère chrétienne et tenir les Gaules au courant des événements relatifs à saint Jean-Baptiste et à Notre-Seigneur. Nous verrons bientôt que ce n'est pas une vaine supposition.

Voici qui est positif. La cinquante-septième année du règne d'Auguste, Notre-Seigneur étant âgé de seize ans, Archélaüs, fils et successeur d'Hérode, fut privé de son gouvernement et envoyé en exil perpétuel, à Vienne, dans les Gaules, où il mourut six ans après la passion de Notre-Seigneur [1].

Il faut dire d'Archélaüs ce que nous avons dit des soldats de son père. Ce prince connaissait les

[1] Cæsar, auditis ejus accusationibus et ipsius defensione, misit eum Viennam in exilium, quæ est urbs Galliæ, mulctatum prius omni pecunia. Josèphe, *Antiquit.*, lib. XVII, ch. XV.

prodiges inouïs qui avaient signalé la naissance de saint Jean-Baptiste et de Notre-Seigneur.

Peut-on raisonnablement supposer que pendant vingt-deux à vingt-trois ans d'exil il n'en ait jamais ouvert la bouche? On le peut d'autant moins que ces prodiges avaient un grand retentissement, qu'ils intéressaient sa famille et qu'il devait être flatté, lui témoin oculaire, d'en rectifier ou d'en compléter les relations.

Afin de transformer le doute en certitude, ajoutons qu'Archélaüs se trouvait au milieu des Gaulois, *peuples les plus curieux de nouvelles et les plus passionnés du monde*, comme dit César, *pour savoir ce qui se passait dans les pays étrangers*[1].

[1] Est autem hoc Gallicæ consuetudinis, uti et viatores, etiam invitos consistere cogant, et quod quisque eorum de quaque re audierit, aut cognoverit, quærant, et mercatores in oppidis vulgus circumsistat, quibusque ex regionibus veniant, quasque ibi res cognoverint, pronunciare cogant. *De Bell. Gall.*, lib. IV, ch. v.

CHAPITRE XVIII.

NOUVELLE SUITE DU PRÉCÉDENT.

La dame de Bazas. — Elle va en Palestine. — Recueille le sang de saint Jean-Baptiste. — L'apporte à Bazas. — Histoire de ce sang précieux. — Les amis du Sauveur. — Hérode exilé à Lyon. — Pilate à Vienne.

Que des relations nombreuses des grands événements de la Judée aient été, à cette époque, répandues dans les Gaules, le fait suivant, très curieux et très peu connu, en est la preuve authentique. Nous le trouvons dans Grégoire de Tours, dont l'autorité *fait foi parmi les critiques modernes*. L'historien le rapporte, non pas, ce qui lui arrive assez souvent, comme un on dit, un *fertur*, un *ferunt;* mais comme une chose de notoriété publique. Il a raison: Voici le fait.

Instruite de ce qui se passait en Palestine, soit par les soldats d'Hérode, soit par les conversations d'Archélaüs, soit par le récit des voyageurs, soit par la rumeur publique, une dame gauloise désira de voir les choses de ses propres yeux, et partit pour l'Orient. Elle était native de Bazas, l'ancienne *Vazates* des Romains, à douze lieues de Bordeaux.

Arrivée en Judée vers le mois de mai de l'an 30 de Notre-Seigneur, la première nouvelle qu'elle apprit fut l'arrestation de saint Jean-Baptiste.

Comme elle voulait le voir à tout prix, elle se rendit au château de Machéron, situé sur les confins de la Judée et de l'Arabie et dans lequel Hérode avait fait enfermer le saint précurseur. Elle se trouvait dans ce château ou dans les environs, vers la fin d'août, lorsque Hérode y vint avec toute sa cour, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

On sait ce qui arriva pendant le banquet du 29 août. Apprenant qu'on allait décoller celui que la Judée avait pris pour le Messie lui-même, elle se présente au licteur chargé de l'exécution. Faisant alors ce que tant d'héroïques chrétiennes ont fait si souvent et ce qu'elles font encore, elle se dépouille de ses bijoux et les donne au bourreau, à la condition qu'il lui donnera en échange une partie du sang du martyr. La condition est acceptée. Dans un petit vase d'argent qu'elle lui présente, le licteur reçoit une partie du sang précieux, que la pieuse dame rapporte à Bazas. Peu après, la noble matrone y fait bâtir une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste et place dans l'autel le vase de son sang [1].

[1] Voici le texte de Grégoire de Tours : Joannes vero Baptista astu Herodis per Herodiadem uxorem fratris, in carcerem colligatur. Tunc temporis a Galliis matrona quædam hierosolymis abierat, pro devotione tantum, ut Domini et Salvatoris nostri præsentiam mereretur. Audivit autem quod Beatus

Le pèlerinage de cette dame gauloise et son acte de courageuse piété sont d'autant plus certains, qu'ils se relient à tout un ensemble de faits, pris dans la nature ou consignés dans l'histoire. Quoi de plus naturel qu'un personnage extraordinaire fixe l'attention publique et éveille le désir de le voir? Si ce personnage est un thaumaturge, quoi de plus naturel encore, que ses miracles attirent auprès de lui tous ceux qui ont besoin de guérison? Ne savons-nous pas que des multitudes de malades accouraient de toutes les parties du monde, auprès du divin médecin ; car de lui sortait une vertu qui guérissait toutes les infirmités. Comme nous l'avons vu, des Gentils, qu'on croit venus du fond des Espagnes, ne demandaient-ils pas à l'apôtre saint Philippe l'insigne faveur de voir Notre-Seigneur, le divin thaumaturge?

Quant au désir d'avoir du sang de martyrs, le plus précieux après celui qui coula sur le Calvaire, l'histoire le constate universel et impérissable. Les catacombes de Rome en sont un témoignage authentique. Des milliers de fois, on a vu soit en Orient, soit en Occident, d'héroïques chrétiennes

Joannes decollaretur : cursu illuc rapido tendit, datisque muneribus supplicat percussori, ut eum sanguinem defluentem colligere permitteret non arceri. Illo autem percutiente, matrona concham argenteam præparat, truncatoque martyris capite, cruorem devota suscepit : quem diligenter in ampulla positum patriam detulit, et apud Vasatensem Urbem, ædificata in ejus honore ecclesia, in sancto altari collocavit. *Miraculor*. lib. I, ch. XII, p. 717, édit. Migne.

se glisser sous les échafauds ou dans les amphithéâtres, recueillir ce sang rédempteur, l'acheter quelquefois au poids de l'or, et pour l'obtenir exposer leur liberté et leur vie. Le même fait se reproduit encore au Tonkin, en Cochinchine, et partout, au supplice de nos modernes martyrs.

Afin de constater de plus en plus la glorieuse action de la dame de Bazas, qui se rattache si directement à l'*évangélisation* primitive des Gaules, nous nous sommes adressé au vénérable curé de cette ville. Les intéressants détails qu'il a bien voulu nous fournir sont consignés dans l'*Aquitaine*, *Revue religieuse de Bordeaux*[1].

Nous citons : « Dès l'antiquité la plus reculée, Bazas fut la ville de saint Jean-Baptiste. Saint Jean était tout dans la ville épiscopale et dans la ville municipale. Sa décollation, sa tête dans le plat d'Hérodiade, parent l'écu de la cité, la bannière de la commune et le blason du chapitre. Le sang de saint Jean-Baptiste fut le trésor de Bazas.

« Encore aujourd'hui, chaque année, le 24 juin, on voit accourir les populations chrétiennes des alentours vers l'antique cathédrale ; un cierge à la main, chaque fidèle entend la messe ; puis, avec une fidélité héréditaire, il fait neuf fois le tour du chœur de Saint-Jean, c'est ce qui s'appelle les *neuf tours du sang de saint Jean ;* ainsi depuis des siècles.

[1] N° 99, 24 juin 1866, p. 749 et suiv., et *Notre-Dame de Soulac*, par M. Mazuret.

« Vénéré avec un amour égal à leur foi par les premiers chrétiens de l'antique cité, ce gage précieux fut gardé avec soin dans l'autel de Saint-Jean, pendant les jours de paix. L'orage de la persécution venait-il à gronder ; les flots de la barbarie menaçaient-ils de tout emporter? aussitôt les évêques, les prêtres et les fidèles s'empressaient de cacher en lieu sûr la sainte relique.

« C'est ainsi qu'elle fut soustraite tour à tour aux violences des persécutions païennes, à la main sacrilège des Vandales, des Goths, des Vascons et des Normands. Reconnue juridiquement par le pape Urbain II, au retour du concile de Clermont, elle fut placée dans l'autel de la nouvelle cathédrale, bâtie en 1233 par Armand de Pins, évêque de Bazas. A cette occasion fut établie la *fête de la translation du sang de saint Jean*, qui se célèbre encore à Bazas le 13 juillet.

« Comme la vraie croix fut enlevée de Jérusalem par les Perses, et rapportée intacte par l'empereur Héraclius, le vase du sang de saint Jean fut enlevé par les calvinistes en 1562, puis racheté des sectaires au prix de dix mille écus.

« Après avoir traversé tant d'orages et reçu les hommages de tant de siècles, l'inestimable trésor devait périr sans retour à la fin du dernier siècle. En 1792, l'administrateur révolutionnaire du diocèse de Bazas écrivait et signait à la marge même du manuscrit du douzième siècle, qui contenait toute l'histoire de la vénérable relique : « J'ai jeté

moi-même cette relique dans un égout de ma maison. »

Ainsi, dès les premiers jours de la vie publique de Notre-Seigneur, et même avant, les Gaules connaissaient les grands événements qui s'accomplissaient dans la Judée ; cette connaissance allait devenir une véritable prédication évangélique. L'an 35 de notre ère, c'est-à-dire deux ans à peine après la mort du Sauveur, abordaient aux côtes de Provence ses plus intimes amis. Il rétrograderait de cent ans, celui qui, de nos jours, oserait révoquer en doute l'apostolat de Lazare, de Marthe, de Madeleine et de leurs compagnons, à Marseille et dans le midi de la France.

Envoyer immédiatement après sa mort ceux qu'il avait le plus aimés pendant sa vie, pour nous tirer de la barbarie païenne et se faire connaître à nous : quelle prédilection pour la France de la part du Sauveur du monde ! Au souvenir de cette tendresse exceptionnelle, notre patrie peut bien dire : Il n'en a pas fait de même pour aucune nation : *non fecit taliter onmi nationi*.

Comme pour confirmer la mission de ses amis, le divin Maître allait faire arriver dans les Gaules deux de ses plus grands ennemis. Ces deux missionnaires d'un nouveau genre sont Hérode et Pilate.

L'an 40 de Notre-Seigneur, six ans après la Passion, Hérode, le meurtrier de saint Jean-Baptiste et l'insulteur du Sauveur Jésus, est privé de ses États et de toutes ses richesses par l'empereur Ca-

ligula, puis, envoyé en exil dans la ville de Lyon, avec Hériodiade et sa fille Salomé, la danseuse. Quelle impression dut produire non seulement à Lyon, mais dans les Gaules, l'arrivée de ces odieux personnages! A combien de questions et de commentaires donna lieu leur présence!

Comme tout ce qu'on racontait de leurs crimes et de leur disgrâce, était de nature à populariser de plus en plus la connaissance des faits évangéliques dont la Judée était le théâtre! Nous disons populariser de *plus en plus;* car depuis cinq ans que les amis du Sauveur étaient en Provence, prêchant l'Évangile et faisant des miracles, la lumière du christianisme éclairait déjà une bonne partie des Gaules.

Hérode était depuis un an dans notre patrie, lorsqu'un nouveau personnage, plus célèbre encore, vint par sa présence annoncer l'Évangile. L'an 41 de Notre-Seigneur, Pilate fut rappelé de la Judée, dépouillé de toutes ses dignités, banni à perpétuité et relégué dans les Gaules, dans la ville de Vienne, appelé alors le *Carcer Romanorum*, la grande prison des Romains, ou la prison des grands coupables Romains. Il y resta environ trois ans, et finit par se suicider[1].

[1] Au témoignage très explicite de saint Adon, évêque de Vienne, cité dans notre biographie de Pilate, ajoutons celui d'Eusèbe. Neque vero illud prætereundum est, Pilatum ipsum qui Servatorem nostrum morti addixit, post modum, imperante Caio, in tantas incidisse calamitates, ut mortem sibi conscisceret suorumque ipse scelerum vindex esse coactus fuerit : divina scilicet justitia in illum, ut par erat, sæviente.

Nier, ou seulement mettre en doute que, pendant ce laps de temps, Pilate, livré à lui-même, ait parlé de Notre-Seigneur, serait plus que puéril. Comment ? Pilate qui avait envoyé à Tibère la relation détaillée de la vie du personnage extraordinaire dont tout le monde s'occupait, dont les actes avaient jeté un si grand éclat sur son gouvernement et dont la mort associait son nom à celui de l'auguste victime : pouvait-il rester muet sur de si prodigieux événements ?

Ceux qui l'approchaient ne devaient-ils pas être avides de recueillir de sa bouche, tous les détails sur ce qui s'était passé, d'autant plus que ces hommes étaient des Gaulois, le peuple du monde, comme nous l'a dit César, le plus passionné pour les nouvelles ? Pilate lui-même, soit pour les intéresser, soit pour se justifier, ne devait-il pas revenir souvent, dans ses conversations, sur un sujet dont il était plein et qu'il avait connu mieux que personne ? Tout cela est vrai, parce que tout cela est dans la nature.

De tout ce qui précède il résulte que, par une disposition particulière de la Providence, les Gaules avaient entendu parler de Notre-Seigneur, dès les premières années de sa vie, et que, depuis sa mort, cette connaissance y était largement répandue, avant l'arrivée de saint Pierre en Occident, pour annoncer l'Évangile.

Idque a Græcis scriptoribus proditum est, qui Olympiadum seriem et quæ quibusque temporibus gesta sunt, conscripsere. *Hist.*, lib. III, ch. VII, p. 155, édit. Migne.

CHAPITRE XVII

INJURE ET PRÉJUDICE DONT SONT COUPABLES LES HYPERCRITIQUES.

Injure aux Apôtres et à saint Pierre en particulier. — Injure à Notre-Seigneur. — Injure à nos ancêtres. — Passage remarquable de Pierre le Vénérable. — Préjudice causé à la France.

Au chapitre treizième, nous avons avancé que les négations de nos critiques à outrance étaient *insensées :* la preuve en est faite. Nous avons ajouté qu'elles étaient *malsaines*. Nous maintenons le mot et nous allons le justifier. Oui, malsaines, parce qu'elles sont injurieuses à tout ce qu'il y a de plus respectable, et funestes à la France.

Injurieuses aux Apôtres. Reculer après le premier siècle, l'évangélisation des Gaules, c'est accuser les apôtres et les premiers disciples du Sauveur d'avoir manqué de zèle pour le salut des âmes ; ou d'obéissance au divin Maître qui leur avait ordonné de prêcher l'Évangile à toutes les nations ; ou de mensonge en écrivant que leur prédication avait fait le tour du monde ; ou d'injustes préférences, puisqu'ils auraient eu plus d'amour pour les nègres de l'Éthiopie, les barbares de

l'Inde, les hordes nomades de la Thrace et de la Scythie, que pour les Gaules, nation florissante et nombreuse, établie aux portes de l'Italie et avec qui Rome était en communication habituelle.

L'injure faite aux apôtres en général, tombe de tout son poids sur saint Pierre en particulier. Lui, le chef de l'Église, spécialement chargé de la conversion du monde, serait, comme nous l'avons déjà remarqué, demeuré vingt-cinq ans à Rome, sans envoyer un missionnaire dans les Gaules, ou sans y venir lui-même ! Est-ce admissible ?

Outre celles données plus haut, deux nouvelles preuves montrent l'absurdité d'une pareille supposition. La première nous dit que saint Pierre, bien que fixé à Rome, comme évêque, s'en absentait très souvent comme apôtre, afin de porter l'Évangile dans les différentes provinces de l'empire romain ; notamment le Pont et la Bithynie. Et il n'aurait pas eu la pensée de venir dans les Gaules !

La seconde, qu'il était réellement absent de Rome lorsque saint Paul écrivit sa lettre aux Romains, puisqu'il n'y est pas nommé. Ainsi s'explique naturellement le silence du grand Apôtre. Demandera-t-on pourquoi saint Pierre était absent ? La réponse s'impose d'elle-même : il était en mission. Comme il ressort de l'Épître de saint Paul, l'Église de Rome était fondée, et par l'ardeur de sa foi, connue du monde entier, elle rivalisait avec l'Église de Jérusalem. Il en résulte qu'elle pouvait, momentanément du moins, se passer de son chef, dont la

propagation de l'Evangile réclamait la présence en d'autres lieux [1].

Injurieuses à Notre-Seigneur. Celui qui est tout ensemble l'infaillible vérité et la puissance infinie avait dit aux apôtres : Allez, enseignez toutes les nations ; vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre. Fort de lui-même et sûr de l'obéissance de ses envoyés, il avait ajouté que son ordre serait littéralement exécuté, en sorte qu'avant la ruine de Jérusalem, l'Evangile aurait fait le tour du monde.

De quel droit les adversaires de nos traditions les plus vénérables, viennent-ils donner un démenti à ces divines paroles ? Retarder l'évangélisation des Gaules au delà du terme divinement fixé, n'est-ce pas outrager le fils de Dieu dans sa véracité, ou dans sa puissance, ou dans sa charité pour toutes les nations rachetées de son sang : redisons encore, et dans sa tendresse particulière pour la France, destinée de toute éternité à devenir la fille aînée de l'Église ?

Injurieuses à nos ancêtres qu'on accuse d'igno-

[1] Etsi Petrus Romæ sedebat ut episcopus. Sæpissime tamen, ut apostolus, aberat, cum oporteret eum, variis in locis, ecclesias constituere, ut optime monuit Epiphanius : « Viventibus adhuc apostolis, Petro scilicet ac Paulo, Episcopi alii subrogari : quod iidem illi prædicandi evangelii gratia in alias urbes regionesque profectionem susciperent ; carere autem episcopo Roma non posset ; siquidem Paulus in Hispaniam pervenit ; Petrus vero Pontum ac Bithyniam sæpe numero peragravit. Fogginio, *De Roman. die Petri itin. et Episcopat. Exercit.* IV, p. 83.

rance ou de fourberie. Tandis que les autres nations se glorifient de leurs antiquités et les défendent avec vigueur, on se demande quel intérêt peuvent avoir nos critiques français, à décapiter nos églises, dénicher nos saints et nous laisser *barbotter* dans le paganisme, deux cents ans de plus que les autres parties du monde? Rien n'est-il plus antinational qu'une pareille conduite ?

« Je ne puis m'empêcher de me plaindre, écrivait le savant archevêque de Marca, en voyant l'injure faite à la France, non par des étrangers, mais par des Français, aveuglés par le vain désir de passer pour savants. Au lieu de voir la vérité qui brille à tous les yeux, ils imaginent qu'ils doivent la chercher comme si elle était cachée au fond d'un puits.

Ils savent très bien que les apôtres ont porté l'Evangile dans l'Ethiopie et dans les Indes, et ils nient qu'ils l'aient fait pour les Gaules. Comme si les plus florissantes nations et les plus voisines de Rome, la capitale du monde, consacrée par le sang de saint Pierre et de saint Paul, leur avaient été moins chères que ces régions très éloignées et situées au delà des frontières romaines. Telle ne fut pas la pensée des apôtres. A peine arrivés en Italie, leur premier soin fut d'évangéliser les Gaules [1]. »

[1] Me Patriæ et veritatis amor, pupugit et adegit, ut apud te paucis conquererer de injuria Galliis facta, non ab exteris quidem, sed a nostratibus qui... Veritatem quæ in propatulo

Apporter ici les preuves de cette évangélisation apostolique, c'est-à-dire démontrer qu'en y croyant indubitablement, nos ancêtres n'ont été ni trompés ni trompeurs, serait recommencer le travail que nous avons fait précédemment. Contentons-nous de citer le témoignage de Pierre, le vénérable abbé de Cluny, au douzième siècle. Par sa date, comme par l'autorité de son auteur, ce témoignage ajouté à tant d'autres ferme la bouche à tous les négateurs.

Écrivant contre les pétrobrusiens, le saint religieux s'exprime ainsi : « Quant aux premiers apôtres de notre France, que votre impie fatuité et votre fate impiété vous a jusqu'ici empêchés de connaître, je vais en parler avec quelques détails, sur le témoignage même de l'antiquité et l'autorité des histoires, que nous ont laissés de saints personnages.

« Je dirai donc que non seulement nous, mais encore tous les peuples chrétiens, petits et grands, anciens et nouveaux, se moquent de votre folie et tiennent pour absolument certain qu'Irénée a été l'apôtre de Lyon ; Crescent, de Vienne ; Ursin, de

est, velut in puteo latentem sibi quærendam putarunt. Galliis quippe detrahunt, quam Aethiopibus et Indis sciunt ab apostolis ipsis exhibitam evangelii prædicandi curam ac si florentissimæ et vicinæ nationes capiti Gentium Romæ, quam sanguine suo Petrus et Paulus consecrarunt remotissimis illis extraque Romanum imperium sitis regionibus posthabitæ fuissent. Alia fuit mens apostolorum, qui Gallias in fide erudiendas, statim post adventum in Italiam susceperunt. *Epist. ad Henric. Oales.*

Bourges; Paul, de Narbonne; Saturnin, de Toulouse; Austremoine, de l'Auvergne; Martial, de Limoges, de Bordeaux et de Poitiers; Fronton, du Périgord; Eutrope, de la Saintonge; Gatien, de Tours; Julien, du Mans; Denys, de Paris; Potentien et Savinien, de Sens; Lucien, de Beauvais; Andoche, d'Antun; Bénigne, de Langres; et qui pourrait nommer tous nos glorieux apôtres et pères dans la foi [1]? »

Le dénigrement systématique de nos critiques à outrance, n'est pas seulement injurieux aux apôtres, à Notre-Seigneur et à nos ancêtres, il est de plus funeste à la France et constitue un crime de lèse-patrie. En effet, il sépare la France de son glo-

[1] Sed ut de Primis Galliæ nostræ apostolis quos vestra impia fatuitas et fatua impietas, hactenus scire non meruit, aliquid plenius dicam, sicut ipsa testatur antiquitas, et a sanctis viris nobis relictæ tradunt historiæ : non solum nos, verum etiam omnes christiani populi, pusilli cum majoribus, senes cum junioribus, vestram insaniam irridentes, certissime tenent : Quod Irenætus Lugduni; Crescens Viennæ; Ursinus Biturgis; Paulus Narbonæ; Saturninus Tolosæ, Austremonius Arvernis; Martialis Lemovicis, Burdigalæ et Pictavis; Fronto Petrogoris; Eutropius Xantonis; Gatianus Turonis; Julianus Cenomannis; Parisiis Dronysius; Senonis Potentianus et Savinianus; Belvaci Lucianus; Æduæ Andochius. Lingonis Benignus : et quis omnes gloriosissimos fidei nostræ patres et apostolos enumerare sufficiat? *Tract. contr. Petrobrus*, p. 770, édit. Migne. — Comme il le dit, le saint abbé ne fait qu'une énumération sommaire des apôtres des Gaules. De là vient qu'il ne mentionne ni Lin de Besançon, ni Materne de Cologne et de Trèves, ni Lazare de Marseille, bien que leur apostolat ne soit pas moins certain, que celui des illustres missionnaires dont il donne les noms.

rieux passé, il la désarme, il ouvre la porte à l'hérésie et au rationalisme.

1° *Il sépare la France de son glorieux passé.* — Nous l'avons dit et nous le répétons : l'infaillible moyen de perdre un peuple, c'est de lui faire oublier son histoire. Vrai de tout peuple, cela est vrai surtout d'un peuple chrétien. Or, un peuple oublie son histoire et en l'oubliant perd l'esprit de son origine, lorsqu'on lui supprime ses traditions, ou qu'on les livre au mépris : ce qui est tout un. Voilà ce qu'ont fait tous les novateurs, depuis la renaissance du paganisme, jusqu'à nos jours. Comme l'homme lui-même, le peuple est un être essentiellement traditionnel. Le résultat de leurs coupables efforts, est ce que nous voyons.

Et que voyons-nous ? Les nations modernes déracinées du sol, sans point d'appui, tournant à tout vent de doctrines, dupes de toutes les utopies, toujours en travail de sectes nouvelles, de constitutions nouvelles, de politique nouvelle, de philosophie nouvelle, pour aboutir à des déceptions nouvelles et à des révolutions incessantes. Ainsi ont été détachés de l'antique souche catholique, par le paganisme, par le protestantisme, par le césarisme, par le libéralisme, les nations de l'Europe, aussi bien que celles de l'Afrique et de l'Asie.

Comme en toutes choses la vérité est ancienne, tandis que l'erreur est nouvelle, les sociétés modernes ne retrouveront le repos et la vie, qu'en renouant la chaîne de leurs antiques traditions,

criminellement brisée par les novateurs en religion, en histoire, en philosophie, en littérature, en toutes choses. Oublieuses du précepte, fondement de la société aussi bien que de la famille : *père et mère honoreras, afin que tu vives longuement*, elles portent la peine du mépris des ancêtres. En ce qu'il tombe sur les traditions religieuses, ce mépris revêt un caractère particulier de gravité. C'est pourquoi, nous le combattons de toute la force dont nous sommes capables.

CHAPITRE XVIII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

La France désarmée. — Oubli de ses Protecteurs. — Belles paroles de Baronius. — Dévotion de nos ancêtres à saint Denys.

2° *Le dénigrement systématique de nos traditions désarme la France.* — Une nation n'est pas gardée seulement par les armes de ses soldats : nous en avons la preuve. Elle l'est surtout par les saints protecteurs que Dieu lui a donnés. On lit dans le martyrologe des Gaules, ces paroles qu'on ne saurait trop méditer : « Les saints premiers apôtres des Francs, non seulement les ont soutenus étant sur la terre, par leurs prières, par leurs sacrifices et autres actes, gages de leur affection, afin qu'ils s'affermissent dans la foi ; mais encore après qu'ils sont sortis de ce monde pour aller à Dieu, ils se sont puissamment intéressés à écarter les principaux dangers et malheurs du Royaume, se montrant visiblement protecteurs de cet Etat, qu'ils avaient arrosées de leurs sueurs et de leur sang.

« Mais, pour jouir de ces faveurs, il faut suivre la maxime donnée par l'auteur des actes de saint Saturnin : « Ne négligeons pas les amis de Dieu et ses bien-aimés, comme s'ils étaient morts ; mais

honorons-les comme vivants. Il est de foi indubitable que si nous demandons fidèlement leurs suffrages, nous éprouverons heureusement leur protection. Le bonheur du royaume de France est né et s'est accru par le culte des saints du pays. Quand ce culte est venu à se refroidir, la gloire des lys a diminué [1]. »

Baronius reconnaît hautement que depuis leur conversion, les Francs se sont illustrés par des exploits incroyables et au-dessus des forces humaines, à cause de leur piété envers Dieu et de leur vénération pour les saints, dont ils recherchaient les reliques avec une avidité extrême. Le père Chifflet leur donne cet éloge : « Les chevaliers français après tant de travaux accomplis pour la conquête de la Terre sainte ne rapportèrent autre chose des dépouilles de l'Orient, que des reliques de saints, qu'ils estimaient plus que tous les trésors de l'Inde [2].

[1] Felicitatem Gallicani imperii ex sanctorum cultu patriorum ortam et provectam ; quo tepescente imminuta est sæpe liliorum gloria. *Apparatus ad martyrol.*, ch. XXI.

[2] Hisce plane divinis opibus illecti (quelques reliques de la passion) præ aliis Galli, sacra λειψανα quà vi, quà pretio a detinentibus hac illac extorserunt. Girardus Hallianus ex antiquioribus refert, eos sanctæ illi prædæ adeo intentos fuisse, ut nihil præterea è bello sacro in patrium solum retulerint. Et vero sacris ejusmodi rebus, ecclesiæ Gallicanæ sunt ditissimæ, Jacobus Chifflet *de Linteis sepulcralibus Servatoris*, ch. x, p. 59, in-4°, Antuerpiæ, 1624. — Nous avons de Pierre Chifflet deux ouvrages très intéressants sur saint Denys l'Aréopagite : *Dissertatio de uno Dionysio, Primum Areopagita et Episcopo atheniensi, tum deinde Parisiorum apostolo et martyre*, in-12, Paris, 1627, 147 pages. *De sancti Dionysii ætate*, in-12, Paris, 1629, 62 pages.

Après avoir rapporté le testament du vieux roi Robert, et les pressantes recommandations qu'il fait à son fils d'honorer les saints, le même Baronius ajoute : « Vous voyez, lecteur, pour emprunter les paroles de Job, *sur quelles bases solides* est établi le royaume des Francs. Ces bases sont les saints, en sorte qu'on peut avec raison dire de ce royaume : *Ses fondements sont sur les saintes montagnes*. On peut aussi lui appliquer ce que dit l'Evangile : qu'il a résisté jusqu'ici aux violences des tempêtes, des vents et des fleuves, parce qu'il est fondé sur la pierre et qu'il durera toujours, tant que ses fondements demeureront immuables. Mais il tombera certainement si, ce qui à Dieu ne plaise, l'impiété vient à l'arracher de ses fondements[1]. »

De là vient que nos anciens rois, glorieux fondateurs du plus beau royaume après celui du Ciel, se montrèrent toujours si religieusement fidèles au culte des saints protecteurs de la France. Ils étaient si éloignés de vouloir, comme les critiques modernes, les bannir de leur royaume, qu'eux-mêmes

[1] Vidisti, Lector, secundum illud Job : super quo bases illius regni solidatæ sunt, nempe super sanctos. Job. 37 : ut de eo dici jure possit, ps. 86 : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* ; et eidem evangelicum illud aptari, quod steterit hactenus contra diversos impetus procellarum, ventorum et fluminum, quod fundata sit domus ista supra petram. Matth. 6, permansura semper, si bene collocata fundamenta persistant, casura tunc certo, si positæ bases sanctæ (quod Deus avertat) a fundamentis impie revellantur. An. 1029, n. 11.

n'osaient en sortir sans leur permission, quoique pressés par de grandes nécessités.

Voici ce qu'écrit l'historien Jean Villani : « Lorsque Charlemagne devait sortir du royaume, il avait coutume d'en demander la permission à saint Denys et de lui recommander le royaume. Telle était sa formule : « Mon seigneur saint Denys, je vous demande la permission de m'absenter et je vous confie la France, afin que selon Dieu vous en preniez soin et la protégiez. »

« Cette coutume fut, pendant de longs siècles, très religieusement observée par les rois ses successeurs. » Lorsque devant s'absenter du royaume ils allaient prendre l'oriflamme à Saint-Denys [1].

« De là, le nom donné à saint Denys, dès l'origine de la monarchie : *Sentinelle toujours éveillée qui veille sur la France : nunquam dormiens excubitor Galliæ* [2]. »

De là, cet autre nom donné plus tard au vénérable aréopagite, par lequel nos rois se déclaraient ses vassaux : *Mon seigneur le Baron saint Denys*.

[1] Carolus Magnus regnum exiturus pro more habuit ab eodem Dionysio facultatem exposcere cique regnum commendare, hac verborum formula : Domine sancte Dionysi, a vobis nunc abeundi facultatem peto, Franciamque vobis relinquo, ut illius secundum Deum curam et tutelam capiatis. Hunc porro morem religiosissime posteros reges per seriem exinde sedulo imitatos testatur Rigordus *lib. de Gestis Philippi regis*, Guillelm. Brito ; Joan. Villan. *Hist.*, lib. XII. — Voir aussi dans Baronius, Le Testament de saint Remi et ce qu'il annonce des destinées de la France. An. 514, n. 25.

[2] Syncelle, dans Millet *in Vindiciis*.

De là, l'usage, en partant pour la guerre, d'aller prendre l'oriflamme à Saint-Denys. De là, enfin, le cri de guerre de nos chevaleresques aïeux : *Montjoie, saint Denys.* S'il est vrai que ces faits glorieusement traditionnels sont de nature à faire rougir nos hypercritiques, leur conduite a de quoi nous faire trembler. La calomnie est un crime. Le fils qui s'en rend coupable à l'égard de son père ou de sa mère, appelle les châtiments du Ciel sur sa tête et sur la tête de ses complices. Or, nos critiques calomnient leur mère, la grande Église des Gaules, en l'accusant, à la face du monde entier, de s'attribuer des saints qu'elle n'a pas, et de s'être forgé des histoires pour se maintenir dans sa possession frauduleuse.

De plus, en appelant, comme ils ne rougissent pas de le faire, nos saints apôtres, des saints imaginaires, *sanctos umbratiles,* ils font cesser les hommages de reconnaissance, de vénération et de confiance que la France leur doit à tant de titres. En abolissant leur culte, ils la privent de leur protection, et renversent le rempart, si miséricordieusement élevé par la Providence autour de son royaume privilégié.

Autant qu'ils ont pu, ils ont banni de la France les plus illustres personnages du christianisme primitif, Lazare, Marthe et Madeleine de Marseille ; Trophime d'Arles ; Martial de Limoges ; Lin de Besançon ; Denys l'Aréopagite de Paris, et beaucoup d'autres hommes apostoliques, des lieux arrosés de

leur sang. N'est-ce pas l'acte le plus antipatriotique et le plus coupable?

De cette criminelle expulsion des protecteurs de la France et l'ingratitude nationale qui en est la conséquence, que pouvons-nous attendre, si ce n'est un abandon suivi de toutes sortes de calamités? Quand les anges gardiens du temple de Jérusalem se furent éloignés, arrivèrent la destruction et la ruine.

CHAPITRE XIX

CONCLUSION DU PRÉCÉDENT.

Le matérialisme, conséquence de l'oubli des Saints. — Recours aux remèdes purement naturels. — Abandon des anciens pèlerinages. — Maladies incurables. — La critique moderne a ouvert la porte à l'hérésie et au rationalisme. — Nécessité de la combattre. — Les *Biographies évangéliques*.

Les négateurs de nos traditions nationales ont démantelé la France et appelé sur elle les fléaux de Dieu. Insistons sur ce fait plein d'une douloureuse actualité. Voyons ce qui se passe.

Aujourd'hui les multitudes courent aux quatre coins de la France, pour demander aux bains de mer, aux eaux thermales de Vichy, de Barrège, de Plombières, de Luxeuil, que sais-je? la guérison de leurs infirmités. Nos pères allaient plus droit au but; malades, ils s'adressaient aux saints, honorés de génération en génération dans les Gaules. Pour obtenir la santé, ils croyaient les amis de Dieu plus puissants que les créatures matérielles.

De là, sans négliger entièrement le recours aux causes secondes, les nombreux pèlerins qui sillonnaient si souvent les provinces de France, pour se rendre au tombeau de quelque saint ou de quelque

sainte, en vue d'obtenir la guérison de telle ou telle maladie. Les *ex-voto* qui tapissaient les vénérables sanctuaires, devenaient les témoins perpétuels de la puissance des saints et de la foi des malades.

Dans les royaumes de la terre, les rois ont plusieurs ministres, dont chacun est chargé d'une branche particulière de l'administration. Il en est de même dans le royaume du ciel, archetype de tous les royaumes. Les anges, dit saint Paul, sont des esprits administrateurs, dont chacun a mission de procurer le bien spirituel et temporel des héritiers du Ciel [1].

Il en est de même des saints : chacun a son département à administrer : c'est-à-dire des besoins spéciaux, spirituels ou temporels, à soulager. On peut voir dans le grand martyrologe des Gaules, *Martyrologium gallicanum*, la nombreuse liste des sanctuaires où l'on allait en pèlerinage, pour telle ou telle maladie. Comme nous l'avons dit, les *ex-voto* témoignent que la confiance des malades n'était pas vaine. Oh ! que nos pères étaient de braves gens ! braves non seulement sur les champs de bataille, mais braves dans leur fidélité aux enseignements de la foi.

Dans les calamités publiques, c'était mieux encore. On peut douter si jamais le soleil éclaira un spectacle plus magnifique et plus touchant, que ces grands

[1] Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos que hæreditatem capient salutis. Hebr. 1, 14.

pèlerinages, accomplis par nos ancêtres pour obtenir la cessation de quelque fléau. Voyez-vous ces populations entières, prêtres, nobles, magistrats, bourgeois, hommes des ateliers et hommes des campagnes se rendant à pied, en bel ordre et en priant vers un sanctuaire vénérable, éloigné quelquefois de plusieurs lieues et même de plusieurs journées de marche, afin d'obtenir la cessation d'une peste, d'une sécheresse ou de telle autre calamité? Leur foi ne restait pas sans récompense : la parole du Tout-Puissant était engagée.

Et nous, leurs enfants, quelle est notre conduite? Grâce aux démolisseurs de nos traditions, pères des libres penseurs, nous trouvons de bon goût de nous moquer de la *foi simple et naïve* de nos pères. Cependant les fléaux de Dieu tombent comme la grêle sur la France coupable, plusieurs même sont endémiques. Depuis longues années, les pommes de terre sont malades. Au lieu de guérir, la vigne empire de jour en jour. Atteinte d'abord de l'oïdium, elle s'est vue attaquée par la pyrale ; et comme complément, elle est aujourd'hui ravagée par un ennemi plus redoutable que tous les autres : l'imperceptible, le mystérieux, le terrible *pyhlloxéra*.

Au moment où ces lignes sont écrites, quarante-trois de nos départements vinicoles sont envahis. Cette année, 1878, la récolte en vin n'est plus que d'un tiers. L'année prochaine, si l'insecte continue ses ravages, elle ne sera plus que d'un quart, peut-être moins. Quand le mal s'arrêtera-t-il? Le savant

l'ignore, mais le chrétien le sait. Le savant l'ignore, parce que, ne connaissant pas la cause du mal, ou ne voulant pas la connaître, ses remèdes sont impuissants. Les fléaux de Dieu ne s'apaisent pas avec du souffre ou du carbone. Le chrétien le sait, parce que, connaissant la cause du mal, son remède est infaillible.

Quelle est cette cause ? « Parce que tu ne veux pas écouter ma voix, dit le Seigneur, tu planteras la vigne, tu la soigneras et tu ne mangeras pas de son fruit; elle ne produira rien, parce qu'elle sera dévorée par les vers [1]. »

Quel est ce remède? « Si tu écoutes la voix du Seigneur ton Dieu, il ouvrira son plus riche trésor et te fera abonder en toute sorte de biens [2]. »

Voilà qui est clair. Le remède au phylloxéra, c'est de revenir à la foi simple et naïve de nos pères, et de dire comme eux dans la sincérité de notre cœur : Nous avons pêché ; nous le reconnaissons humblement : mais c'en est fait, nous nous convertissons. Comme la cessation de tous les autres fléaux, la destruction du phylloxéra est à ce prix : sinon, non.

3° *Le dénigrement insensé des critiques modernes a ouvert la route à l'hérésie et au rationalisme.* — Un fléau plus terrible que le phylloxéra ravage aujour-

[1] Quod si audire nolueris vocem Domini Dei tui... Vineam plantabis, et fodies; et vinum non bibes, nec colliges ex ea quippiam : quoniam vastabitur vermibus. *Deut.* XXVIII, 15-39.

[2] Si autem audieris vocem Domini Dei tui... Aperiet Dominus thesaurum suum optimum et abundare te faciet omnibus bonis. *Id.* 1-12 11.

d'hui la France. Tout le monde nomme l'incrédulité, montée jusqu'à la négation radicale de toute vérité, religieuse et même sociale. En grande partie du moins, qui en porte la responsabilité devant Dieu et devant tout homme impartial? Les négateurs de nos traditions nationales. Un de leurs ancêtres, Erasme, disait : « J'ai pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* » De là cet adage devenu historique : « Où Erasme fait signe, Luther accourt : *Ubi Erasmus innuit, Lutherus irruit.* »

L'erreur est comme la goutte d'huile tombée sur un vêtement. D'abord, point imperceptible, elle devient bientôt une tache considérable. Les négations particulières des critiques dont justice a été faite, sont devenues, par voie de conséquence, la négation universelle. Poursuivant l'œuvre de leurs devanciers, les rationalistes modernes sont arrivés jusqu'à nier la réalité des personnages et des faits évangéliques.

En voyant la France et l'Europe expirant victimes du doute, on se demande avec effroi, comment après dix-huit siècles de foi chrétienne, le monde en est arrivé là. Ce qui est, émane de ce qui fut. Les fontaines font les ruisseaux ; les ruisseaux font les rivières ; les rivières font les fleuves et les fleuves vont se répandre et se perdre dans les océans. Il en est de même de l'erreur, on ne saurait trop le répéter.

Que les critiques à outrance, jansénistes et galli-

cans, se rendent compte de ce qu'ils ont fait. Négateurs de nos traditions religieuses et nationales les plus vénérables, peuvent-ils se laver les mains et dire comme Pilate : « Nous sommes innocents des erreurs qui tuent le monde actuel et la France en particulier? » L'Église a mis nos premiers missionnaires dans ses martyrologes et dans ses offices, avec le titre d'apôtres et de disciples immédiats des apôtres ; et vous leur refusez ce titre glorieux, et en le leur refusant vous décapitez nos églises !

Cette première négation, sachez-le bien, a fait planche à d'autres négations de plus en plus radicales. Combien de saints n'avez-vous pas attaqués, au mépris de l'autorité de l'Église qui les a placés sur ses autels? Plusieurs des vôtres ne sont-ils pas allés jusqu'à dire que les papes inscrivaient dans leurs bulles ce que quelque charlatan leur avait suggéré ; ou qu'ils ont eu des suppôts de ténèbres, pour forger des bulles en leur nom [1]?

Condamner ainsi les témoignages de l'antiquité, touchant les premiers apôtres des Gaules, n'est-ce pas convier les hérétiques et les mécréants à rejeter les traditions de l'Église elle-même? N'est-ce pas, en effet. la critique des seizième et dix-septième siècles qui apprit aux protestants à mépriser et nos

[1] Nugivendus aliquis Benedicto insussuravit... Lucem accommodat bullæ quam aliquis in tenebris sub nomine Joannis XXII vulgavit. Launoy, apud Quesnæum t. P. *Censura in critic. Lipsanon ; et in bulla sabbatina* C. IV, p. 76, édit. 1655.

saints, et leurs reliques, et leurs sanctuaires, et le culte que leur rendaient nos ancêtres? Pouvait-il en être autrement, quand ils voyaient parmi les catholiques de prétendus savants penser comme eux? N'est-ce pas elle enfin qui, livrant à la dérision la foi de nos pères, a jeté le doute et la confusion dans l'esprit des fidèles, refroidi ou éteint leur piété envers les protecteurs de la France?

Conduite insensée autant que coupable! Toutes les grandes églises des Gaules chantent leur origine apostolique, les martyrologes la racontent, les docteurs l'enseignent, d'innombrables monuments la perpétuent, les vrais savants la démontrent : et dans l'orgueil d'une science *qui ne doute de rien, parce qu'elle ne se doute de rien*, les hypercritiques viennent troubler de leur voix discordante cet harmonieux concert!

Inqualifiable au triple point de vue de la science, de l'honneur national et de la religion, cette conduite est tout à la fois un outrage aux apôtres, à Notre-Seigneur lui-même, à nos ancêtres, et un crime de lèse-patrie.

Au risque de nous répéter sur quelques points, nous allons raconter brièvement la généalogie des modernes critiques, dont on vient de voir les funestes tentatives; c'est le moyen de montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. Nous espérons le montrer mieux encore dans un ouvrage, terminé depuis longtemps, et qui n'attend pour paraître que des jours meilleurs.

Sous le titre de BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES, cet ouvrage contient l'histoire, à peu près inconnue, de tous les personnages nommés dans le Nouveau Testament, depuis l'Évangile de saint Matthieu, jusqu'à l'Apocalypse, inclusivement. Etant donnée la guerre actuelle, guerre sans merci contre la religion et contre la société, guerre qui conduit le monde à la barbarie, nos biographies entrent naturellement dans les conditions de la défense.

Là, se trouve leur principale raison d'être et de leur à-propos. Le catholique d'aujourd'hui doit être bardé de fer, afin d'être invulnérable et armé de toutes pièces, pour ne céder à l'ennemi *ni un pouce de son territoire, ni une pierre de ses forteresses.*

Venons à la généalogie des hypercritiques.

Après quinze siècles de christianisme, il s'est rencontré au sein des nations baptisées, des hommes assez insensés pour nier les faits, d'où est sortie la civilisation du monde, et assez impertinents pour délivrer, sans façon, un brevet de démence à l'élite du genre humain. Comment cela s'est-il fait? et quelle est l'origine de cette race inconnue de l'antiquité ?

Il y a aujourd'hui un fait visible comme le soleil, et que nous avons plusieurs fois annoncé dans nos écrits : Depuis longtemps, il s'opère à l'égard du christianisme, dans l'ordre historique et traditionnel, non moins que dans l'ordre philosophique et politique, un travail incessant d'élimination. Sous le nom de science positive et de critique éclairée,

on a fait main basse de toutes, ou presque toutes les traditions des églises particulières. Aux douces croyances succède la sèche négation. Dépouillé de son auréole, le christianisme n'est plus le soleil levant dont le rayonnement s'étend au loin : on dirait une montagne isolée qui cache son sommet dans des brouillards éternels.

Autrefois il n'en était pas ainsi. Autour de la grande tradition catholique, se rangeaient de nombreuses et belles traditions particulières. Les personnages évangéliques, dont nous entreprenons d'esquisser l'histoire, étaient connus autant qu'ils peuvent l'être. Des oratoires, souvent des églises et monastères marquaient le lieu de leurs prédications, le théâtre de leurs miracles, le champ de bataille où ils avaient conquis la palme du martyre. Des pèlerinages, donnant un corps à la tradition, la fixaient dans les habitudes de la vie.

Ce que la parole transmettait à l'oreille, les arts le redisaient aux yeux. Qu'étaient les verrières, les bas-reliefs, les peintures murales des anciennes églises, sinon l'histoire détaillée des premiers prédicateurs, à qui on se croyait redevable de la foi? Fondées sur tant de titres, consacrées par le temps, les églises des Gaules, des Espagnes, de la Germanie, de la Grande-Bretagne, se faisaient gloire d'avoir eu quelques-uns de nos personnages évangéliques, pour fondateurs ou pour coopérateurs de leurs premiers apôtres.

Chacune d'elles pouvait dire de ses origines apos-

toliques, ce que l'Espagne a dit des siennes par la bouche d'un de ses illustres enfants : « Nous tenons pour presque aussi certain qu'un article de foi, que saint Jacques est venu en personne prêcher dans ce royaume [1]. »

[1] Lo tenemos por poco menos cierto que articulo de fè, que vino Santiago personalmente a predicar a esto Reyno. *Isella, Regul. milit. s. Jacobi*, ch. III.

On peut appliquer ici les sages paroles de Chateaubriand sur la visite des lieux saints. « Les premiers voyageurs étaient bienheureux; ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques; premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lectures, la religion qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir *avec ses traditions et ses souvenirs*.

« C'est, en effet, la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre Sainte. Si on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on aille la chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile ? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui, c'est un effet de notre amour-propre qui veut nous faire passer pour habiles, en nous rendant dédaigneux. » *Itinéraire*, t. II.

CHAPITRE XX

GÉNÉALOGIE DES HYPERCRITIQUES.

La Renaissance. — Le Jansénisme. — Le Gallicanisme. — Le Rationalisme. — Mouvement de réaction.

Au milieu d'un riche cortège de traditions, si vénérables et si émouvantes que leur histoire même est de la poésie, l'Église catholique, semblable à une reine environnée de sa cour, s'avançait tranquillement à travers les âges, lorsque, après de longs siècles de paisible possession, des hommes se levèrent pour lui disputer ses gloires.

Littéraire, artistique, traditionnel, historique même, l'héritage du passé, ou fut répudié tout entier, ou accepté sous le bénéfice du plus partial inventaire. Le caractère particulier d'un miracle, le silence d'un historien, une erreur de date, l'altération d'un texte, des fautes de copistes, quelques variantes dans les manuscrits, l'absence de classicisme dans le langage, et surtout l'ombre d'une intervention surnaturelle furent autant de fins de non-recevoir.

Les récits, jusqu'alors les plus autorisés, furent traités de *légendes*, et ceux qui les écrivirent, de

cuistres et de *robins*. Ce qui avait obtenu la foi des contemporains les plus respectables, devint le produit de cerveaux malades, transmis à la postérité par des esprits trompés ou trompeurs.

Survint le protestantisme, fils des hypercritiques de la Renaissance : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* Contempteur de la tradition universelle, à plus forte raison des traditions locales, il prétendit circonscrire la discussion sur le terrain de la Bible. On lui fit d'imprudentes concessions. Sous prétexte de sauver le cœur de la place, on abandonna les ouvrages avancés. Alors se produisit, dans l'ordre intellectuel, quelque chose d'analogue aux ravages successifs des arbres et des plantes, décrits par un prophète [1].

Au protestantisme succéda le jansénisme qui dévora le résidu du protestantisme. Au jansénisme succéda le voltairianisme, qui dévora le résidu du jansénisme. Au voltairianisme succéda le rationalisme qui dévore aujourd'hui le résidu du voltairianisme : insecte à la dent d'acier qui ne laisse intact aucun fait de l'histoire religieuse.

Mais autant ils sont audacieux, autant les rationalistes modernes sont insensés. Prétendre que l'Evangile est une invention humaine, quand la divinité de ce livre, devant lequel pâlissent tous les livres des hommes, s'impose d'elle-même à la foi

[1] Residuum eucræ comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. Joel. 1. 5.

des plus grands génies de l'Orient et de l'Occident; quand des flots de sang généreux ont coulé et coulent encore pour soutenir les vérités qu'il enseigne; prétendre que l'Evangile est une fable, quand on trouve dans ce livre plus de *cent noms propres*, noms de personnages, dont plusieurs sont célèbres dans l'histoire profane, aussi bien que dans l'histoire sacrée : n'est-ce pas le comble de l'aberration et la juste punition de l'orgueil?

Grâce à nos biographies, on verra que ces noms, et les faits qui s'y rattachent, soudent si fortement l'histoire sacrée à l'histoire profane, qu'il faut tout admettre ou tout nier. Mais tout nier n'est pas seulement anéantir l'histoire, c'est nous conduire au pyrrhonisme universel, par conséquent à la mort de l'intelligence. Hélas! quelle multitude d'âmes sont déjà ensevelies dans ce tombeau, creusé par le rationalisme !

Ainsi, combattre par tous les moyens le rationalisme homicide, n'est pas seulement un devoir religieux, c'est un devoir social. *Tout libre penseur est un libre faiseur*. Tout libre faiseur est l'ennemi né de tout ce qui l'empêche de faire ce qu'il veut. De là, sa haine à outrance de tout droit et de toute autorité.

Cependant, dénigrer n'est pas raisonner; nier n'est pas prouver. Traiter notre histoire et nos traditions comme font les rationalistes, n'est pas de la saine critique, mais de la critique malsaine et de la fausse science. Dans cette fièvre continue de né-

gation, il faut voir l'influence du père du mensonge et une maladie de l'esprit humain.

En effet, cette prétendue critique repose sur l'oubli de cinq choses essentielles :

Elle oublie : 1° que nos aïeux avaient, pour le moins, autant de bon sens que nous et autant de crainte du mensonge : Rien ne prouve le contraire ;

Elle oublie : 2° qu'étant plus rapprochés des événements, ils étaient mieux que nous, à même d'en juger ;

Elle oublie : 3° qu'avant la Renaissance et l'invention de l'imprimerie, la tradition n'était pas livrée au gaspillage des premiers venus ; qu'il n'y avait ni journaux pour la falsifier, ni faiseurs de livres à tant la ligne pour la tourner en ridicule ; mais qu'elle se conservait à l'ombre du sanctuaire, dans le calme des monastères, au paisible foyer des familles patriarcales. Cela veut dire que le patrimoine de tous était confié à la garde de la classe la plus savante et la plus vertueuse de la société.

Elle oublie : 4° que les miracles sont les lettres de créance de l'apostolat ; que dans la vie des saints, surtout des premiers âges, le surnaturel devient le naturel ; et que la place de l'homme, assez impertinent pour refuser à Dieu le pouvoir de faire des miracles, n'est ni à l'Académie, ni à l'Institut, mais à Charenton.

Elle oublie : 5° que les anciens possédaient des détails ignorés aujourd'hui et des monuments que

nous n'avons plus. Il est notoire qu'un grand nombre de documents ont péri dans les invasions des barbares, dans les guerres locales, dans les guerres de peuple à peuple, surtout dans les guerres de religion, qui saccagèrent tant de bibliothèques, tant de monastères, et même tant de villes en France, en Suisse, en Angleterre et dans tout le nord de l'Europe.

On peut juger quels étaient ces trésors d'érudition et d'histoire, dont quelques débris, providentiellement retrouvés, suffisent aujourd'hui à la science catholique, pour refaire toute une biographie inconnue ou méconnue ; assurer l'authenticité d'un fait résolûment nié et donner pleine raison à des traditions dédaigneusement rejetées par la nouvelle école.

Citons seulement comme exemple les *Monuments inédits de l'apostolat de saint Lazare*, par M. Faillon ; la *Fondation apostolique de l'église de Limoges*, par M. Arbellot ; l'*Apostolat* de saint Bénigne à Dijon ; de saint Front à Périgueux ; de saint Trophime à Arles ; la *Défense de l'Église*, par M. l'abbé Gorini, ouvrage dans lequel sont démontrées les erreurs de MM. Thierry, Guizot, Ampère et autres, regardés comme les princes de la science historique à notre époque.

Un heureux mouvement de réaction contre la fausse critique s'est donc manifesté. En France surtout, des hommes de cœur et de savoir ont rouvert le glorieux tombeau de notre antiquité chré-

tienne. Ils ont révisé bien des procès, dont ils ont fait appel à l'opinion mieux informée. Leur travail n'a pas été vain. Bien des bouches parlant le mal, ont été obturées, *obstructum est os loquentium iniqua*. Beaucoup d'illustres mémoires ont été réhabilitées.

Honneur à ces grands ouvriers ! Puissent-ils achever leur courageuse entreprise ! Venger l'Église sur le terrain de l'histoire et de la tradition, comme d'autres l'ont vengée sur le terrain de la géologie et des sciences naturelles : tel est le but qu'ils poursuivent ; il n'en est pas de plus noble.

« Je voudrais, dit M. le chevalier de Rossi, le célèbre révélateur actuel des catacombes romaines, que les origines de chaque église, les premières traces de la foi chrétienne dans chaque ville, dans chaque bourgade, les preuves de l'épanouissement de la foi dans chaque province ou région du monde antique, fussent dévoilées devant nous... Alors nous aurons un *orbis christianus* monumental, qui sera tout à la fois une immense consolation pour les fidèles, un invincible argument contre l'incrédulité et un magnifique triomphe pour le savant[1]. »

Plaise à Dieu que notre travail biographique, si humble qu'il soit, contribue en quelque chose à la construction du grand édifice ! Il est vrai, raconter et non discuter : voilà notre but. Toutefois, nos

[1] *Bulletin archéolog.*

biographies sont loin d'être dénuées de preuves. Elles se basent, au contraire, sur des faits bien connus ou sur des traditions autorisées. Nous appelons de ce nom celles qui reposent sur les anciennes liturgies, sur le témoignage des grands hagiographes de l'Occident et de l'Orient, sur les monuments du moyen âge ou sur les ouvrages qui les résument. De ce nombre est, pour les Gaules en particulier, le consciencieux martyrologe de Du Saussay.

Si c'est un tort, nous devons l'avouer : en général, ce qui est moderne a pour nous peu d'attrait ; c'est la vérité qui est ancienne, et l'erreur est moderne. Tout ce qui est nouveau en théologie, est hérétique ; tout ce qui est nouveau en philosophie est absurde ; tout ce qui est nouveau en politique est révolutionnaire ; tout ce qui est nouveau en histoire est roman.

Mais nous aimons ce qui est vieux ; et nous avons un faible particulier pour les vieux livres. Bon ou mauvais, notre goût est exprimé d'une manière si naïve dans la lettre suivante d'un ancien auteur, que nous cédons au plaisir de la citer presque en entier.

« De ma nature je suis ennemy de la nouvelle opinion, et grand amy de vieux livres, que j'ai rapportés et cherchés avec diligence en diverses contrées. Me toucher à eux, c'est m'arracher les yeux. Car, si Job a dit chapitre XII, verset 12 : *In antiquis est sapientia*, la sagesse se trouve chez les an-

ciens; j'ai aussi opinion que le sçavoir se trouve plus ès vieux livres qu'ez hommes chenuz.

« Le bon roi Alphonse, qui prit Naples, disait que c'était grand soulagement à l'homme vieil, d'avoir vieil cheval pour chevaucher, vieux bois pour brûler, vin vieil pour boire, vieux amis pour converser et vieux livre pour lire.

« Les vieux livres ont plusieurs avantages sur les nouveaux, c'est qu'ils contiennent vérité, ont gravité et montrent autorité [1]. »

Par cela même que nos biographies sont tirées des monuments anciens, elles auront, la plupart, tout l'intérêt de la nouveauté. A ce titre, elles seront, nous aimons à l'espérer, une lecture aussi agréable qu'instructive, et, nous ajoutons, plus utile aujourd'hui que jamais. On se ferait difficilement une idée de l'ignorance dans laquelle nous vivons, relativement à nos antiquités chrétiennes. Le goût, le temps, la volonté, manquent pour les étudier.

Déjà nous l'avons dit ; à l'exception de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, de saint Jean-Baptiste et de quelques autres, l'Évangile se contente presque toujours de nommer les personnes, mêlées aux faits qu'il rapporte : et le nombre en est grand.

Souvent même il ne prononce pas leur nom. Elles paraissent et disparaissent sans que le texte sacré dise ce qu'elles sont devenues. Entre autres exem-

[1] Lettre d'Antoine Guerara à l'évêque de Badajoz.

ples, on peut citer les Bergers de Bethléem, les Mages, l'Aveugle-né, la Samaritaine, la Chananéenne, les Centeniers de Capharnaum et du Calvaire. Le chrétien réfléchi comprend ce silence divin et il l'adore.

Toutefois en exprimant ici notre pensée, nous croyons traduire la sienne. Comme la nôtre, sa pieuse curiosité trouverait une douce satisfaction à posséder quelques détails historiques sur les êtres privilégiés qui eurent l'insigne bonheur d'avoir des rapports personnels avec le Fils de Dieu, conversant parmi les hommes. Quoi de plus légitime ?

Si les moindres circonstances des grands événements de l'histoire acquièrent une importance proportionnée à la grandeur même des événements, on avouera sans peine qu'un intérêt bien autrement puissant s'attache aux simples actions du Verbe éternel, revêtu de la nature humaine.

Si les personnes dont la vie s'écoule côte à côte d'un homme célèbre, témoins intimes de ses actions et confidents de ses pensées, ou même qui n'ayant eu avec lui que des rapports transitoires, furent néanmoins honorés de sa bienveillance, deviennent l'objet d'une curiosité jalouse ; sans comparaison plus noble et mieux justifié est le désir de connaître les personnes assez heureuses pour avoir conversé avec Dieu lui-même, l'avoir entendu de leurs oreilles, vu de leurs yeux, touché de leurs mains, mangé avec lui, et sur qui sa bonté répandit des faveurs plus que royales.

CHAPITRE XXI

UTILITÉ DES BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES.

Intérêts qu'elles présentent au point de vue historique et religieux, — au point de vue de la santé morale de notre époque. — Règle à suivre en les lisant.

Si rien n'égale en intérêt la connaissance de nos origines chrétiennes et l'histoire des admirables fondateurs de la grande nation catholique, qui brille au milieu de toutes les autres sociétés, comme le soleil au milieu des étoiles du firmament ; si cette connaissance est tout ce qu'il y a au monde de plus propre à éclairer l'esprit, à élever le cœur, à produire l'héroïsme de la vertu et à faire progresser les sociétés humaines dans la voie de la prospérité et du bonheur ; il faut l'avouer avec douleur : rien n'est plus étranger à notre siècle.

Qui de nos jours étudie sérieusement la religion dans ses merveilleuses origines, dans ses institutions, dans ses gloires, dans ses grands hommes, dans ses immenses bienfaits ? L'Évangile même, cette unique charte de l'humanité, ce code civilisateur des nations, cette lumière de la vie, cette loi divine sur laquelle nous serons tous jugés : qui le connaît ? Qui même l'a lu d'un bout à l'autre ?

Combien seraient bouche close, si on leur demandait le nom des quatre évangélistes, à plus forte raison celui des douze apôtres, ou le nombre des épîtres de saint Paul ? Si on connaît si peu le foyer, comment supposer qu'on en connaît le rayonnement ? Or, les détails, objets de notre étude, sont comme le rayonnement de l'Évangile.

Par ce rayonnement, nous entendons la divine influence de Notre-Seigneur sur les personnes nommées dans le Nouveau Testament. On sait ce qu'elle produisit sur les apôtres ; elle en fit les propagateurs intrépides de la vérité dans le monde entier. Tout nous dit que c'est pour une mission analogue, et non pas seulement pour leur sanctification personnelle, que la plupart des autres personnages, moins connus, furent appelés auprès du divin Rédempteur. Nous le voyons par l'exemple des soixante-douze disciples, de Lazare et de ses sœurs.

Il faut donc croire, avec toute la tradition, que ces mortels privilégiés, Juifs ou gentils, venus des différentes parties du monde, témoins des enseignements du divin Maître ou des prodiges du Cénacle et reconduits par la Providence, ou dispersés par la persécution, en Orient et en Occident, répandirent autour d'eux, comme un parfum, ou comme un reflet de lumière, la connaissance du Dieu-homme, de sa bonté, de ses miracles, de sa doctrine et de sa divinité. Ils devinrent ainsi, dans une sphère inférieure à celle des apôtres, les propagateurs de l'Évangile et le premier noyau des chrétientés nais-

santes. On doit en dire autant des disciples choisis par les apôtres eux-mêmes.

Or, les détails qui concernent ces humbles mais admirables ouvriers de la civilisation du monde, ne se trouvent pas dans le texte sacré. Il faut les chercher dans l'histoire de l'Église et dans la tradition. On ne peut les découvrir qu'en consultant avec patience les monuments primitifs, les Pères apostoliques, les hagiographes et les commentateurs. Qui fait ce travail général ? qui en a la pensée, le goût, le loisir et la volonté ?

Ah ! s'il s'agissait de l'antiquité païenne, des disciples de Thalès ou de Pythagore, de la vie et de la mort de quelque petit grand homme de Rome ou d'Athènes, des champs de bataille de Marathon ou de l'emplacement d'Alésia, on trouverait à qui parler. Hommes et choses nous seraient *servis* avec mille détails historiques, philosophiques, topographiques, philologiques. Vous pourriez dessiner les lieux et peindre les hommes. Quant aux saints personnages de l'Évangile, nous le répétons, il est loin, bien loin d'en être ainsi. A défaut d'autre avantage, le travail destiné à les faire connaître aura donc, pour le plus grand nombre, tout l'intérêt de la nouveauté.

Le texte sacré nomme d'autres personnes qui eurent avec le divin Rédempteur des rapports d'une nature bien différente. Nous voulons parler de ses persécuteurs. Il nous a paru bon de faire aussi leur biographie. Les châtiments exemplaires dont ils ont

été frappés sont une preuve de la divinité de leur victime et une leçon, toujours ancienne et toujours nouvelle, pour les ennemis du christianisme.

Est-ce seulement pour contenter une louable curiosité, ou pour donner une leçon à des hommes qui n'en profiteront guère, que nous entreprenons cette nouvelle tâche ? Ce serait quelque chose, sans doute, mais pas assez. Sauf erreur, ce modeste travail nous semble être d'une utilité réelle et ne pas manquer d'à-propos.

Quand on a longtemps vécu dans une atmosphère corrompue par les exhalaisons fièvreuses des marais, ou empoisonnée par les miasmes mystérieux du choléra, quel est le plus grand besoin si on veut échapper à la maladie ou à la mort ? Quel est le premier conseil des médecins ? N'est-ce pas de changer d'air ?

Dans quelle atmosphère vivons-nous aujourd'hui et même depuis longtemps ? Nourris d'une littérature frivole et malsaine, enfoncés dans le rationalisme ou le sémi-rationalisme, dans le matérialisme et dans le sensualisme, si nous analysons l'air que nous respirons à pleine poitrine, c'est à peine si, sur dix parties, il se trouvera, surtout dans les villes, deux parties d'élément vital. Aussi quelle est la santé morale de la société ?

La réponse est sous nos yeux. Il faut en conclure qu'un des besoins les plus puissants du monde actuel, c'est de changer d'air. Mais où trouvera-t-il l'air vivifiant qui lui rendra la santé ? Où le monde

païen, auquel nous ressemblons sous trop peu de rapports, le trouva-t-il ? Dans l'Évangile.

Les rappeler à l'étude de l'Évangile est donc un service incontestable rendu aux nations modernes. Comment atteindre ce but ? Un bon moyen, ce nous semble, serait de rendre une semblable étude attrayante, comme toute étude historique. Cette pensée a donné naissance à nos *Biographies*.

Composées de faits intéressants, et la plupart inconnus aujourd'hui, elles forment un petit commentaire du texte sacré : commentaire agréable à lire, facile à comprendre et dont chaque ligne donne un corps au fait énoncé dans l'Évangile. Par elles et avec elles, on se trouve reporté au foyer même de la vie chrétienne.

On respire le parfum si pur, si puissant et si doux des temps apostoliques. La sève de foi qui, aux jours de l'Église naissante, produisit tant de miracles de détachement du monde, de dévouement pour Dieu, et de courage dans les luttes de la vie, cette sève, trop longtemps arrêtée, reprend son cours. On se sent renaître à une existence nouvelle, dont le charme mystérieux vous subjugue et vous sanctifie. Ainsi se vérifie de la manière la plus heureuse le proverbe connu : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.*

Afin de ne pas troubler l'esprit du lecteur, par des *études critiques*, notre récit passe sous silence les variantes d'une importance secondaire, et même certaines oppositions qui peuvent se rencontrer

dans des traditions moins autorisées que les nôtres. Un labeur de conciliation nous entraînerait trop loin. Cependant, pour faire entrer peu ou beaucoup ce modeste travail dans les conditions de la lutte actuelle, nous indiquons avec soin, à la fin de chaque biographie, les sources d'où elles sont tirées. Ce n'est pas seulement une preuve de conscience littéraire, c'est encore, ce nous semble, un service rendu à l'érudit et un moyen de contrôle offert au critique.

Quoi qu'il en soit, nous aimons à croire que tous se rappelleront ce principe régulateur des esprits de bonne foi : Dans les choses d'une vérité certaine, unité ; dans les douteuses, liberté ; dans toutes, charité : *In necessariis, unitas ; in dubiis, libertas ; in omnibus, charitas.*

Nota. — Nos biographies commencent par les passages du Nouveau Testament relatifs à chaque personnage. Elles suivent l'ordre du texte sacré, à partir de l'Évangile de saint Matthieu, jusqu'à l'apocalypse de saint Jean. Une table alphabétique, placée à la fin de l'ouvrage, fera retrouver sans peine la biographie qu'on voudra consulter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV. — VOYAGES DES APÔTRES (*suite*).

CHAPITRE V. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE VI. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE LA CHINE ET DES PAYS VOISINS.

CHAPITRE VII. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE LA CHINE, DE L'INDE ET DES PAYS VOISINS (*suite*).

CHAPITRE VIII. — ÉVANGÉLISATION PLUS RÉCENTE DE LA CHINE.

CHAPITRE IX. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE X. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DE L'AMÉRIQUE (*suite*).

CHAPITRE XI. — HISTOIRE TRADITIONNELLE DE MOÏSE (*suite*).

CHAPITRE XII. — ÉVANGÉLISATION DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE XIII. — ÉVANGÉLISATION DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE XIV. — QUEL APÔTRE A ÉVANGÉLISÉ L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XV. — ÉVANGÉLISATION APOSTOLIQUE DES GAULES EN PARTICULIER.

CHAPITRE XXII. — GÉNÉALOGIE DES HYPERCRITIQUES.

CHAPITRE XXIII. — UTILITÉ DES BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

7346-79. — Corbeil, Typ. et stér. de Crété.